

HQ
461
B73
1882
t.2
c.1
ROBARTS




EX-LIBRIS . YVES . REFOULÉ

BRANTOME

LES DAMES GALANTES

TOME DEUXIÈME



ÉDITION JOUAUST

PARIS, 1882

LES SEPT DISCOURS

TOUCHANT LES

DAMES GALANTES

—

TOME DEUXIÈME



LE GANT DANS LE LIT

(Dames Galantes, Discours II).

LES SEPT DISCOURS

TOUCHANT LES

DAMES GALANTES

DU SIEUR DE BRANTOME

PUBLIÉS

Sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale

PAR HENRI BOUCHOT

—

Dessins d'Édouard de Beaumont

GRAVÉS PAR E. BOILVIN

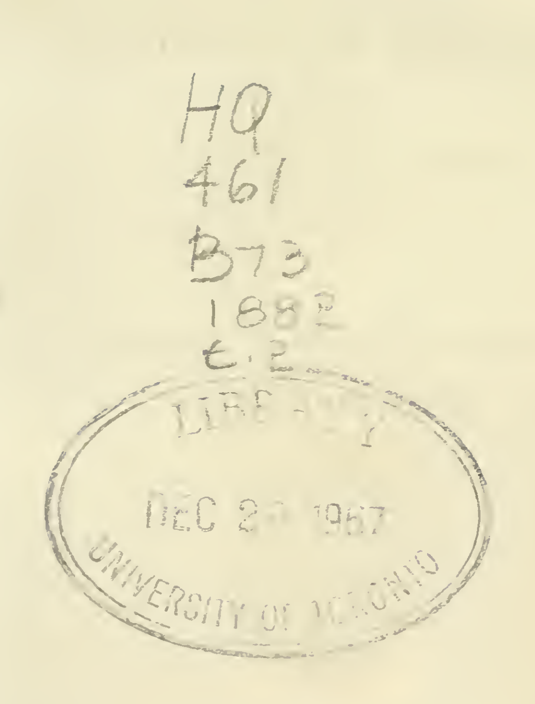


PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXXII


HQ
461
B73
1882
c.2
UNIVERSITY OF



DEUXIÉME DISCOURS

SUR LE SUJET
QUI CONTENTE PLUS EN AMOURS
OU LE TOUCHER, OU LA VEUE, OU LA PAROLE

VOICY une question, en matiere d'amours, qui meriteroit un plus profond et meilleur discoureur que moy, sçavoir : qui contente plus en la jouissance d'amour, ou le tact qui est l'attouchement, ou la parole, ou la veue ? M. Pasquier, tres-grand personnage certes en sa jurisprudence, qui est sa profession, comme en autres belles et humaines sciences, en fait un discours dans ses lettres qu'il nous a laissé par escrit; mais il y a esté par trop bref, et, pour estre si grand homme, il ne devoit tant là-dessus espargner sa belle parole comme il a fait : car, s'il l'eust voulue un peu eslargir et en dire bien au vray et au naturel ce qu'il en eust sceu bien

dire, sa lettre qu'il en a fait là-dessus en fust esté cent fois bien plus plaisante et agreable.

Il en fonde son discours principal sur quelques rimes anciennes du comte Thibaud de Champagne, lesquelles je n'avois jamais veues, sinon ce petit fragment que ce M. Pasquier produit là. Et trouve que ce bon et brave ancien chevallier dit tres-bien, non en si bons termes que nos gallants poëtes d'aujourd'huy, mais pourtant en tres-bon sens et bonnes raisons : aussi avoit-il un tres-beau et digne sujet pourquoy il disoit si bien, qui estoit la reine Blanche de Castille, mere de saint Louis, de laquelle il fut aucunement espris, voire beaucoup, et l'avoit prise pour maistresse. Mais, pour cela, quel mal et quel reproche pour cette reine ? Encor qu'elle fust esté tres-sage et vertueuse, pouvoit-elle engarder le monde de l'aymer et brusler au feu de sa beauté et de ses vertus, puisque c'est le propre de la vertu et d'une perfection que de se faire aymer ? Le tout est ne se laisser aller à la volonté de celuy qui ayme.

Voilà pourquoy il ne faut trouver estrange ny blasmer cette reine si elle fut tant aymée, et que, durant son regne et son autorité, il y ait eu en France des divisions et seditions et guerres : car, comme j'ay ouy dire à un tres-grand personnage, les divisions s'esmouvent autant pour l'amour que pour les brigues de l'Estat, et, du temps de nos peres, il se disoit un proverbe ancien : que « tout le monde en vouloit du c.. de la reine folle ».

Je ne sçay pour quelle reine ce proverbe se fit, comme, possible, fit ce comte Thibaud, qui, possible, ou pour n'estre bien traitté d'elle comme il vouloit, ou qu'il en fust desdaigné, ou un autre mieux aymé que luy, conceut en soy ces depits qui le precipiterent et firent perdre en ces guerres et tumultes : ainsi qu'il arrive souvent, quand une belle ou grande reine, ou dame, ou princesse, se met à regir un Estat, un chacun desire la servir, honnorer et respecter, autant pour avoir l'heur d'estre bien venu d'elle et estre en ses bonnes graces comme de se vanter de regir et gouverner l'Estat avec elle et en tirer du profit. J'en allegueroìs quelques exemples, mais je m'en passeray bien.

Tant y a que ce comte Tibaut prit sur ce beau sujet, que je viens de dire, à bien escrire, et, possible, à faire cette demande que nous represente M. Pasquier, auquel je renvoye le lecteur curieux, sans en toucher icy aucunes rimes, car ce ne seroit qu'une superfluité. Maintenant il me suffira d'en dire ce qu'il m'en semble, tant de moy que de l'advis des plus gallants que moy.

Or, quant à l'attouchement, certainement il faut advouer qu'il est tres-delectable, d'autant que la perfection de l'amour c'est de jouir, et ce jouir ne se peut faire sans l'attouchement : car, tout ainsi que la faim et la soif ne se peut soulager et appaiser, sinon par le manger et le boire, aussi l'amour ne se passe ny par l'ouye ny par la veue, mais par le

toucher, l'embrasser, et par l'usage de Venus. A quoy le badin fat Diogenes Cinicus rencontra badinement, mais salaudement pourtant, quand il souhaittoit qu'il pust abattre sa faim en se frottant le ventre, tout ainsi qu'en se frottant la verge il passoit sa rage d'amour. J'eusse voulu mettre cecy en paroles plus nettes, mais il le faut passer fort legerement. Ou bien comme fit cet amoureux de Lamia, qui, ayant esté par trop excessivement rançonné d'elle pour jouir de son amour, n'y put ou n'y voulut entendre; et, pour ce, s'advisa, songeant en elle, se corrompre, se polluer, et passer son envie en son imagination : ce qu'elle ayant sceu, le fit convenir devant le juge qu'il eust à l'en satisfaire et la payer; lequel ordonna qu'au son et tintement de l'argent qu'il luy monstreroit elle seroit payée, et en passeroit ainsi son envie, de mesme que l'autre, par songe et imagination, avoit passé la sienne.

Il est bien vray que l'on m'alleguera force especes de Venus que les philosophes anciens deguisent; mais, de ce, je m'en rapporte à eux et aux plus subtils qui en voudront discourir. Tant y a, puisque le fruit de l'amour mondain n'est autre chose que la jouissance, il ne faut point la penser bien avoir qu'en touchant et embrassant. Si est-ce que plusieurs ont bien eu opinion que ce plaisir estoit fort maigre sans la veue et la parole; et de ce nous en avons un bel exemple dans les *Cent Nouvelles* de la reine de Navarre, de cet honneste gentilhomme, lequel, ayant jouy plusieurs fois de

cette honneste dame, de nuict, bouchée avec son touret de nez (car les masques n'estoyent encores en usage) en une gallerie sombre et obscure, encor qu'il cogneust bien au toucher qu'il n'y avoit rien que bon, friant et exquis, ne se contenta point de telle faveur, mais voulut sçavoir à qui il avoit à faire : par quoy, en l'embrassant et la tenant un jour, il la marqua d'une craye au derriere de sa robbe qui estoit de velours noir; et puis le soir, qui estoit aprés souper (car leurs assignations estoyent à certaine heure assignée), ainsi que les femmes entroyent dans la salle du bal, il se mit derriere la porte, et, les espiant attentivement passer, il vid entrer la sienne marquée sur l'espaule, qu'il n'eust jamais pensé : car, en ses façons, contenances et paroles, on l'eust prise pour la Sapience de Salomon, et telle que la reine la decrit.

Qui fut esbahy? Ce fut ce gentilhomme, pour sa fortune assise sur une femme qui n'eust jamais creu moins d'elle que de toutes les femmes de la cour. Vray est qu'il voulut passer plus outre, et ne s'arrester là : car il luy voulut le tout descouvrir, et sçavoir d'elle pourquoy elle se cachoit ainsi de luy, et se faisoit ainsi servir à couvert et cachettes; mais elle, tres-bien rusée, nia et renia tout jusques à sa part de paradis et la damnation de son ame, comme est la coustume des dames quand on leur va objicer des choses de leur cas qu'elles ne veulent qu'on les sçache, encores qu'on en soit bien certain et qu'elles soyent tres-vrayes.

Elle s'en depita, et par ainsi ce gentilhomme perdit sa bonne fortune. Bonne, certes elle l'estoit: car la dame estoit grande, et valloit le faire; et, qui plus est, parce qu'elle faisoit de la sucrée, de la chaste, de la prude, de la feinte, en cela il pouvoit avoir double plaisir : l'un pour cette jouissance si douce, si bonne et si delicate; et le second, à la contempler souvent devant le monde en sa mixte cointe mine, froide et modeste, et sa parole toute chaste, rigoureuse et rechignarde, songeant en soy son geste lascif, follastre maniement et paillardise, quand ilz estoyent ensemble.

Voilà pourquoy ce gentilhomme eut grand tort de luy en avoir parlé; mais devoit tousjours continuer ses coups et manger sa viande, aussi bien sans chandelle qu'avec tous les flambeaux de sa chambre. Bien devoit-il sçavoir qui elle estoit; et en faut louer sa curiosité, d'autant que, comme dit le conte, il avoit peur avoir à faire avec quelque espece de diable : car volontiers ces diables se transforment et prennent la forme des femmes pour habiter avec les hommes, et les trompent ainsi; auxquels pourtant, à ce que j'ay ouy dire à aucuns magiciens subtils, est plus aisé de s'accommoder de la forme et visage de la femme que non pas de la parole.

Voilà pourquoy ce gentilhomme avoit raison de la vouloir voir et connoistre; et, à ce qu'il disoit luy-mesme, l'abstinence de la parole luy faisoit plus d'apprehension que la veue, et le mettoit en

resverie de Mr le diable; dont en cela il monstra qu'il craignoit Dieu.

Mais, aprés avoir le tout descouvert, il ne devoit rien dire. Mais quoy! ce dira quelqu'un, l'amitié et l'amour n'est point bien parfaitte si on ne la declare et du cœur et de la bouche; et, pour ce, ce gentilhomme la luy vouloit faire bien entendre; mais il n'y gaigna rien, car il y perdit tout. Aussi qui eust cogneu l'humeur de ce gentilhomme, il sera pour excusé, car il n'estoit si froid ny discret pour jouer ce jeu et se masquer d'une telle discretion; et, à ce que j'ay ouy dire à ma mere, qui estoit à la reine de Navarre et qui en sçavoit quelques secrets de ses *Nouvelles*, et qu'elle en estoit l'une des devisantes, c'estoit feu mon oncle de La Chastaigneraye, qui estoit brusq, prompt et un peu vollage.

Le conte est deguisé pourtant pour le cacher mieux : car mondict oncle ne fut jamais au service de la grand princesse, maistresse de cette dame, ouy bien du roy son frere; et si n'en fut autre chose, car il estoit fort aymé et du roy et de la princesse.

La dame, je ne la nommeray point, mais elle estoit veufve et dame d'honneur d'une tres-grand princesse, et qui sçavoit faire la mine de prude plus que dame de la cour.

¶ J'ay ouy conter d'une dame de la cour de nos derniers rois, que je cognois, laquelle, estant amoureuse d'un fort honneste gentilhomme de la

cour, vouloit imiter la façon d'amour de cette dame precedente ; mais, autant de fois qu'elle venoit de son assignation et de son rendez-vous, elle s'en alloit à sa chambre, et se faisoit regarder à l'une de ses filles ou femmes de chambre de tous costez, si elle n'estoit point marquée ; et, par ce moyen, se garda d'estre mesprise et recogneue. Aussi ne fut-elle jamais marquée qu'à la 9[e] assignation, que la marque fut aussitost descouverte et recogneue de ses femmes. Et, pour ce, de peur d'estre escandalisée et tomber en opprobre, elle brisa là, et oncques puis ne tourna à l'assignation.

Il eust mieux valu (ce dit quelqu'un) qu'elle luy eust laissé faire ces marques tant qu'elle eust voulu, et autant de faites les deffaire et effacer ; et pour ce eust eu double plaisir : l'un, de ce contentement amoureux, et l'autre, de se mocquer de son homme, qui travailloit tant à ceste pierre philosophale pour la descouvrir et cognoistre, et n'y pouvoit jamais parvenir.

¶ J'en ay ouy conter d'une autre du temps du roy François, de ce beau escuyer Gruffy, qui estoit un escuyer de l'escurie dudict roy, et mourut à Naples au voyage de M. de Lautrec, et d'une tres-grand dame de la cour, dont en devint tres-amoureuse : aussi estoit-il tres-beau et ne l'appelloit-on ordinairement que le beau Gruffy, dont j'en ay veu le pourtrait qui le monstre tel.

Elle attira un jour un sien vallet de chambre en

qui elle se fioit, pourtant incogneu et non veu, en sa chambre, qui luy vint dire un jour, luy bien habillé qu'il sentoit son gentilhomme, qu'une tres-honneste et belle dame se recommandoit à luy, et qu'elle en estoit si amoureuse qu'elle en souhaittoit fort l'acointance plus que d'homme de la cour, mais par tel si qu'elle ne vouloit, pour tout le bien du monde, qu'il la vist ny la cogneust; mais qu'à l'heure du coucher, et qu'un chacun de la cour seroit retiré, il le viendroit querir et prendre en un certain lieu qu'il luy diroit, et de là il le meneroit coucher avec cette dame; mais par tel pache aussi qu'il luy vouloit bouscher les yeux avec un beau mouchoir blanc, comme un trompette qu'on meine en ville ennemie, afin qu'il ne pust voir ny reconnoistre le lieu ny la chambre là où il le meneroit, et le tiendroit tousjours par les mains afin de ne defaire ledict mouchoir : car ainsi luy avoit commandé sa maistresse luy proposer ces conditions, pour ne vouloir estre cogneue de luy jusques à quelque temps certain et prefix qu'il luy dit et luy promit; et, pour ce, qu'il y pensât et advisât bien s'il y vouloit venir à cette condition, afin qu'il luy sceust dire l'endemain sa response : car il le viendroit querir et prendre en un lieu qu'il luy dit, et surtout qu'il fust seul; et il le meneroit en une part si bonne qu'il ne s'en repentiroit point d'y estre allé.

Voilà une plaisante assignation et composée d'une estrange condition. J'aymerois autant celle-là

d'une dame espagnole, qui manda un à une assignation, mais qu'il portast avec luy trois S. S. S., qui estoyent à dire, *sabio, solo, segreto :* sage, seul, secret. L'autre luy manda qu'il iroit, mais qu'elle se garnist et fournist de trois F. F. F., qui sont qu'elle ne fust *fea, flaca* ny *fria :* qui ne fust ny laide, flacque ny froide.

Attant le messager se departit d'avec Gruffy. Qui fut en peine et en songe ? Ce fut luy, ayant grand sujet de penser que ce fust quelque partie jouée de quelque ennemy de cour, pour luy donner quelque venue, ou de mort ou de charité envers le roy. Songeoit aussi quelle dame pouvoit-elle estre, ou grande, ou moyenne, ou petite, ou belle, ou laide, qui plus luy faschoit ; encores que tous chats sont gris la nuict, ce dit-on, et tous c... sont c... sans clarté. Par quoy, aprés en avoir conferé à un de ses compagnons des plus privez, il se resolut de tenter la risque, et que, pour l'amour d'une grande, qu'il presumoit bien estre, il ne falloit rien craindre ny apprehender. Par quoy, le lendemain que le roy, les reines, les dames et tous et toutes de la cour, se furent retirez pour se coucher, ne faillit de se trouver au lieu que le messager luy avoit assigné, qui ne faillit aussitost l'y venir trouver avec un second, pour luy ayder à faire le guet si l'autre n'estoit point suivy de page, ny de laquais, ny vallet, ny gentilhomme. Aussitost qu'il le vit, luy dit seulement : « Allons, Monsieur, Madame vous attend. » Sou-

dain il le banda, et le mena par lieux obscurs, estroits, et traverses incogneues, de telle façon que l'autre luy dit franchement qu'il ne sçavoit là où il le menoit; puis l'entra dans la chambre de la dame, qui estoit si sombre et si obscure qu'il ne pouvoit rien voir ny cognoistre, non plus que dans un four.

Bien la trouva-il sentant à bon, et tres-bien parfumée, qui luy fit esperer quelque chose de bon; par quoy le fit deshabiller aussitost, et luy-même le deshabilla; et aprés le mena par la main (luy ayant osté le mouchoir) au lict de la dame, qui l'attendoit en bonne devotion; et se mit auprés d'elle à la taster, l'embrasser, la caresser, où il n'y trouva rien que tres-bon et exquis, tant à sa peau qu'à son linge et lict tres-superbe, qu'il tastonnoit avec les mains; et ainsi passa joyeusement sa nuict avec cette belle dame, que j'ay bien ouy nommer. Pour fin, tout luy contenta en toutes façons; et cogneut bien qu'il estoit tres-bien hebergé pour cette nuict; mais rien ne luy faschoit, disoit-il, sinon que jamais il n'en sceut tirer aucune parole. Elle n'avoit garde, car il parloit assez souvent à elle le jour, comme aux autres dames, et, pour ce, l'eust cogneue aussitost. De follatreries, de mignardises, de carresses, d'attouchemens, et de toute autre sorte de demonstrations d'amour et paillardises, elle n'y espargnoit aucune : tant y a qu'il se trouva bien.

Le lendemain, à la pointe du jour, le messager

ne faillit le venir esveiller, et le lever et habiller, le bander et le retourner au lieu où il l'avoit pris, et recommander à Dieu jusques au retour, qui seroit bien tost. Et ne fut sans luy demander s'il luy avoit menty, et s'il se trouvoit bien de l'avoir creu, et ce qui luy en sembloit de luy avoir servy de fourrier, et s'il luy avoit donné bon logement.

Le beau Gruffy, aprés l'avoir remercié cent fois, luy dit adieu, et qu'il seroit tousjours prest de retourner pour si bon marché, et revoler quand il voudroit; ce qu'il fit, et la feste en dura un bon mois, au bout duquel fallut à Gruffy partir pour son voyage de Naples, qui prit congé de sa dame et luy dist adieu à grand regret, sans en tirer d'elle un seul parler aucunement de sa bouche, sinon souspirs et larmes, qu'il luy sentoit couler des yeux. Tant y a qu'il partit d'avec elle sans la cognoistre nullement ny s'en appercevoir.

Depuis on dit que cette dame pratiqua cette vie avec deux ou trois autres de cette façon, se donnant ainsi du bon temps. Et disoit-on qu'elle s'accommodoit de cette astuce, d'autant qu'elle estoit fort avare, et par ainsi elle espargnoit le sien et n'estoit sujette à faire presens à ses serviteurs : car enfin toute grand dame pour son honneur doit donner, soit peu ou prou, soit argent, soit bagues ou joyaux, ou soyent riches faveurs. Par ainsi, la gallante se donnoit à son c.. joye, et espargnoit sa bourse, en ne se manifestant seulement qu'elle estoit; et, pour ce, ne se pouvoit estre reprise de

ses deux bourses, ne se faisant jamais cognoistre. Voilà terrible humeur de grand dame!

Ancuns en trouveront la façon bonne, autres la blasmeront, autres la tiendront pour tres-excorte; aucuns l'estimeront bonne mesnagere; mais je m'en rapporte à ceux qui en discourront mieux que moy : si est-ce que cette dame ne peut encourir tel blasme que cette reine qui se tenoit à l'hostel de Nesle à Paris, laquelle faisant le guet aux passans, et ceux qui luy revenoyent et agreoient le plus, de quelques sortes de gens que ce fussent, les faisoit appeller et venir à soy; et, aprés en avoir tiré ce qu'elle en vouloit, les faisoit precipiter du haut de la tour, qui paroist encores, en bas en l'eau, et les faisoit noyer.

Je ne peux dire que cela soit vray; mais le vulgaire (au moins la pluspart de Paris) l'afferme; et n'y a si commun, qu'en luy monstrant la tour seulement, et en l'interrogeant, que de luy-mesme ne le dye.

Laissons ces amours, qui sont plustost des avortons que des amours, lesquelles plusieurs de nos dames d'aujourd'huy abhorent, comme elles en ont raison, voulant communiquer avec leurs serviteurs, et non comme avec rochers ou marbres; mais, aprés les avoir bien choisis, se sçavent bravement et gentiment faire servir et aymer d'eux. Et puis, en ayant cogneu leurs fidelitez et loyale perseverance, se prostituent avec eux par une fervente amour, et se donnent du plaisir avec eux, non en

masques, ny en silence, ny muettes, ny parmy les nuicts et tenebres; mais en beau plain jour se font voir, toucher, taster, embrasser, et les entretienent de beaux et lascifs discours, de mots follastres et paroles lubriques. Quelquesfois pourtant s'aydent de masques : car il y a plusieurs dames qui quelques fois sont contraintes d'en prendre en le faisant, si c'est au hasle qu'elles le facent, de peur de se gaster le teint, ou ailleurs, afin que, si elles s'eschauffent par trop, et si sont surprises, qu'on ne connoisse leur rougeur, ny leur contenance estonnée, comme j'en ay veu; et le masque cache tout; et ainsi trompent le monde.

¶ J'ay ouy dire à plusieurs dames et cavalliers qui ont mené l'amour, que, sans la veue et la parole, elles aymeroyent autant ressembler les bestes brutes, lesquelles, par un appetit naturel et sensuel, n'ont autre soucy ne amitié que de passer leur rage et chaleur.

Aussi ay-je ouy dire à plusieurs seigneurs et gallants gentilshommes qui ont couché avec de grandes dames, ils les ont trouvées cent fois plus lascives et desbordées en paroles que les femmes communes et autres. Elles le peuvent faire à finesse, d'autant qu'il est impossible à l'homme, tant vigoureux soit-il, de tirer au collier et labourer tousjours; mais, quand il vient à la pose et au relasche, il trouve si bon et si appetissant quand sa dame l'entretient de propos lascifs et mots folastrement prononcez, que, quand Venus seroit la

plus endormie du monde, soudain elle est esveillée; mesmes que plusieurs dames, entretenant leurs amants devant le monde, fust aux chambres des reines et princesses et ailleurs, le[s] pipoyent, car elles leur disoyent des paroles si lascives et si friandes qu'elles et eux se corrompoyent comme dedans un lict; nous, les arregardans, pensions qu'elles tinssent autre propos.

C'est pourquoy Marc Antoine ayma tant Cleopatra et la prefera à sa femme Octavia, qui estoit cent fois plus belle et aymable que la Cleopatre; mais cette Cleopatre avoit la parole si affettée et le mot si à propos, avec ses façons et graces lascives, qu'Antoine oublia tout pour son amour.

Plutarque nous en fait foy, sur aucuns brocards ou sobriquets qu'elle disoit si gentiment, que Marc Antoine, la voulant imiter, ne ressembloit en ses devis (encore qu'il voulust fort faire du gallant) qu'un soldat et gros gendarme, au prix d'elle et sa belle fraze de parler.

Pline fait un conte d'elle que je trouve fort beau, et, par ce, je le repeteray icy un peu. C'est qu'un jour, ainsi qu'elle estoit en ses plus gaillardes humeurs, et qu'elle s'estoit habillée à l'advenant et à l'advantage, et surtout de la teste, d'une guirlande de diverses fleurs convenante à toute paillardise, ainsi qu'ilz estoyent à table, et que Marc Antoine voulut boire, elle l'amusa de quelque gentil discours, et, cependant qu'elle parloit, à mesure elle arrachoit de ses belles fleurs de sa guirlande, qui

neantmoins estoyent toutes semées de poudres empoisonnées, et les jettoit peu à peu dans la coupe que tenoit Marc Antoine pour boire; et, ayant achevé son discours, ainsi que Marc Antoine voulut porter la coupe au bec pour boire, Cleopatre luy arreste tout court la main, et, ayant apposté un esclave ou criminel qui estoit là prés, le fit venir à luy, et luy fit donner à boire ce que Marc Anthoine alloit avaller, dont soudain il en mourut; et puis, se tournant vers Marc Antoine, luy dit : « Si je ne vous aymois comme je fais, je me fusse maintenant defaite de vous, et eusse fait le coup volontiers, sans que je voys bien que ma vie ne peut estre sans la vostre. » Cette invention et cette parole pouvoyent bien confirmer Marc Antoine en son amitié, voire le faire croupir davantage aux costez de sa charnure.

Voilà comment servit l'eloquence à Cleopatre, que les histoires nous ont escrite tres-bien disante : aussi ne l'appelloit-il que simplement la Reine, pour plus grand honneur, ainsi qu'il escrit à Octave Cesar, avant qu'ils fussent declarez ennemis. « Qui t'a changé, dit-il, pour ce que j'embrasse la Reine? Elle est ma femme. Ay-je commancé dès ast'heure? Tu embrasse Drussille, Tortale, Lerontile, ou Rufile, ou Salure Litiseme, ou toutes : que t'en chaut-il sur quelle tu donne, quand l'envie t'en prend? »

Par là Marc Antoine louoit sa constance et blasmoit la varieté de l'autre d'en aymer tant au

coup, et luy n'aymoit que sa reine; dont je m'estonne qu'Octave ne l'ayma aprés la mort d'Antoine. Il se peut faire qu'il [en jouit] quand il la vit et la fit venir seule en sa chambre, et qu'elle l'harangua : possible qu'il n'y trouva pas ce qu'il pensoit, ou la mesprisa pour quelque autre raison, et en voulut faire son triomphe à Rome et la monstrer en parade; à quoy elle remedia par sa mort advancée.

Certes, pour tourner à nostre dire premier, quand une dame se veut mettre sur l'amour, ou qu'elle y est une fois bien engagée, il n'y a orateur au monde qui die mieux qu'elle. Voyez comme Sophonisba nous a esté descrite de Tite-Live, et d'Apian et d'autres, si bien disante à l'endroit de Massinissa, lorsqu'elle vint à luy pour l'aymer, gaigner et reclamer, et aprés quand il luy fallut avaller le poison. Bref, toute dame, pour estre bien aymée, doit bien parler; et volontiers on en voit peu qui ne parlent bien et n'ayent des mots pour esmouvoir le ciel et la terre, et fust-elle glacée en plein hyver.

Celles surtout qui se mettent à l'amour, et si elles ne sçavent rien dire, elles sont si dessavourées que le morceau qu'elles vous donnent n'a ny goust ny saveur; et, quand M. du Bellay, parlant de sa courtisanne et declarant ses mœurs, dit qu'elle estoit

> Sage au parler, et folastre à la couche,

cela s'entend en parlant devant le monde et en-

tretenant l'un et l'autre; mais, lorsque l'on est à part avec son amy, toute gallante dame veut estre libre en sa parole et dire ce qui luy plaist, afin de tant plus esmouvoir Venus.

J'ay ouy faire des contes à plusieurs qui ont jouy de belles et grandes dames, ou qui ont esté curieux de les escouter parlant avec d'autres dedans le lict, qu'elles estoyent aussi libres et folles en leur parler que courtisannes qu'on eust sceu connoistre; et qui est un cas admirable est que, pour estre ainsi accoustumées à entretenir leurs marys ou leurs amis de mots, propos et discours sallaux et lascifs, mesmes nommer tout librement ce qu'elles portent au fonds du sac, sans farder; et pourtant, quand elles sont en leurs discours, jamais ne s'extravaguent, ny aucun de ces mots sallaux leur vient à la bouche. Il faut bien dire qu'elles se sçavent bien commander et dissimuler : car il n'y a rien qui fretille tant que la langue d'une dame ou fille de joye.

Si ay-je cogneu une tres-belle et honneste dame de par le monde, qui, devisant avec un honneste gentilhomme de la cour des affaires de la guerre durant ces civiles, elle luy dit : « J'ay ouy dire que le roy a faict rompre tous les c... de ce pays là. » Elle vouloit dire *les ponts*. Pensez que, venant de coucher d'avec son mary, ou songeant à son amant, elle avoit encor ce nom frais en la bouche; et le gentilhomme s'en eschauffa en amours d'elle pour ce mot.

¶ Une autre dame que j'ay cogneu, entretenant une autre grand dame plus qu'elle, et luy louant et exaltant ses beautez, elle luy dit aprés : « Non, Madame, ce que je vous en dys, ce n'est point pour vous *adulterer* » ; voulant dire *adulater*, comme elle le r'habilla ainsi : pensez qu'elle songeoit à l'adultere et à adulterer.

Bref, la parole en jeu d'amours a une tres-grande efficace, et où elle manque le plaisir en est imparfait : aussi, à la verité, si un beau corps n'a une belle ame, il ressemble mieux son idole qu'un corps humain ; et, s'il se veut faire bien aymer, tant beau soit-il, il faut qu'il se face seconder d'une belle ame ; que s'il ne l'a de nature, il la faut façonner par art.

¶ Les courtisannes de Rome se mocquent fort des gentilles dames de Rome, lesquelles ne sont apprises à la parole comme elles ; et disent que *chiavano come cani, ma che sono quiete della bocca come sassi.*

Voilà pourquoy j'ay cogneu beaucoup d'honnestes gentilshommes qui ont refusé l'acointance de plusieurs dames, je vous dis tres-belles, parce qu'elles estoyent idiotes, sans ame, sans esprit et sans parole, et les ont quittées tout à plat ; et disoyent qu'ils aymoyent autant avoir à faire avec une belle statue de quelque beau marbre blanc, comme celuy qui en ayma une à Athenes jusques à en jouir. Et, pour ce, les estrangers qui vont par pays ne se mettent à guieres aymer les femmes

estrangeres, ny volontiers s'encaprichent pour elles, d'autant qu'ilz ne s'entendent point, ny leur parole ne leur touche aucunement au cœur ; j'entends ceux qui n'entendent leur langage ; et, s'ils s'accostent d'elles, ce n'est que pour contenter autant nature, et esteindre le feu naturel bestialement, et puis *andar in barca,* comme dist un Italien. Un jour, desembarqué à Marseille, allant en Espagne, et demandant où il y avoit des femmes, on luy monstre un lieu où se faisoit le bal de quelques nopces. Ainsi qu'une dame le vint accoster et arraisonner, il lui dit : *V. S. mi perdona, non voglio parlare, voglio solamente chiavare, e poi me n' andar in barca.*

¶ Le François ne prend grand plaisir avec une Allemande, une Souysse, une Flamande, une Angloise, Escossoise, ou Esclavonne ou autre estrangere, encor qu'elle babillast le mieux du monde, s'il ne l'entend ; mais il se plaist grandement avec sa dame françoise, ou avec l'Italienne ou Espagnole : car coustumierement la pluspart des François aujourd'huy, au moins ceux qui ont un peu veu, sçavent parler ou entendent ce langage; et Dieu sçait s'il est affetté et propre pour l'amour : car quiconque aura à faire avec une dame françoise, italiene, espagnole ou grecque, et qu'elle soit diserte, qu'il die hardiment qu'il est pris et vaincu.

D'autres fois nostre langue françoise n'a esté si belle ny si enrichie comme elle est aujourd'huy ;

mais il y a longtemps que l'italienne, l'espagnole et la grecque l'est; et volontiers n'ay-je guieres veu dame de cette langue, si elle a pratiqué tant soit peu le mestier de l'amour, qui ne sçache tres-bien dire. Je m'en rapporte à ceux qui ont traitté celles-là. Tant y a qu'une belle dame et remplye de belle parole contente doublement.

¶ Parlons maintenant de la veue. Certainement, puisque les yeux sont les premiers qui attacquent le combat de l'amour, il faut advouer qu'ils donnent un tres-grand contentement quand ils nous font voir quelque chose de beau et rare en beauté. Hé! quelle est la chose au monde que l'on puisse voir plus belle qu'une belle femme, soit habillée ou bien parée, ou nue entre deux draps? Pour l'habillée, vous n'en voyez que le visage à nud; mais aussi, quand un beau corps, orné d'une riche et belle taille, d'un port et d'une grace, d'une apparence et superbe majesté, à nous se presente à plein, quelle plus belle vue et agreable monstre peut-il estre au monde? Et puis, quand vous en venez à jouir tout ainsi couverte et superbement habillée, la convoitise et jouissance en redoublent, encor que l'on ne voye que le seul visage de tout le reste des autres parties du corps : car malaisement peut-on jouir d'une grand dame selon toutes les commoditez que l'on desireroit bien, si ce n'estoit dans une chambre bien à de loisir et lieu secret, ou dans un lict bien à plaisir; car elle est tant esclairée!

Et c'est pourquoy une grand dame dont j'ay ouy parler, quand elle rencontroit son serviteur à propos, et hors de veue et descouverte, elle prenoit l'occasion tout aussitost, pour s'en contenter le plus promptement et briefvement qu'elle pouvoit, en luy disant un jour : « C'estoyent les sottes, le temps passé, qui, par trop se voulans delicater en leurs amours et plaisirs, se renfermoyent, ou en leurs cabinets, ou autres lieux couverts, et là faisoyent tant durer leurs jeux et esbats qu'aussitost elles estoyent descouvertes et divulguées. Aujourd'huy, il faut prendre le temps, et le plus bref que l'on pourra, et, aussitost assailly, aussitost investi et achevé ; et, par ainsi, nous ne pouvons estre escandalisées. »

Je trouve que cette dame avoit raison : car ceux qui se sont meslez de cet estat d'amour, ilz ont tousjours tenu cette maxime, qu'il n'y a que le coup en robbe. Aussi, quand l'on songe que l'on brave, l'on foule, presse et gourmande, abat et porte par terre les draps d'or, les toilles d'argent, les clinquants, les estoffes de soye, avec les perles et pierreries, l'ardeur, le contentement s'en augmente bien davantage, et certes plus qu'en une bergere ou autre femme de pareille qualité, quelque belle qu'elle soit.

Et pourquoy jadis Venus fut trouvée si belle et tant desirée, sinon qu'avec sa beauté elle estoit tousjours gentiment habillée, et ordinairement parfumée, qu'elle sentoit tousjours bon de cent pas

loing? Aussi tenoit-on que les parfums animent fort à l'amour.

Voilà pourquoy les emperieres et grandes dames de Rome s'en accommodoyent bien fort, comme font aussi nos grandes dames de France, et surtout aussi celles d'Espagne et d'Italie, qui, de tout temps, en sont esté plus curieuses et exquises que les nostres, tant en parfums qu'en parures de superbes habits, desquelles nos dames en ont pris depuis les patrons et belles inventions : aussi les autres les avoyent apprises des medailles et statues antiques de ces dames romaines, que l'on voit encor parmy plusieurs antiquitez qui sont encores en Espagne et en Italie; lesquelles, qui les contemplera bien, trouvera leurs coiffures et leurs habits en perfection, et tres-propres à se faire aimer. Mais aujourd'huy nos dames françoises surpassent tout. A la reine de Navarre elles en doivent ce grand mercy.

Voilà pourquoy il fait bon et beau d'avoir à faire à ces belles dames si bien en poinct, si richement et pompeusement parées, de sorte que j'ay ouy dire à aucuns courtisans, mes compagnons, ainsi que nous devisions ensemble, qu'ils les aymoient mieux ainsi que desacoustrées et couchées nues entre deux linceux, et dans un lict le plus enrichy de broderies que l'on sceust faire. D'autres disoyent qu'il n'y avoit que le naturel, sans aucun fard ny artifice, comme un grand prince que je sçay, lequel pourtant faisoit coucher ses courti-

sannes ou dames dans des draps de taffetas noir bien tendus, toutes nues, afin que leur blancheur et delicatesse de chair parust bien mieux parmy ce noir, et donnast plus d'esbat.

Il ne faut douter vrayment que la veue ne soit plus agreable que toutes celles du monde, d'une belle femme toute parfaitte en beauté; mais malaisement se trouve-elle. Aussi on trouve par escrit que Zeuxis, cet excellent peintre, ayant esté prié par quelques honnestes dames et filles de sa connoissance de leur donner le pourtrait de la belle Helaine et la leur representer si belle comme l'on disoit qu'elle avoit esté, il ne leur en voulut point refuser; mais, avant qu'en faire le pourtrait, il les contempla toutes fixement, et, en prenant de l'une et de l'autre ce qu'il y put trouver de plus beau, il en fit le tableau comme de belles pieces rapportées, et en representa par icelles Helaine si belle qu'il n'y avoit rien à dire, et qui fut tant admirable à toutes, mais Dieu mercy à elles, qui y avoyent bien tant aydé par leurs beautez et parcelles comme Zeuxis avoit fait par son pinceau. Cela vouloit dire que de trouver sur Helaine toutes les perfections de beauté il n'estoit pas possible, encor qu'elle ait esté en extremité tres-belle.

En cas qu'il ne soit vray, l'Espagnol dit que, pour rendre une femme toute parfaitte et absolue en beauté, il luy faut trente beaux sis, qu'une dame espagnole me dit une fois dans Tollede, là où il y

en a de tres-belles et bien gentilles et bien apprises. Les trente donc sont tels :

Tres cosas blancas : el cuero, los dientes, y las manos.
Tres negras : los ojos, las cejas, y las pestañas.
Tres coloradas : los labios, las mexillas, y las uñas.
Tres longas : el cuerpo, los cabellos, y las manos.
Tres cortas : los dientes, las orejas, y los pies.
Tres anchas : los pechos, la frente, y el entrecejo.
Tres estrechas : la boca, l'una y otra, la cinta, y l'entrada del pie.
Tres gruesas : el braço, el muslo, y la pantorilla.
Tres delgadas : los dedos, los cabellos, y los labios.
Tres pequeñas : las tetas, la naris, y la cabeça.

Qui sont en françois, afin qu'on l'entende :

« Trois choses blanches : la peau, les dents et les mains.
Trois noires : les yeux, les soulcils et les paupieres.
Trois rouges : les levres, les joues et les ongles.
Trois longues : le corps, les cheveux et les mains.
Trois courtes : les dents, les oreilles et les pieds.
Trois larges : la poitrine ou le sein, le front et l'entre-sourcil.
Trois estroites : la bouche, l'une et l'autre, la ceinture ou la taille, et l'entrée du pied.
Trois grosses : le bras, la cuisse et le gros de la jambe.

Trois deliées : les doigts, les cheveux et les levres.
Trois petites : les tetins, le nez et la teste. »

Sont trente en tout.

Il n'est pas inconvenient et se peut que tous ces sis en une dame peuvent estre tous ensemble ; mais il faut qu'elle soit faite au moule de la perfection : car de les voir tous assemblez, qu'il [n]'y en ait quelqu'un à redire et qui ne soit en defaut, il n'est possible. Je m'en rapporte à ceux qui ont veu de belles femmes, ou en verront, et qui voudro[n]t estre soigneux de les contempler et essayer, ce qu'ils en sçauront dire. Mais pourtant, encores qu'elles ne soyent accomplies ny embellies de tous ces poincts, une belle femme sera tousjours belle, mais qu'elle en aye la moitié, et en aye les points principaux que je viens de dire : car j'en ay veu force qui en avoyent à dire plus de la moitié, qui estoyent tres-belles et fort aymables ; ny plus ny moins qu'un bocage est trouvé tousjours beau en printemps, encores qu'il ne soit remply de tant de petits arbrisseaux qu'on voudroit bien ; mais que les beaux et grands arbres touffus paroissent, c'est assez de ces grands qui peuvent estouffer la deffectuosité des autres petits.

M. de Ronsard me pardonne, s'il luy plaist ; jamais sa maistresse, qu'il a faitte si belle, ne parvint à cette beauté, ny quelqu'autre dame qu'il ait veu de son temps ou en ait escrit, et fust sa belle Cassandre, qui je sçay bien qu'elle a esté belle,

mais il l'a deguisée d'un faux nom; ou bien sa Marie, qui n'a jamais autre nom porté que celuy-là, quand à celle-là; mais il est permis aux poetes et peintres dire et faire ce qu'il leur plaist, ainsi que vous avez dans *Rolland le Furieux* de tres-belles beautez descrites par l'Arioste, d'Alcine et autres.

Tout cela est bon; mais, comme je tiens d'un tres-grand personnage, jamais nature ne sçauroit faire une femme si parfaitte comme une ame vive et subtile de quelque bien-disant, ou le creon et pinceau de quelque divin peintre la nous pourroyent representer. Baste! les yeux humains se contentent tousjours de voir une belle femme, de visage beau, blanc, bien fait; et, encor qu'il soit brunet, c'est tout un; il vaut bien quelquesfois le blanc, comme dit l'Espagnole : *Aunque io sia morisca, no soy de menospreciar;* « encor que je sois brunette, je ne suis à mespriser. » Aussi la belle Marfise *era brunetta alquanto.* Mais que le brun n'efface le blanc par trop! Un visage aussi beau, faut qu'il soit porté par un corps façonné et fait de mesme : je dys autant des grands que des petits, mais les grandes tailles passent tout.

Or, d'aller rechercher des points si exquis de beauté, comme je viens de dire ou qu'on nous les depeint, nous en passerons bien, et nous resjouirons à voir nos beautez communes : non que je les vueille dire communes autrement, car nous en avons de si rares que, ma foy, elles vallent mieux

que toutes celles que nos poetes fantasques, nos quinteux peintres et nos pindariseurs de beautez sçauroyent representer.

Helas! voicy le pis : telles beautez belles, tels beaux visages, en voyons-nous aucuns, admirons, desirons leur beau corps, pour l'amour de leurs belles faces, que neantmoins, quand elles viennent à estre decouvertes et mises à blanc, nous en font perdre le goust : car ils sont si laidz, tarez, tachez, marquez et si hydeux, qu'ils en dementent bien le visage ; et voilà comme souvent nous y sommes trompez.

¶ Nous en avons un bel exemple d'un gentilhomme de l'isle de Majorque, qui s'appelloit Raymond Lulle, de fort bonne, riche et ancienne maison, qui, pour sa noblesse, valeur et vertu, fut appellé en ses plus belles années au gouvernement de cette isle. Estant en ceste charge, comme souvent arrive aux gouverneurs des provinces et places, il devint amoureux d'une belle dame de l'isle, des plus habilles, belles et mieux disantes de là. Il la servit longuement et fort bien ; et, luy demandant tousjours ce bon point de jouissance, elle, aprés l'en avoir refusé tant qu'elle put, luy donna un jour assignation, où il ne manqua ny elle aussi, et comparut plus belle que jamais et mieux en poinct. Ainsi qu'il pensoit entrer en paradis, elle luy vint à descouvrir son sein et sa poitrine toute couverte d'une douzaine d'emplastres, et, les arrachant l'une aprés l'autre,

et, de despit les jettant par terre, luy monstra un effroyable cancer, et, les larmes aux yeux, luy remonstra ses miseres et son mal, luy disant et demandant s'il y avoit tant de quoy en elle qu'il en deust estre tant espris; et, sur ce, luy en fit un si pitoyable discours que luy, tout vaincu de pitié du mal de cette belle dame, la laissa; et, l'ayant recommandée à Dieu pour sa santé, se defit de sa charge et se rendit hermite. Et, estant de retour de la guerre sainte, où il avoit fait vœu, s'en alla estudier à Paris, sous Arnaldus de Villanova, sçavant philosophe; et, ayant fait son cours, se retira en Angleterre, où le roy pour lors le receut avec tous les bons recueils du monde pour son grand sçavoir, et qu'il transmua plusieurs lingots et barres de fer, de cuivre et d'estain, mesprisant cette commune et trivialle façon de transmuer le fer et le plomb en or, parce qu'il sçavoit que plusieurs de son temps sçavoyent faire cette besogne aussi bien que luy, qui sçavoit faire l'un et l'autre; mais il vouloit faire un pardessus les autres.

Je tiens ce compte d'un gallant homme qui m'a dit le tenir du jurisconsulte Oldrade, qui parle de Raymond Lulle au commentaire qu'il a fait sur le code de *falsa moneta*. Aussi le tenoit-il, ce disoit, de Carolus Bovillus, Picard de nation, qui a composé un livre en latin de la vie de Raymond Lulle.

Voilà comment il passa sa fantaisie de l'amour

de cette belle dame; si que, possible, d'autres n'eussent pas fait, et n'eussent laissé à l'aymer et fermer les yeux, mesmes en tirer ce qu'il vouloit, puisqu'il estoit à mesme : car la partie où il tendoit n'estoit touchée d'un tel mal.

¶ J'ay cogneu un gentilhomme et une dame veufve de par le monde, qui ne firent pas ces scrupules : car, la dame estant touchée d'un gros villain cancer au tetin, il ne laissa de l'espouser, et elle aussi le prendre, contre l'advis de sa mere; et, toute malade et maleficiée qu'elle estoit, et elle et luy s'esmeurent et se remuerent tellement toute la nuict qu'ils en rompirent et enfoncerent le fonds du chalit.

¶ J'ay cogneu aussi un fort honneste gentilhomme, mon grand amy, qui me dit qu'un jour, estant à Rome, il luy advint d'aymer une dame espagnole, et des belles qui fust en la ville jamais. Quand il l'accostoit, elle ne vouloit permettre qu'il la vist, ny qu'il la touchast par ses cuisses nues, sinon avec ses calsons; si bien que, quand il la y vouloit toucher, elle luy disoit en espagnol : *Ah! no me tocays, hazeis me cosquillas*, qu'est à dire : « Vous me chatouillez. » Un matin, passant devant sa maison, trouvant sa porte ouverte, monte tout bellement, où estant entré sans rencontrer ny fantesque, ny page, ny personne, et, entrant en sa chambre, la trouva qui dormoit si profondement qu'il eut loisir de la voir toute nue sur le lict, et la contempler à son aise,

car il faisoit tres-grand chaud; et dit qu'il ne vid jamais rien de si beau que ce corps, fors qu'il vid une cuisse belle, blanche, pollie et refaitte, mais l'autre elle l'avoit toute seiche, attenuée et estiomenée, qui ne paressoit pas plus grosse que le bras d'un petit enfant. Qui fut estonné? Ce fut le gentilhomme, qui la plaignit fort, et oncques plus ne la tourna visiter ny avoir à faire avec elle.

Il se void force dames qui ne sont pas ainsi estiomenées de catherre; mais elles sont si maigres, denuées, asseichées et descharnées, qu'elles n'en peuvent rien monstrer que le bastiment : comme j'ay cogneu une tres-grande que M. l'évesque de Cisteron, qui disoit le mot mieux qu'homme de la court, en brocardant affermoit qu'il valloit mieux de coucher avec une ratouere de fil d'archal qu'avec elle; et, comme dist aussi un honneste gentilhomme de la court, auquel nous faisions la guerre qu'il avoit à faire avec une dame assez grande : « Vous vous trompez, dit-il, car j'ayme trop la chair, et elle n'a que les os; » et pourtant, à voir ces deux dames si belles par leurs beaux visages, on les eust jugées pour des morceaux tres-charnus et bien friands.

¶ Un tres-grand prince de par le monde vint une fois à estre amoureux de deux belles dames tout à coup, ainsi que cela arrive souvent aux grands, qui ayment les varietez. L'une estoit fort blanche, et l'autre brunette, mais toutes deux tres-belles et fort aymables. Ainsi qu'il venoit un jour

de voir la brunette, la blanche jalouze luy dit : « Vous venez de voller pour corneille. » A quoy luy respondit le prince un peu irrité, et fasché de ce mot : « Et quand je suis avec vous, pour qui vollé-je? » La dame respondit : « Pour un phenix. » Le prince, qui disoit des mieux, repliqua : « Mais dittes plustost pour l'oyseau de paradis, là où il y a plus de plume que de chair »; la taxant par là qu'elle estoit maigre aucunement : aussi estoit-elle fort jovanotte pour estre grasse, [l'embonpoint] ne se logeant coustumierement que sur celles qui entrent dans l'aage, et qu'elles commencent à se renforcer et fortifier de membres et autres choses.

¶ Un gentilhomme la donna bonne à un grand seigneur que je sçay. Tous deux avoyent belles femmes. Ce grand seigneur trouva celle du gentilhomme fort belle et bien advenante. Il luy dit un jour : « Un tel, il faut que je couche avec vostre femme. » Le gentilhomme, sans songer (car il disoit tres-bien le mot), luy respondit : « Je le veux, mais que je couche avec la vostre. » Le seigneur luy replicqua : « Qu'en ferois-tu? car la mienne est si maigre que tu n'y prendrois nul goust. » Le gentilhomme respondit : « Ah! par Dieu! je la larderay si menu que je la rendray de bon goust. »

¶ Il s'en voit tant d'autres que leurs visages poupins et gentils font desirer leurs corps; mais, quand on y vient, on les trouve si descharnez que le plaisir et la tentation en sont bien tost passez. Entre

autres, l'on y trouve l'os *barré* qu'on appelle, si sec et si descharné qu'il foule et masche plus tout nud que le bast d'un mullet qu'il auroit sur luy. A quoy pour suppleer, telles dames sont coustumieres de s'ayder de petits coissins bien mollets et delicats à soustenir le coup et engarder de la mascheure; ainsi que j'ay ouy parler d'aucunes, qui s'en sont aydées souvent, voire des callesons gentiment rembourrez et faits de satin, de sorte que les ignorants, les venans à toucher, n'y trouvent rien que tout bon, et croyent fermement que c'est leur embompoint naturel : car, par dessus ce satin, il y avoit des petits callesons de toille volante et blanche; si bien que l'amant, donnant le coup en robbe, s'en alloit de sa dame si content et satisfait qu'il la tenoit pour tres-bonne robe.

D'autres y a-il encor qui sont de la peau fort maleficiées et marquetées comme marbre, ou en œuvre à la mosaïque, tavellées comme faons de bische, gratteleuses, et sujettes à enderses farineuses et farcineuses; bref, gastées tellement que la veue n'en est pas guieres plaisante.

¶ J'ay ouy parler d'une dame grande, et l'ay cogneue et cognois encores, qui est pelue, velue sur la poitrine, sur l'estomac, sur les espaules et le long de l'eschine, et à son bas, comme un sauvage. Je vous laisse à penser ce que veut dire cela. Si le proverbe est vray, que personne ainsi velue est ou riche ou lubrique, celle-là a l'un et l'autre, je vous en asseure; et s'en fait fort bien donner, se voir et desirer.

D'autres ont la chair d'oyson ou d'estourneau plumé, harée, brodequinée, et plus noire qu'un beau diable. D'autres sont opulentes en tetasses avalées, pendantes plus que d'une vache allaittant son veau. Je m'asseure que ce ne sont pas les beaux tetins d'Heleine, laquelle, voulant un jour presenter au temple de Diane une coupe gentille par certain vœu, employant l'orfevre pour la luy faire, luy en fit prendre le modelle sur l'un de ses beaux tetins; et en fit la coupe d'or blanc, qu'on ne sçauroit qu'admirer de plus, ou la coupe ou la ressemblance du tetin sur quoy il avoit pris le patron, qui se monstroit si gentil et si poupin que l'art en pouvoit faire desirer le naturel. Pline dit cecy par grand speciauté, où il traitte qu'il y a de l'or blanc. Ce qui est fort estrange est que ceste coupe fust faitte d'or blanc.

Qui voudroit faire des coupes d'or sur ces grandes tetasses que je dis et que je connois, il faudroit bien fournir de l'or à monsieur l'orfevre, et ne seroit aprés sans coust et grand risée, quand l'on diroit : « Voilà des coupes faites sur le modele des tetins de telles et telles dames. » Ces coupes ressembleroyent, non pas coupes, mais de vrayes auges qu'on void, de bois, toutes rondes, dont on donne à manger aux pourceaux.

Et d'autres y a-il que le bout de leur tetin ressemble à une vray guine pourrie. D'autres y a-il, pour descendre plus bas, qui ont le ventre si mal poly et ridé qu'on les prendroit pour des vieilles

gibessieres ridées de sergens ou d'hostelliers; ce qui advient aux femmes qui ont eu des enfants et qui ne sont esté bien secourues et graissées de graisse de balaine de leurs sages-femmes. Mais d'autres y a-il, qui les ont aussi beaux et polis, et le sein aussi follet, comme si elles estoyent encor filles.

D'autres il y en a, pour venir encor plus bas, qui ont leurs natures hideuses et peu agreables. Les unes y ont le poil nullement frizé, mais si long et pendant que vous diriez que ce sont les moustaches d'un Sarrazin; et pourtant n'en ostent jamais la toison, et se plaisent à la porter telle, d'autant qu'on dit : *Chemin jonchu et c.. velu sont fort propres pour chevaucher.* J'en ay ouy parler de quelqu'une tres-grande qui les porte ainsi.

J'ay ouy parler d'une autre belle et honneste dame qui les avoit ainsi longues qu'elle les entortilloit avec des cordons ou rubans de soye cramoisie ou autre couleur, et se les frizonnoit ainsi comme des frizons de perruques ; et puis se les attachoit à ses cuisses; et en tel estat quelquesfois se les presentoit à son mary et à son amant; ou bien se les destortoit de son ruban et cordon, si qu'elles paroissoyent frizonnées par aprés, et plus gentilles qu'elles n'eussent fait autrement.

Il y avoit bien là de la curiosité et de la paillardise et tout : car, ne pouvant d'elle-mesme faire et suivre ses frisons, il falloit qu'une de ses femmes, de ses plus favorites, la servît en cela; en quoy

ne peut estre autrement qu'il n'y ait de la lubricité en toutes façons qu'on la pourra imaginer.

Aucunes, au contraire, se plaisent le tenir et porter raz comme la barbe d'un prestre.

D'autres femmes y a-il qui n'y ont de poil point du tout, ou peu, comme j'ay ouy parler d'une fort grande et belle dame que j'ay cogneu; ce qui n'est guieres beau, et donne un mauvais soupçon : ainsi qu'il y a des hommes qui n'ont que de petits boucquets de barbe au menton, et n'en sont pas plus estimez de bon sang, ainsi que sont les blanquets et blanquettes.

D'autres en ont l'entrée si grande, vague et large, qu'on la prendroit pour l'antre de la Sibille. J'en ay ouy parler d'aucunes, et bien grandes, qui les ont telles qu'une jument ne les a si amples, encore qu'elles s'aydent d'artifice le plus qu'elles peuvent pour estrecir la porte; mais, dans deux ou trois frequentations, la mesme ouverture tourne; et, qui plus est, j'ay ouy dire que, quand bien on les arregarde le cas d'aucunes, il leur cloyse comme celuy d'une jument quand elle est en chaleur. L'on m'en a conté trois qui monstrent telles cloyses quand on y prend garde de les voir.

¶ J'ay ouy parler d'une dameg rande, belle et de qualité, à qui un de nos rois avoit imposé le nom de *pan de c..*, tant il estoit large et grand, et non sans raison, car elle se l'est fait en son vivant souvent mesurer à plusieurs merciers et arpenteurs; et que, tant plus elle s'estudioit le jour de l'estrecir,

la nuict en deux heures on le luy eslargissoit si bien que ce qu'elle faisoit en une heure, on le defaisoit en l'autre, comme la toille de Penelope. Enfin, elle en quitta tous artifices, et en fut quitte pour faire election des plus gros moules qu'elle pouvoit trouver.

Tel remede fut tres-bon; ainsi que j'ay ouy dire d'une fort belle et honneste fille de la court, laquelle l'eut au contraire si petit et estroit qu'on en desesperoit à jamais le forcement du pucellage; mais, par l'advis de quelques medecins ou de sages-femmes, ou de ses amis ou amies, elle en fit tenter le gué ou le forcement par des plus menus et petits moules, puis vint aux moyens, puis aux grands, à mode des talus que l'on fait, ainsi que Rabelais ordonna les murailles de Paris imprenables; et puis, par tels essais les uns aprés les autres, s'accoustuma si bien à tous que les plus grands ne luy faisoyent la peur que les petits paravant faisoyent si grande.

¶ Une grande princesse estrangere, que j'ay cogneu, laquelle l'avoit si petit et estroit qu'elle ayma mieux de n'en taster jamais que de se faire inciser, comme les medecins le conseilloyent. Grande vertu certes de continence, et rare!

¶ D'autres en ont les labies longues et pendantes plus qu'une creste de coq d'Inde quand il est en colere; comme j'ay ouy dire que plusieurs dames ont; non-seulement elles, mais aussi des filles. J'ay ouy faire ce conte à feu M. de Randan:

qu'une fois, estans de bons compagnons à la court ensemble, comme M. de Nemours, M. le vidame de Chartres, M. le comte de La Rochefoucault, MM. de Montpezac, Givry, Genlis et autres, ne sçachans que faire, allerent voir pisser les filles un jour, cela s'entend cachez en bas et elles en haut. Il y en eut une qui pissa contre terre : je ne la nomme point; et, d'autant que le plancher estoit de tables, elle avoit ses lendilles si grandes qu'elles passerent par la fente des tables si avant qu'elle en monstra la longueur d'un doigt; si que M. de Randan, par cas, ayant un baston qu'il avoit pris à un laquais, où il y avoit un fiçon, en perça si dextrement ses landilles, et les cousit si bien contre la table, que la fille, sentant la picqueure, tout à coup s'esleva si fort qu'elle les escerta toutes, et de deux parts qu'il y en avoit en fit quatre; et lesdites lendilles en demeurerent decoupées en forme de barbe d'escrevices; dont pourtant la fille s'en trouva tresmal, et la maistresse en fut fort en colere. M. de Randan et la compagnie en firent le conte au roy Henry, qui estoit bon compagnon, qui en rit pour sa part son saoul, et en appaisa le tout envers la reine, sans rien en deguiser.

Ces grandes lendilles sont cause qu'une fois j'en demanday la raison à un medecin excellent, qui me dit que, quand les filles et femmes estoyent en ruth, elles les touchoient, manioient, viroient, contournoient, allongeoient et tiroient si souvent, qu'estans ensemble s'en entredonnoient mieux du plaisir.

Telles filles et femmes seroyent bonnes en Perse, non en Turquie, d'autant qu'en Perse les femmes sont circoncises, parce que leur nature ressemble de je ne sçay quoy le membre viril (disent-ils) ; au contraire, en Turquie, les femmes ne le sont jamais ; et pour ce les Perses les appellent heretiques, pour n'estre circoncises, d'autant que leur cas (disent-ils) n'a nulle forme ; et ne prennent plaisir de les regarder comme les chrestiens. Voilà ce qu'en disent ceux qui ont voyagé en Levant. Telles femmes et filles (disoit ce medecin) sont fort sujettes à faire la fricarelle, *donna con donna.*

J'ay ouy parler d'une tres-belle dame et des plus qui ait esté en la cour, qui ne les a si longues : car elle luy sont accourcies pour un mal que son mary luy donna ; voire qu'elle n'a de levre d'un costé, pour avoir esté tout mangé de chancres ; si bien qu'elle peut dire son cas estropié et à demy demembré ; et neantmoins ceste dame a esté fort recherchée de plusieurs, mesmes elle a esté la moitié d'un grand quelquesfois dans son lict. Un grand disoit à la cour un jour qu'il voudroit que sa femme ressemblast celle-là, et qu'elle n'en eust qu'à demy, tant elle en avoit trop.

J'ay aussi ouy parler d'une autre bien plus grande qu'elle cent fois, qui avoit un boyau qui luy pendilloit long d'un grand doigt au dehors de sa nature, et, disoit-on, pour n'avoir esté bien servie en l'une de ses couches par sa sage-femme ; ce qui arrive souvent aux filles et femmes qui ont fait des

couches à la derobade, ou qui par accident se sont gastées et grevées; comme une des belles femmes de par le monde, que j'ay cogneue, qui, estant veufve, ne voulut jamais se remarier, pour estre descouverte d'un second mary de cecy, qui l'en eust peu prisée, et, possible, mal traittée.

Cette grande que je viens de dire, nonobstant son accident, enfantoit aussi aisement comme si elle eust pissé: car on disoit sa nature tres-ample; et si pourtant elle a esté bien aymée et bien servie à couvert; mais malaisement se laissoit-elle voir là.

Aussi volontiers, quand une belle et honneste femme se met à l'amour et à la privauté, si elle ne vous permet de voir ou taster cela, dittes hardiment qu'elle y a quelque tare, ou si, que la veue ny le toucher n'approuvera guieres, ainsi que je tiens d'une honneste femme : car, s'il n'y en a point, et qu'il soit beau comme certes il y en a et de plaisants à voir et manier, elle est aussi curieuse et contente d'en faire la monstre et en prester l'attouchement que de quelque autre de ses beautez qu'elle ait, autant pour son honneur à n'estre soubçonnée de quelque defaut ou laideur en cet endroit que pour le plaisir qu'elle y prend elle-mesme à le contempler et mirer, et surtout aussi pour accroistre la passion et tentation davantage à son amant. De plus, les mains et les yeux ne sont pas membres virils pour rendre les femmes putains et leurs marys cocus, encore qu'aprés la bouche aydent à faire de grands approches pour gaigner la place.

D'autres femmes y a-il qui ont la bouche de là si pasle qu'on diroit qu'elles y ont la fievre ; et telles ressemblent aucuns yvroignes, lesquels, encor qu'ils boivent plus de vin qu'une truye de laict, ils sont pasles comme trespassez ; aussi les appelle-on traistres au vin, non pas ceux qui sont rubiconds : aussi telles par ce costé là on les peut dire traistresses à Venus, si ce n'est que l'on dit : *pasle putain*, et *rouge paillard*. Tant y a que cette partie ainsi pasle et transie n'est point plaisante à voir ; et n'a garde de ressembler à celle d'une des plus belles dames que l'on en voye, et qui tient grand rang, laquelle j'ay veu qu'on disoit qu'elle portoit là trois belles couleurs ordinairement ensemble, qui estoyent incarnat, blanc et noir : car cette bouche de là estoit colorée et vermeille comme corail, le poil d'alentour gentiment frizonné et noir comme ebene ; ainsi le faut-il, et c'est l'une des beautez ; la peau estoit blanche comme albastre, qui estoit ombragée de ce poil noir. Cette veue est belle celle-là, et non des autres que je viens de dire.

D'autres il y en a aussi qui sont si bas ennaturées et fendues jusqu'au cul, mesmes les petites femmes, que l'on devroit faire scrupule de les toucher, pour beaucoup d'ordes et salles raisons que je n'oserois dire : car on diroit que, les deux rivieres s'assemblant et se touchant quasi ensemble, il est en danger de laisser l'une et naviger à l'autre ; ce qui est par trop vilain.

¶ J'ay ouy conter à madame de Fontaine-Cha-

landray (dite la belle Torcy) que la reine Eleonor, sa maistresse, estant habillée et vestue, paressoit une tres-belle princesse, comme il y en a encor plusieurs qui l'ont veue telle ennostre court, et de belle et riche taille ; mais, estant deshabillée, elle paroissoit du corps une geante, tant elle l'avoit long et grand ; mais, tirant en bas, elle paroissoit une naine, tant elle avoit les cuisses et les jambes courtes avec le reste.

D'une autre grand dame ay-je ouy parler qui estoit bien au contraire : car par le corps elle se monstroit une naine, tant elle l'avoit court et petit, et du reste en bas une geante ou collosse, tant elle avoit ses cuisses et jambes grandes, hautes et fendues, et pourtant bien proportionnées et charnues, si qu'elle en couvroit son homme sous elle, mais qu'il fust petit, fort aisement, comme d'une tirasse de chien couchant.

¶ Il y a force marys et amis parmy nos chrestiens qui, voulans en tout differer des Turcs, ne prennent plaisir d'arregarder le cas des dames, d'autant, disent-ils, comme je viens de dire, qu'ils n'ont nulle forme ; nos chrestiens au contraire, qui en ont, disent-ils, de grands contentemens à les contempler fort et se delecter en telles visions, et non-seulement se plaisent à les voir, mais à les baiser, comme beaucoup de dames l'ont dit et descouvert à leurs amants ; ainsi que dit une dame espagnole à son serviteur, qui, la saluant un jour, luy dit : *Bezo las manos y los pies, señora;* elle

luy dit : *Señor, en el medio esta la mejor stacion;* comme voulant dire qu'il pouvoit baiser le mitan aussi bien que les pieds et mains. Et, pour ce, disent aucunes dames, que leurs marys et serviteurs y prennent quelque delicatesse et plaisir, et en ardent davantage : ainsi que j'ay ouy dire d'un tres-grand prince, fils d'un grand roy de par le monde, qui avoit pour maistresse une tres-grande princesse. Jamais il ne la touchoit qu'il ne luy vist cela et ne le baisast plusieurs fois. Et la premiere fois qu'il le fit, ce fut par la persuasion d'une tres-grande dame, favorite de roy, laquelle, tous trois un jour estans ensemble, ainsi que ce prince muguettoit sa dame, luy demanda s'il n'avoit jamais veu cette belle partie dont il jouissoit. Il respondit que non : « Vous n'avez donc rien fait, dist-elle, et ne sçavez ce que vous aymez; vostre plaisir est imparfait, il faut que vous le voyez. » Parquoy, ainsi qu'il s'en vouloit essayer et qu'elle en faisoit de la revesche, l'autre vint par derriere, et la prit et renversa sur un lict, et la tint tousjours jusques à ce que le prince l'eust contemplée à son aise et baisée son saoul, tant qu'il le trouvoit beau et gentil; et, pour ce, continua tousjours.

D'autres y a-il qui ont leurs cuisses si mal proportionnées, mal advenantes et si mal faites en olive, qu'elles ne meritent d'estre regardées et desirées, comme de leurs jambes, qui en sont de mesme, dont aucunes sont si grosses qu'on en diroit le gras estre le ventre d'une conille qui est

pleine. D'autres les ont si gresles et menues, et si heronnieres, qu'on les prendroit plustost pour des fleutes que pour cuisses et jambes : je vous laisse à penser que peut estre le reste.

Elles ne ressemblent pas une belle et honneste dame dont j'ay ouy parler, laquelle estant en bon point, et non trop en extremité, car en toutes choses il faut un *medium*, aprés avoir donné à coucher à son amy, elle luy demanda le lendemain au matin comment il s'en trouvoit. Il luy respondit que tres-bien, et que sa bonne et grasse chair luy avoit fait grand bien. « Pour le moins (dit-elle) avez-vous couru la poste sans emprunter de coissinet. »

D'autres dames y a-il qui ont tant d'autres vices cachez, ainsi que j'en ay ouy parler d'une qui estoit dame de reputation, qui faisoit ses affaires fecales par le devant; et de ce j'en demanday la raison à un suffisant medecin, qui me dit: parce qu'elle avoit esté percée trop jeune et d'un homme trop fourny et robuste; dont ce fut grand dommage, car c'estoit une tres-belle femme et veufve, qu'un honneste gentilhomme que je sçay la vouloit espouser; mais, en sçachant tel vice, la quitta soudain, et aprés un autre la prit aussitost.

¶ J'ay ouy parler d'un gallant gentilhomme qui avoit une des belles femmes de la court et n'en faisoit cas. Un autre, n'estant si scrupuleux que luy, habitant avec elle, trouva que son cas puoit si

fort qu'on ne pouvoit endurer cette senteur ; et, par ainsi, cogneut l'encloueure du mary.

J'ay ouy parler d'une autre, laquelle estant l'une des filles d'une grande princesse, qui petoit de son devant : des medecins m'ont dit que cela se pouvoit faire à cause des vents et ventositez qui peuvent sortir par là, et mesmes quand elles font la fricarelle. Cette fille estoit avec cette princesse lorsqu'elle vint à Moulins, la cour y estant, du temps du roy Charles IX, qui en fut abreuvé, dont on en rioit bien.

D'autres y en a-il qui ne peuvent tenir leur urine, qu'il faut qu'elles ayent tousjours la petite esponge entre les jambes, comme j'en ay cogneu deux grandes, et plus que dames, dont l'une, estant fille, fit l'evasion tout à trac dans la salle du bal, du temps du roy Charles IX, dont fut fort scandalisée.

D'une autre grand dame ay-je ouy parler, que, quand on luy faisoit cela, elle se compissoit à bon escient, ou sur le fait ou aprés, comme une jument quand elle a esté saillie : à telle falloit-il jetter le seillaud d'eau comme à la jument, pour la faire retenir.

Tant d'autres y a-il qui sont ordinairement en sang et leurs mois, et autres qui sont viciées, tarrottées, marquetées et marquées, tant par accident de verolle de leurs marys ou de leurs amis que par leurs mauvaises habitudes et humeurs ; comme celles qui ont les jambes louventines et

autres fluxions et marques, que, par les envies de leurs meres estans enceintes d'elles, portent sur elles; comme j'en ay ouy parler d'une qui est toute rouge par une moitié du corps, et l'autre non, comme un eschevin de ville.

D'autres sont si sujettes à leurs flux menstruaux que quasi ordinairement leur nature flue comme un mouton à qui on a coupé la gorge de frais; dont leurs marys ou amants ne s'en contentent guieres, pour l'assidue frequentation que Venus ordonne et desire en ces jeux : car, si elles en sont saines et nettes une sepmaine du mois, c'est tout; et leur font perdre le reste de l'année : si que des douze mois ils n'en ont cinq ou six francs, voire moins. C'est beaucoup; à mode de nos soldats desbandez, auxquels à la monstre les commissaires et tresoriers font perdre de douze mois de l'an plus de quatre, en leur faisant monter les mois jusques à quarante et cinquante jours, si que les douze mois de l'an ne leur revienent pas à huict. Ainsi s'en trouvent les marys et amants qui telles femmes ont et servent, si ce n'est que, du tout pour assoupir leur paillardise, se veulent souiller vilainement, sans aucun respect d'impudicité; et leurs enfants qui en sortent s'en trouvent mal et s'en ressentent.

Si j'en voulois raconter d'autres, je n'aurois jamais fait, et aussi que les discours en seroyent trop sallauds et desplaisants; et ce que j'en dis et dirois, ce ne seroit des femmes petites et commu-

nes, mais des grandes et moyennes dames, qui de leurs visages beaux font mourir le monde, et point le couvert.

Si feray-je encor ce petit compte, qui est plaisant, d'un gentilhomme qu'il me le fit, qui est qu'en couchant avec une fort belle dame, et d'estoffe, en faisant sa besogne il luy trouva en cette partie quelques poils si piquants et si aigus qu'avec toutes les incommoditez il la put achever, tant cela le piquoit et le fiçonnoit. Enfin, ayant fait, il voulut taster avec la main : il trouva qu'alentour de sa motte il y avoit une demie douzaine de certains fils garnis de ces poils si aigus, longs, roides et picquants, qu'ils en eussent servy aux cordonniers à faire des rivets comme de ceux de pourceaux, et les voulut voir; ce que la dame luy permit avec grande difficulté; et trouva que tels fils entournoient la piece ny plus ny moins que vous voyez une medaille entournée de quelques diamants et rubis, pour servir et mettre en enseigne en un chappeau ou au bonnet.

¶ Il n'y a pas long temps qu'en une certaine contrée de Guyenne, une damoiselle mariée, de fort bon lieu et bonne part, ainsi qu'elle advisoit estudier ses enfants, leur precepteur, par une certaine manie et frenesie, ou, possible, pour rage d'amour qui luy vint soudain, il prit une espée qui estoit de son mary sur le lict, et luy en donna si bien qu'il lui perça les deux cuisses et les deux labies de sa nature de part en part; dont depuis

elle en cuida mourir, sans le secours d'un bon chirurgien. Son cas pouvoit bien dire qu'il avoit esté en deux diverses guerres et attacqué fort diversement. Je croy que la veue amprés n'en estoit guieres plaisante, pour estre ainsi ballafrée et ses aisles ainsi brisées : je les dis aisles, parce que les Grecs appellent ces labies *himenea* ; les Latins les nomment *alæ*, et les François labies, levres, landrons, landilles et autres mots ; mais je trouve qu'à bon droit les Latins les appellent aisles : car il n'y a animal ny oyseau, soit-il faucon, niais ou sot, comme celuy de nos fillaudes, soit-il de passage, ou hagard, ou bien dressé, de nos femmes mariées ou veufves, qui aille mieux ny ait l'aisle si viste.

Je le puis appeller aussi animal avec Rabelais, d'autant qu'il s'esmeut de soy-mesme ; et, soit à le toucher ou à le voir, on le sent et le void s'esmouvoir et remuer de luy-mesme, quand il est en appetit.

D'autres, de peur de rhumes et catheres, se couvrent dans le lict de couvre-chefs à l'entour de la teste, par Dieu, plus que sorcieres : au partir de là, bien habillées, elles sont saffrettes comme poupines, et d'autres fardées et pintrées comme images, belles au jour, et la nuict depeintes et tres-laides.

Il faudroit visiter telles dames avant les aymer, espouser et en jouir, ainsi que faisoit Octave Cesar avec ses amis, qui faisoit despouiller

aucunes grandes dames et matrosnes romaines, voire des vierges meures d'aage, et les visitoit d'un bout à l'autre, comme si ce fussent esclaves et serves vendues par un certain maquignon nommé Torane; et, selon qu'il les trouvoit à son gré et son point, ny tarées, il en jouissoit.

De mesme en font les Turcs en leur basestan en Constantinople et autres grandes villes, quand ilz acheptent des esclaves de l'un et l'autre sexe.

Or je n'en parleray plus ; encor pensé-je en avoir trop dit; et voilà comment nous sommes bien trompez en beaucoup de veues que nous pensons et croyons tres-belles. Mais, si nous y sommes en aucunes dames deceus, nous y sommes bien autant edifiez et satisfaits en d'aucunes autres, lesquelles sont si belles, si nettes, propres, fraisches, caillées, si amiables et si en bon point, bref, si accomplies en toutes parties du corps, qu'aprés elles toutes veues mondaines sont chetives et vaines; dont il y a des hommes qui, en telles contemplations, s'y perdent tellement qu'ils ne songent qu'aux actions : aussi, bien souvent, telles dames se plaisent à se monstrer sans nulle difficulté, pour ne se sentir taschées d'aucunes macules, pour nous faire plus entrer en tentation et concupiscence.

Nous estans un jour au siege de La Rochelle, le pauvre feu de M. de Guise, qui me faisoit l'honneur de m'aymer, s'en vint me monstrer des tablettes qu'il venoit de prendre à Monsieur, frere

du roy, nostre general, dans la poche de ses chausses, et me dit : « Monsieur me vient de faire un desplaisir et la guerre pour l'amour d'une dame; mais je veux avoir ma revanche; voyez ce que j'y ay mis dedans et lisez. » Me donnant les tablettes, je vis escrit de sa main ces quatre vers qu'il venoit de faire, mais le mot de f..... y estoit tout à trac.

Si vous ne m'avez cogneue,
Il n'a pas tenu à moy;
Car vous m'avez bien veu nue,
Et vous ay monstré de quoy.

Puis, me nommant la dame, ou pour mieux dire la fille, de laquelle je me doutois pourtant, je luy dis que je m'estonnois fort qu'il ne l'eust touchée et cogneue, d'autant que les approches en avoyent esté grandes, et que le bruit en estoit par trop commun; mais il m'asseura que non, et que ce n'avoit esté que sa faute. Je luy replicquay : « Il falloit donc, Monsieur, ou qu'alors il fust si las et recreu d'ailleurs qu'il n'y pust fournir, ou qu'il fust si ravy en la contemplation de cette beauté nue qu'il ne se souciast de l'action. — Possible (me respondit ce prince) qu'il se pourroit faire; mais tant y a que ce coup il y faillit; et je luy en fais la guerre, et je luy vais remettre ses tablettes dans la poche, qu'il visitera selon sa coustume, et y lira ce qu'il y faut; et amprés, me voilà vangé. » Ce qu'il fit, et ne fut amprés

sans en rire tous deux à bon escient, et s'en faire la guerre plaisamment : car, pour lors, c'estoit une tres-grande amitié et privauté entr'eux deux, bien depuis estrangement changée.

¶ Une dame de par le monde, ou plustost fille, estant fort aymée et privée d'une tres-grande princesse, estoit dans le lict se rafraischissant, comme estoit la coustume. Vint un gentilhomme la voir, qui pour elle brusloit d'amour ; mais il n'en avoit autre chose. Cette dame fille, estant ainsy aimée et privée de sa maistresse, s'approchant d'elle tout bellement, sans faire semblant de rien, tout à coup vint à tirer toute la couverture de dessus elle, si bien que le gentilhomme, point paresseux de ses yeux aucunement, les jetta aussitost dessus, qui vid (à ce que depuis il m'a fait le conte) la plus belle chose qu'il vid ny qu'il verra jamais, qui estoit ce beau corps nud, et ses belles parties, et cette blanche, jolie et belle charnure, qu'il pensa voir les beautez de paradis. Mais cela ne dura guieres : car tout aussitost la couverture fut tournée prendre par la dame, la fille en estant partie de là ; et, de bonheur, cette belle dame, tant plus elle se remuoit à reprendre la couverture, tant plus elle se faisoit paroistre ; ce qui n'endommageoit nullement la veue et le plaisir du gentilhomme, qui autrement ne s'empeschoit à la recouvrir ; bien sot fust esté : pourtant, tellement quellement, elle recouvra sa couverture, se remit, en se courrouçant assez doucement contre la fille, et luy disant

qu'elle le payeroit. La damoiselle luy dit, qui estoit un petit à l'escart : « Madame, vous m'en aviez fait une ; pardonnez-moy si je la vous ay rendue »; et, passant la porte, s'en alla. Mais l'accord fut fait aussitost.

Cependant le gentilhomme se trouva si bien de telle veue, et en tel extase de plaisir et contentement, que je luy ay ouy dire cent fois qu'il n'en vouloit d'autre en sa vie, que de vivre au songer de cette ordinaire contemplation; et certes il avoit raison : car, selon la monstre de son beau visage, le nonpareil, et sa belle gorge, dont elle a tant repeu le monde, pouvoit assez monstrer que dessous il y avoit de caché de plus exquis; et me disoit qu'entre telles beautez, c'estoit la dame la mieux flanquée et le plus haut qu'il eust jamais veue : aussi le pouvoit-elle estre, car elle estoit de tres-riche taille; mesme entre les beautez il faut qu'elle le soit, ny plus ny moins qu'une forteresse de frontiere.

Amprés que ce gentilhomme m'eut tout conté, je ne luy peus que dire : « Vivez doncques, vivez, mon grand amy, avec cette contemplation divine et cette beatitude que jamais ne puissiez-vous mourir; et moy au moins, avant mourir, puissé-je avoir une telle veue ! »

Ledict gentilhomme en eut pour jamais cette obligation à la damoiselle, et tousjours depuis l'honora et l'ayma de tout son cœur. Aussi luy estoit-il serviteur fort ; mais il ne l'espousa, car

un autre, plus riche que luy, la luy embla, ainsi qu'est la coustume à toutes de courir aux biens.

Telles veues sont belles et agreables; mais il se faut donner garde qu'elles ne nuisent, comme celle de la belle Diane nue au pauvre Acteon, ou bien une que je vois dire.

¶ Un roy de par le monde ayma fort en son temps une bien belle, honneste et grand dame veufve, si bien qu'on l'en tenoit charmé : car peu il se soucioit des autres, voire de sa femme, sinon que par intervalles, car cette dame emportoit tousjours les plus belles fleurs de son jardin; ce qui faschoit fort à la reine, car elle se sentoit aussi belle et agreable que serviable, et digne d'avoir d'aussi friands morceaux; dont elle s'en esbahissoit fort. De quoy en ayant fait sa complainte à une sienne grand dame favorite, elle complotta avec elle d'adviser s'il y avoit tant de quoy, mesmes espier par un trou le jeu que joueroient son mary et la dame. Par quoy elle advisa de faire plusieurs trous au-dessus de la chambre de ladite dame, pour voir le tout et la vie qu'ils demeneroyent tous deux ensemble : dont se mirent à tel spectacle; mais elles n'y virent rien que tres-beau, car elles y apperceurent une femme tres-belle, blanche, delicate et tres-fraische, moitié en chemise et moitié nue, faire des caresses à son amant, des mignardises, des follastreries bien grandes, et son amant luy rendre la pareille, de sorte qu'ils sortoient du lict, et tous en chemise se couchoient et s'esbattoyent sur le

tapis velu qui estoit auprés du lict, affin d'eviter la chaleur du lict, et pour mieux en prendre le frais: car c'estoit aux plus grandes chaleurs; ainsi que j'ay cogneu aussi un tres-grand prince qui prenoit de mesme son deduit avec sa femme, qui estoit la plus belle femme du monde, affin d'eviter le chaud que produisoient les grandes chaleurs de l'esté, ainsi que luy-mesme disoit.

Cette princesse donc, ayant veu et apperceu le tout, de depit s'en mit à plorer, gemir, souspirer et attrister, luy semblant, et aussi le disant, que son mary ne luy rendoit le semblable, et ne faisoit les folies qu'elle luy avoit veu faire avec l'autre.

L'autre dame qui l'accompagnoit se mit à la consoler et luy remonstrer pourquoy elle s'attristoit ainsi, ou bien, puisqu'elle avoit esté si curieuse de voir telles choses, qu'il n'en falloit pas esperer de moins. La princesse ne respondit autre chose, sinon : « Helas, ouy! j'ay voulu voir chose que je ne devois avoir voulu voir, puisque la veue m'en fait mal. » Toutesfois, aprés s'estre consolée et resolue, elle ne s'en soucia plus, et, le plus qu'elle pût, continua ce passe-temps de veue, et le convertit en risée, et, possible, en autre chose.

¶ J'ay ouy parler d'une grand dame de par le monde, mais grandissime, qui, ne se contentant de sa lasciveté naturelle, car elle estoit grand putain, et mariée et veufve, aussi estoit-elle fort belle, pour se provoquer et exciter davantage, elle faisoit

despouiller ses dames et filles, je dys les plus belles, et se delicatoit fort à les voir; et puis elle les battoit du plat de la main sur les fesses avec de grandes claquades et plamussades, assez rudes, et les filles qui avoyent delinqué quelque chose, avec de bonnes verges; et alors son contentement estoit de les voir remuer et faire les mouvemens et tordions de leurs corps et fesses, lesquelles, selon les coups qu'elles recevoyent, en monstroyent de bien estranges et plaisants.

Aucunes fois, sans les despouiller, les faisoit trousser en robe, car pour lors elles ne portoyent point de calsons, et les claquetoit et fouettoit sur les fesses, selon le sujet qu'elles luy donnoyent, ou pour les faire rire, ou pour plorer. Et, sur ces visions et contemplations, y aiguisoit si bien ses appetits qu'aprés elle les alloit passer bien souvent à bon escient avec quelque gallant homme bien fort et robuste.

Quelle humeur de femme! Si bien qu'on dit qu'ayant une fois veu par la fenestre de son chasteau qui visoit sur la rue un grand cordonnier, estrangement proportionné, pisser contre la muraille dudict chasteau, elle eut envie d'une si belle et grande proportion; et, de peur de gaster son fruit pour son envie, elle luy manda par un page de la venir trouver en une allée secrete de son parc, où elle s'estoit retirée, et là elle se prostitua à luy en condition qu'elle en engroissa. Voilà ce que servit la veue à cette dame.

Et, de plus, j'ay ouy dire qu'outre ses femmes et filles ordinaires qui estoyent à sa suitte, les estrangeres qui la venoyent voir, dans les deux ou trois jours, ou toutes les fois qu'elles y venoyent, elle les apprivoisoit aussitost à ce jeu, faisant monstrer aux siennes premierement le chemin, et aller devant elles, et les autres aprés; si bien qu'elles estoyent estonnées de ce jeu les unes, et les autres non. Vrayment, voilà un plaisant exercice!

¶ J'ay ouy parler d'un grand aussi qui prenoit plaisir de voir ainsi sa femme nue ou habillée, et la fouetter de claquades, et la voir manier de son corps.

¶ J'ay ouy dire à une honneste dame, qu'estant fille, sa mere la fouettoit tous les jours deux fois, non pour avoir forfait, mais parce qu'elle pensoit qu'elle prenoit plaisir à la voir ainsi remuer les fesses et le corps, pour autant en prendre d'appetit ailleurs; et tant plus elle alla sur l'aage de quatorze ans, elle persista et s'y acharna de telle façon qu'à mode qu'elle l'accostoit elle la contemploit encor plus.

¶ J'ay bien ouy dire pis d'un grand seigneur et prince, il y a plus de quatre-vingts ans, qu'avant qu'aller habiter avec sa femme se faisoit fouetter, ne pouvant s'esmouvoir ny relever sa nature baissante sans ce sot remede. Je desirerois volontiers qu'un medecin excellent m'en dît la raison.

Ce grand personnage Picus Mirandula racconte avoir veu un certain gallant en son temps, qui,

d'autant plus qu'on l'estrilloit à grands sanglades d'estrivieres, c'estoit lors qu'il estoit le plus enragé aprés les femmes; et n'estoit jamais si vaillant aprés elles s'il n'estoit ainsi estrillé : aprés il faisoit rage. Voilà de terribles humeurs de personnes! Encore celle de la veue des autres est plus agreable que la derniere.

¶ Moy estant à Milan, un jour on me fit un conte de bonne part : que feu M. le marquis de Pescayre, dernier mort, vice-roy en Sicile, vint grandement amoureux d'une fort belle dame; si bien qu'un matin, pensant que son mary fust allé dehors, l'alla visiter qu'il la trouva encores au lict; et, en devisant avec elle, n'en obtint rien que la voir et la contempler à son aise sous le linge, et la toucher de la main. Sur ces entrefaittes survint le mary, qui n'estoit du calibre du marquis en rien, et les surprit de telle sorte que le marquis n'eut loisir de retirer son gand, qui s'estoit perdu, je ne sçay comment, parmy les draps, comme il arrive souvent. Puis, luy ayant dit quelques mots, il sortit de la chambre, conduit pourtant du gentilhomme, qui, amprés estre retourné, par cas fortuit trouva le gand du marquis perdu dans les draps, dont la dame ne s'en estoit point apperceue. Il le prit et le serra, et puis, faisant la mine froide à sa femme, demeura longtemps sans coucher avec elle ny la toucher; parquoy un jour elle seule dans sa chambre, mettant la main à la plume, se mit à faire ce quatrain :

Vigna era, vigna son.
Era podata, or più non son;
E non so per qual cagion
Non mi poda il mio patron.

Et puis laissant ce quatrain escrit sur la table, le mary vint, qui vid ces vers sur la table, prend la plume et fait response :

Vigna eri, vigna sei,
Eri podata, e più non sei.
Per la granfa del leon,
Non ti poda il tuo patron.

Et puis les laissa aussi sur la table. Le tout fut apporté au marquis, qui fit response :

A la vigna che voi dicete
Io fui, e qui restete;
Alzai il pamparo; guardai la vite;
Ma, non toccai, si Dio m'ajute.

Cela fut rapporté au mary, qui, se contentant d'une si honnorable response et juste satisfaction, reprit sa vigne et la cultiva aussi bien que devant; et jamais mary et femme ne furent mieux.

Je m'en vois le traduire en françois, afin que chacun l'entende.

Je suis esté une belle vigne et le suis encore,
Je suis esté d'autresfois tres-bien cultivée;
A st'heure je ne le suis point; et si ne sçay
Pourquoy mon patron ne me cultive plus.

Ouy, vous avez été vigne telle, et l'estes encore,
Et d'autresfois bien cultivée, à st'heure plus;

Pour l'amour de la griffe du lion,
Vostre mary ne vous cultive plus.

A la vigne que vous autres dittes
Je suis esté certes, et y restay un peu;
J'en haussay le pampre et en regarday la vis et le raisin;
Mais Dieu ne me puisse ayder si jamais j'y ay touché!

Par cette griffe du lion il veut dire le gand qu'il avoit trouvé esgaré entre les linceuls.

Voilà encor un bon mary qui ne s'ombragea par trop, et, se despouillant de soubçon, pardonna ainsi à sa femme. Et certes il y a des dames, lesquelles se plaisent tant en elles-mesmes qu'elles se regardent et se contemplent nues, de sorte qu'elles se ravissent se voyans si belles, comme Narcisus. Que pouvons-nous donc faire les voyant et arregardant?

¶ Mariane, femme d'Herode, belle et honneste femme, son mary voulant un jour coucher avec elle en plein midy et voir à plein ce qu'elle portoit, luy refusa à plat (ce dit Josephe). Il n'usa pas de puissance de mary, comme un grand seigneur que j'ay cogneu, à l'endroit de sa femme, qui estoit des belles, qu'il assaillit ainsi en plain jour, et la mit toute nue, elle le deniant fort. Aprés, il luy renvoya ses femmes pour l'habiller, qui la trouverent toute esplorée et honteuse.

D'autres dames y a-il lesquelles à dessein ne font pas grand scrupule de faire à pleine veue la monstre de leur beauté, et se descouvrir nues, afin de mieux encapricier et marteller leurs serviteurs, et les mieux

attirer à elles; mais ne veulent permettre nullement la touche precieuse, au moins aucunes, pour quelque temps : car, ne se voulans arrester en si beau chemin, passent plus outre, comme j'en ay ouy parler de plusieurs, qui ont ainsi longtemps entretenu leurs serviteurs de si beaux aspects.

Bienheureux sont-ils ceux qui s'y arrestent aux patiences, sans se perdre par trop en tentation. Et faut que celuy soit bien enchanté de vertu qui, en voyant une belle femme, ne se gaste point les yeux; ainsi que disoit Alexandre quelquesfois à ses amis, que les filles des Perses faisoyent grand mal aux yeux à ceux qui les regardoient; et, pour ce, tenant les filles du roy Darius ses prisonnieres, jamais ne les saluoit qu'avec les yeux baissez, et encor le moins qu'il pouvoit, de peur qu'il avoit d'estre surpris de leur excellente beauté.

Ce n'est dés lors seulement, mais d'aujourd'huy, qu'entre toutes les femmes d'Orient les Persiennes ont le los et le pris d'estre les plus belles et accomplies en proportions de leur corps et beauté naturelle, gentilles, propres en leurs habits et chaussures, mesmement et sur toutes celles de l'ancienne et royale ville de Seiras, lesquelles sont tellement louées en leurs beautez, blancheurs et plaisantes civilitez et bonne grace, que les Mores, par un antique et commun proverbe, disent que leur prophete Mahommet ne voulut jamais aller à Seiras, de crainte que, s'il y eust veu une fois ces belles femmes, jamais amprés sa mort son ame ne fust

entrée en paradis. Ceux qui y ont esté et en ont escrit le disent ainsi, en quoy on notera l'hypocrite contenance de ce bon rompu et marault prophete; comme s'il ne se trouvoit par escrit, ce dit Belon, en un livre arabe intitulé : *Des bonnes coustumes de Mahommet,* le louant de ses forces corporelles, qui se vantoit de pratiquer et repasser ces unze femmes qu'il avoit en une mesme heure, l'une aprés l'autre! Au diable soit le marault! N'en parlons plus : quand tout est dit, je suis bien à loisir d'en parler.

J'ay veu faire cette question, sur ce trait d'Alexandre que je viens de dire, et de Scipion l'Afriquain : lequel des deux acquist plus grand louange de continence?

Alexandre, se defiant des forces de sa chasteté, ne voulut point voir ces belles dames persiennes; Scipion, aprés la prise de Cartage-la-Neufve, vid cette belle fille espagnole que ses soldats luy amenerent et luy offrirent pour la part de son butin, laquelle estoit si excellente en beauté et en si bel aage de prise que partout où elle passoit elle animoit et admiroit les yeux de tous à la regarder, et Scipion mesme; lequel, l'ayant saluée fort courtoisement, s'enquist de quelle ville d'Espagne elle estoit et de ses parents. Luy fut dit, entre autres choses, qu'elle estoit accordée à un jeune homme nommé Alucius, prince des Celtiberiens, à qui il la rendit, et à ses pere et mere, sans la toucher; dont il obligea la dame,

les parens et le fiancé, si bien qu'ils se rendirent depuis tres-affectionnez à la ville de Rome et à la republique. Mais que sçait-on si dans son ame cette belle dame n'eust point desiré avoir esté un peu percée et entamée premierement de Scipion, de luy, dis-je, qui estoit beau, jeune, brave, vaillant et victorieux? Possible que, si quelque privé ou privée des siens et des siennes luy eust demandé en foy et conscience si elle ne l'eust pas voulu, je laisse à penser ce qu'elle eust respondu, ou fait quelque petite mine approchant de l'avoir desiré, et, s'il vous plaist, si son climat d'Espagne et son soleil couchant ne la sçavoit pas rendre, et plusieurs autres dames d'aujourd'huy et de cette contrée, belles et pareilles à elle, chaudes et aspres à cela, comme j'en ay veu quantité. Ne faut donc point douter, si cette belle et honneste fille fust esté sollicitée et requise de ce beau jeune homme Scipion, qu'elle ne l'eust pris au mot, voire sur l'autel de ses dieux prophanes.

En cela ce Scipion a esté certes loué d'aucuns de ce grand don de continence; d'autres il en a esté blasmé : car en quoy peut monstrer un brave et valleureux cavallier la generosité de son cœur, qu'envers une belle et honneste dame, sinon luy faire parestre par effet qu'il prise sa beauté et l'ayme beaucoup, sans luy user de ces froideurs, respects, modesties et discretions que j'ay veu souvent appeller, à plusieurs cavalliers et dames, plustost sottises et faillement de cœur que vertus?

Non, ce n'est pas ce qu'une belle et honneste dame ayme dans son cœur, mais une bonne jouissance, sage, discrete et secrete. Enfin, comme dist un jour une honneste dame lisant cette histoire, c'estoit un sot que Scipion, tout brave et genereux capitaine qu'il fust, d'aller obliger des personnes à soy et au parti romain par un si sot moyen, qu'il eust pu faire par un autre plus convenable, et mesmes puisque c'estoit un butin de guerre, duquel en cela on doit triompher autant ou plus que de toute autre chose.

Le grand fondateur de sa ville ne fit pas ainsi, quand les belles dames sabines furent ravies, à l'endroit de celle qu'il eut pour sa part; et en fit à son bon plaisir, sans aucun respect; dont elle s'en trouva bien et ne s'en soucia guieres, ny elle ny ses compagnes, qui firent leur accord aussitost avec leurs marys et ravisseurs et ne s'en formaliserent comme leurs peres et meres, qui en firent esmouvoir grosse guerre.

Il est vray qu'il y a gens et gens, femmes et femmes, qui ne veulent accointance de tout le monde en cette façon; et toutes ne sont pareilles à la femme du roi Ortragon, l'un des rois gaulois d'Asie, qui fut belle en perfection; et, ayant esté prise en sa defaitte par un centenier romain, et sollicitée de son honneur, la trouvant ferme, elle qui eut horreur de se prostituer à luy, et à une personne si vile et basse, il la prit par force et violence, que la fortune et l'adventure de guerre luy

avoit donné par droit d'esclavitude; dont bientost il s'en repentit et en eut la vengeance : car, elle luy ayant promis une grande rançon pour sa liberté, et tous deux estans allez au lieu assigné pour en toucher l'argent, le fit tuer ainsi qu'il le contoit, et puis l'emporta et la teste à son mary, auquel confessa librement que celuy-là luy avoit violé veritablement sa chasteté, mais qu'elle en avoit eu la vengence en cette façon : ce que son mary l'approuva et l'honnora grandement. Et, depuis ce temps là, dit l'histoire, conserva son honneur jusques au dernier [jour] de sa vie avec toute sainteté et gravité ; enfin elle en eut ce bon morceau, fust qu'il vint d'un homme de peu.

Lucrece n'en fit pas de mesme, car elle n'en tasta point, bien qu'elle fust sollicitée d'un brave roy : en quoy elle fit doublement de la sotte, de ne luy complaire sur le champ et pour un peu, et de se tuer.

Pour tourner encore à Scipion, il ne sçavoit point encor bien le train de la guerre pour le butin et pour le pillage : car, à ce que je tiens d'un grand capitaine des nostres, il n'est telle viande au monde pour cela qu'une femme prise de guerre; et se mocquoit de plusieurs autres ses compagnons, qui recommandoient sur toutes choses, aux assauts et surprises des villes, l'honneur des dames, mesmes aux autres lieux et rencontres : car elles ayment les hommes de guerre tousjours plus que les autres, et leur violence leur en fait venir plus

d'appetit; et puis on n'y trouve rien à redire : le plaisir leur en demeure, l'honneur des marys et d'elles n'en est nullement hony; et puis les voylà bien gastées! Et, qui plus est, sauvent les biens et les vies de leurs marys, ainsi que la belle Eunoe, femme de Bogud ou Bocchus, roy de Mauritanie, à laquelle Cæsar fit de grands biens et à son mary, non tant, faut-il croire, pour avoir suivy son party, comme Juba, roy de Bithinie, celuy de Pompée, mais parce que c'estoit une belle femme, et que Cæsar en eut l'accointance et douce jouissance.

Tant d'autres commoditez de ces amours y a-il que je passe; et toutesfois, ce disoit ce grand capitaine, ses autres grands compagnons, pareils à luy, s'amusans à de vieilles routines et ordonnances de guerre, veulent qu'on garde l'honneur des femmes, desquelles il faudroit auparavant sçavoir en secret et en conscience l'advis, et puis en decider; ou, possible, sont-ils du naturel de nostre Scipion, lequel, ne se contentant tenir de celuy du chien de l'ortolan, lequel, comme j'ay dit cy-devant, ne voulant manger des choux du jardin, empesche que les autres n'en mangent, ainsi qu'il fit à l'endroit du pauvre Massinissa, lequel, ayant tant de fois hazardé sa vie pour luy et pour le peuple romain, tant peiné, sué et travaillé pour luy acquerir gloire et victoire, il luy refusa et osta la belle reine Sophonisba, qu'il avoit prise et choisie pour son principal et plus precieux butin; il la

luy enleva pour l'envoyer à Rome à vivre le reste de ses jours en miserable esclave, si Massinissa n'y eust remedié. Sa gloire en fust esté plus belle et plus ample si elle y eust comparu en glorieuse et superbe reine, femme de Massinissa, et que l'on eust dit, la voyant passer : « Voilà l'une des belles vestiges des conquestes de Scipion » ; car la gloire certes gist bien plus en l'apparence des choses grandes et hautes que des basses.

Pour fin, Scipion en tout ce discours fit de grandes fautes : ou bien il estoit ennemy du tout du sexe femenin, ou du tout impuissant de le contenter, bien qu'on die que sur ses vieux jours il se mit à faire l'amour à une des servantes de sa femme ; ce qu'elle comporta fort patiemment, pour des raisons qui se pourroyent là-dessus alleguer.

Or, pour sortir de la disgression que je viens d'en faire, et pour rentrer au plain chemin que j'avois laissé, je dis, pour faire fin à ce discours, que rien au monde n'est si beau à voir et regarder qu'une belle femme pompeusement habillée, ou delicatement deshabillée et couchée ; mais qu'elle soit saine, nette, sans tare, suros ny mallandre, comme j'ay dit.

¶ Le roy François disoit qu'un gentilhomme, tant superbe soit-il, ne sçauroit mieux recevoir un seigneur, tant grand soit-il, en sa maison ou chasteau, mais qu'il y opposât à sa veue et premiere rencontre une belle femme sienne, un beau cheval

et un beau levrier : car, en jettant son œil tantost sur l'un, tantost sur l'autre, et tantost sur le tiers, il ne se sçauroit jamais fascher en cette maison ; mettant ces trois choses belles pour tres-plaisantes à voir et admirer, et en faisant cet exercice tres-agreable.

¶ La reine Isabel de Castille disoit qu'elle prenoit un tres-grand plaisir de voir quatre choses : *Hombre d'armas en campo, obisbo puesto en pontifical, linda dama en la cama, y ladron en la horca :* « un homme d'armes sur les champs, un evesque en son pontifical, une belle dame dans un lict, et un larron au gibet. »

¶ J'ay ouy raconter à feu M. le cardinal de Lorraine le Grand, dernier decedé, que, lorsqu'il alla à Rome vers le pape Paul IV, pour rompre la trefve faite avec l'empereur, il passa à Venise, où il fut tres-honnorablement receu, il n'en faut point doubter, puisqu'il estoit un si grand favory d'un si grand roy. Tout ce grand et magnifique senat alla au devant de luy ; et, passant par le grand canal, où toutes les fenestres des maisons estoyent bordées de toutes les femmes de la ville, et des plus belles, qui estoyent là accourues pour voir cette entrée, il y en eut un des plus grands qui l'entretenoit sur les affaires de l'estat, et luy en parloit fort ; mais, ainsi qu'il jettoit fort ses yeux fixement sur ces belles dames, il luy dit en son patois langage : « Monseigneur, je croy que vous ne m'entendez, et avez raison ; car il y a bien plus

de plaisir et difference de voir ces belles dames à ces fenestres, et se ravir en elles, que d'ouyr parler un fascheux vieillard comme moy, et parlast-il de quelque grande conqueste à vostre advantage. » M. le cardinal, qui n'avoit faute d'esprit et de memoire, luy respondit de mot à mot à tout ce qu'il avoit dit, laissant ce bon vieillard fort satisfait de luy, et en admirable estime qu'il eut de luy qui, pour s'amuser à la veue de ces belles dames, il n'avoit rien oublié ny obmis de ce qu'il luy avoit dit.

Qui aura veu la cour de nos rois François, Henry second, et autres rois ses enfans, advouera bien, quel qu'il soit, et eust-il veu tout le monde, n'avoir rien veu jamais de si beau que nos dames qui sont estées en leur cour, et de nos reines, leurs femmes et meres et sœurs; mais plus belle chose encor eust-il veu (ce dit quelqu'un) si le grand-pere de maistre Gonnin eust vescu, et qui, par ses inventions, illusions, sorcelleries et enchantements, les eust pû representer devestues et nues, comme l'on dit qu'il le fit une fois en quelque compagnie privée, que le roy François luy commanda : car il estoit un homme tres-expert et subtil en son art; et son petit-fils, qu'avons veu, n'y entendoit rien au prix de luy.

Je pense que cette veue seroit aussi plaisante comme fut jadis celle des dames égiptiennes en Alexandrie, à l'accueil et reception de leur grand dieu Apis, au devant duquel elles alloyent en

tres-grande ceremonie, et levant leurs robbes, cottes et chemises, et les retroussant le plus haut qu'elles pouvoyent, les jambes fort eslargies et escarquillées, leur monstroyent leur cas tout à fait; et puis, ne le revoyoient plus; pensez qu'elles cuidoyent l'avoir bien payé de cela. Qui en voudra voir le conte lise Alexan. ab Alex., au 6e livre des *Jours jovials*. Je pense que telle veue en estoit bien plaisante, car pour lors les dames d'Alexandrie estoyent belles, comme encores sont aujourd'huy.

Si les vieilles et laides faisoyent de mesme, passe : car la veue ne se doit jamais estendre que sur le beau, et fuir le laid tant que l'on peut.

En Suisse, les hommes et femmes sont peslemesle aux bains et estuves sans faire aucun acte deshonneste, et en sont quittes en mettant un linge devant : s'il est bien delié, encor peut-on voir chose qui plaist ou deplaist, selon le beau ou laid.

Avant que finir ce discours, si diray-je encor ce mot : en quelles tentations et recreations de veue pouvoyent entrer aussi les jeunes seigneurs, chevalliers, gentilshommes, plebeans et autres Romains, le temps passé, le jour que se celebroit la feste de Flora à Rome, laquelle on dit avoir esté la plus gentille et la plus triomphante courtisanne qu'oncques exerça le putanisme dans Rome, voire ailleurs. Et qui plus la recommandoit en cela, c'est qu'elle estoit de bonne maison et de grande

lignée; et, pour ce, telles dames de si grande estoffe voluntiers plaisent plus, et la rencontre en est plus excellente que des autres.

Aussi cette dame Flora eut cela de bon et de meilleur que Lays, qui s'abandonnoit à tout le monde comme une bagasse, et Flora aux grands; si bien que sur le sueil de sa porte elle avoit mis cet escriteau : *Rois, princes, dictateurs, consuls, censeurs, pontifes, questeurs, ambassadeurs, et autres grands seigneurs, entrez, et non d'autres.*

Lays se faisoit tousjours payer avant la main, et Flora point, disant qu'elle faisoit ainsi avec les grands, afin qu'ils fissent de mesme avec elle comme grands et illustres, et aussi qu'une femme d'une grande beauté et haut lignage sera tousjours autant estimée qu'elle se prise; et si ne prenoit sinon ce qu'on luy donnoit, disant que toute dame gentille devoit faire plaisir à son amoureux pour amour, et non pour avarice, d'autant que toutes choses ont certain prix, fors l'amour.

Pour fin, en son temps elle fit si gentiment l'amour, et se fit si bravement servir, que, quand elle sortoit de son logis quelquesfois pour se pourmener en ville, il y avoit assez à parler d'elle pour un mois, tant pour sa beauté, ses belles et riches parures, ses superbes façons, sa bonne grace, que pour la grande suitte de courtisans et serviteurs et grands seigneurs qui estoyent avec elle, et qui la suivoyent et accompagnoient comme vrays esclaves ; ce qu'elle enduroit fort patiemment. Et les

ambassadeurs estrangers, quand ils s'en retournoyent en leurs provinces, se plaisoyent plus à faire des contes de la beauté et singularité de la belle Flora que de la grandeur de la republique de Rome, et surtout de sa grande liberalité, contre le naturel pourtant de telles dames; mais aussi estoit-elle outre le commun, puisqu'elle estoit noble.

Enfin elle mourut si riche et si opulente que la valeur de son argent, meubles et joyaux, estoit suffisant pour refaire les murs de Rome, et encor pour desengager la republique. Elle fit le peuple romain son heritier principal, et, pour ce, luy fut édiffié dans Rome un temple tres-sumptueux, qui de Flore fut appelé Florian.

La premiere feste que l'empereur Galba celebra jamais fut celle de l'amoureuse Flora, en laquelle estoit permis aux Romains et Romaines de faire toutes les desbauches, deshonnestetez, sallauderies et debordemens à l'envy, dont se pourroyent adviser; en sorte qu'on estimoit plus sainte et la plus gallante celle qui, ce jour là, faisoit plus de la dissolue et de la deshonneste et debordée.

Pensez qu'il n'y avoit ny fiscaigne, que les chambrieres et esclaves mores dansent les dimanches à Malthe, en pleine place devant le monde, ny sarabande qui en approchast, et qu'elles n'y oublioyent ny mouvement ny remuemens lascifs, ny gestes paillards, ny tordions bizarres. Et qui en pouvoit excogiter de plus dissolus et debordez,

tant plus gallante estoit la dame; d'autant que telle opinion estoit parmy les Romains, que qui alloit au temple de cette deesse en habit et geste et façon plus lascive et paillarde auroit mesme grace et oppulents biens que Flora avoit eu.

Vrayment voilà de belles opinions et belle solemnisation de feste! aussi estoyent-ils payens. Là-dessus ne faut douter si elles y oublioyent nul genre de lascivetez, et si long temps avant ces bonnes dames y estudioyent leur leçon, ny plus ny moins que les nostres à apprendre un ballet, et si elles estoyent affectionnées en cela. Les jeunes hommes, voire les vieux, y estoyent bien autant empressez à voir et contempler telles lascives simagrées. Si telles se pouvoyent representer parmy nous, le monde en feroit bien son proffit en toutes sortes; et pour estre à telles veues le monde se tueroit de la presse.

Il y a assez là à gloser qui voudra; je le laisse aux bons gallants. Qu'on lise Suetone, Pausanias grec et Manilius latin, aux livres qu'ils ont fait des dames illustres, amoureuses et fameuses, on verra tout.

Ce conte encor, et puis plus :

Il se lit que les Lacedemoniens allerent une fois pour mettre le siege devant Messene, à quoy les Meceniens les previndrent, car ils sortirent d'abord sur eux les uns, et les autres tirerent et coururent à Lacedemone, pensant la surprendre et la piller cependant qu'ils s'amusoient devant leur

ville; mais ils furent valleureusement repoussez et chassez par les femmes qui estoyent demeurées : ce que sçachans, les Lacedemoniens rebrousserent chemin et tournerent vers leur ville; mais de loin ils descouvrent leurs femmes toutes en armes, qui avoyent donné la chasse, dont ils furent en allarme; mais elles se firent aussitost à eux cognoistre, et leur raconter leur fortune; dont ils se mirent de joye à les baiser, embrasser et caresser, de telle sorte que, perdans toute honte, et sans avoir la patience d'oster les armes, ny eux ny elles, leur firent cela bravement en mesme place qu'ils les rencontrerent, où l'on put voir choses et autres, et ouir un plaisant son et cliquetis d'armes et d'autre chose. En memoire de quoy ils firent bastir un temple et simulachre à la deesse Venus, qu'ils appellerent *Venus l'armée*, au contraire de tous les autres, qui la peignent toute nue. Voilà une plaisante cohabitation, et un beau sujet, de peindre Venus armée, et l'appeler ainsi!

Il se void souvent parmy les gens de guerre, mesme aux prises de villes par assauts, force soldats tous armés jouir des femmes, n'ayans le loisir et la patience de se desarmer pour passer leur rage et appetit, tant ils sont tentés; mais de voir le soldat armé habiter avec la femme armée, il s'en void peu. Il se faut là-dessus songer le plaisir qui s'en peut ensuivre, et quel plus grand pouvoit estre en ce beau mystere, ou pour l'action, ou pour la veue, ou pour la sonnerie des armes. Cela

gist en l'imagination qu'on en pourroit faire, tant pour les agents que pour les arregardans qui estoyent là pour lors.

Or, c'est assez; faisons fin.

J'eusse fait ce discours plus ample de plusieurs exemples, mais je craignois que, pour estre trop lascif, j'en eusse encouru mauvaise reputation.

Si faut-il qu'aprés avoir tant loué les belles femmes, que je fasse le conte d'un Espagnol qui, voulant mal à une femme, me la depeignit un jour comme il falloit, et me dit : *Señor, vieja es como la lampada azeitunada d'iglesia, y de hechura del armario, larga y desvayada, el color y gesto como mascara mal pintada, el talle como una campana o mola de molino, la vista como ydolo del tiempo antiguo, el andar y vision d'una antigua fantasma de la noche, que tanto tuviesse encontrarla de noche, como ver una mandragora. Iesus! Iesus! Dios me libre de su mal encuentro! No se contenta de tener en su casa por huesped al provisor del obisbo, ny se contenta con la demasiada conversacion del vicario ny del guardian, ny de la amistad antigua del dean, sino que agora de nuevo ha tomado al que pide para las animas de purgatorio, para acabar su negra vida :* « Voyez la : elle est comme une lampe vieille et toute graisseuse d'huyle d'eglise; de forme et façon, elle ressemble un armoire grand et vague et mal basti; la couleur et la grace comme d'un masque mal peint; la taille comme une cloche de monastere ou meule de moulin; le visage comme

d'un idole du temps passé; le regard et l'aller comme un fantosme antique qui va de nuict : de sorte que je craindrois autant de la rencontrer de nuict comme de voir une mandragore. Jesus! Jesus! Dieu m'en garde de telle rencontre! Elle ne se contente pas d'avoir pour hoste ordinaire chez soy le proviseur de l'evesque, ny se contente de la desmesurée conversation du vicairc, ny de la continue visite du gardien, ny de l'ancienne amitié du doyen, sinon qu'à cette heure de nouveau elle a pris en main celuy qui demande pour les ames du purgatoire, et ce pour achever sa noire vie. »

Voilà comment l'Espagnol, qui a si bien depeint les trente beautez d'une dame, comme j'ay dit cy-dessus en ce discours, quand il veut, la sçait bien deprimer.





LA JARRETIÈRE

(Dames Galantes Discours III)



TROISIÉME DISCOURS

SUR LA BEAUTÉ DE LA BELLE JAMBE ET LA VERTU QU'ELLE A

Entre plusieurs belles beautez que j'ay veu louer quelques fois parmy nous autres courtisans, et autant propres à attirer à l'amour, c'est qu'on estime fort une belle jambe à une belle dame; dont j'ay veu plusieurs dames en avoir gloire, et soin de les avoir et entretenir belles. Entre autres, j'ay ouy raconter d'une tres-grande princesse de par le monde, que j'ay cogneu, laquelle aymoit une de ses dames par dessus toutes les siennes, et la favorisoit par dessus les autres, seulement parcequ'elle luy tiroit ses chausses si bien tendues, et en accommodoit la greve, et mettoit si proprement la jarretiere, et mieux que toute autre; de sorte qu'elle estoit fort advancée auprés d'elle; mesme luy fit de bons biens. Et par ainsi, sur cette curiosité qu'elle

avoit d'entretenir sa jambe ainsi belle, faut penser que ce n'estoit pour la cacher sous sa juppe, ny son cotillon ou sa robbe, mais pour en faire parade quelquesfois avec de beaux callesons de toille d'or et d'argent, ou d'autre estoffe, tres-proprement et mignonnement faits, qu'elle portoit d'ordinaire : car l'on ne se plaist point tant en soy que l'on n'en vueille faire part à d'autres de la veue et du reste.

Cette dame aussi ne se pouvoit pas excuser en disant que c'estoit pour plaire à son mary, comme la pluspart d'elles le disent, et mesmes les vieilles, quand elles se font si pimpantes et gorgiases, encores qu'elles soyent vieilles; mais cette-cy estoit veufve. Il est vray que du temps de son mary elle faisoit de mesme, et pour ce ne voulut discontinuer par amprés, l'ayant perdu.

J'ay cogneu force belles, honnestes dames et filles, qui sont autant curieuses de tenir ainsi precieuses et propres et gentilles leurs belles jambes; aussi elles en ont raison : car il y gist plus de lasciveté qu'on ne pense.

¶ J'ay ouy parler d'une tres-grande dame, du temps du roy François, et tres-belle, laquelle s'estant rompu une jambe, et se l'estant faitte rabiller, elle trouva qu'elle n'estoit pas bien, et estoit demeurée toute torte; elle fut si resolue qu'elle se la fit rompre une autre fois au rabilleur, pour la remettre en son point, comme auparavant, et la rendre aussi belle et aussi droite. Il y en eut quel-

qu'une qui s'en esbahit fort ; mais à celle une autre belle dame fort entendue fit response et luy dit : « A ce que je vois, vous ne sçavez pas quelle vertu amoureuse porte en soy une belle jambe. »

¶ J'ay cogneu autresfois une fort belle et honneste fille de par le monde, laquelle, estant fort amoureuse d'un grand seigneur, pour l'attirer à soy et en escroquer quelque bonne pratique, et n'y pouvant parvenir, un jour estant en une allée de parc, et le voyant venir, elle fit semblant que sa jarretiere luy tomboit ; et, se mettant un peu à l'escart, haussa sa jambe, et se mit à tirer sa chausse et rabiller sa jarretiere. Ce grand seigneur l'advisa fort, et en trouva la jambe tres-belle ; et s'y perdit si bien que cette jambe opera en luy plus que n'avoit fait son beau visage ; jugeant bien en soy que ces deux belles colonnes soustenoyent un beau bastiment ; et depuis l'advoua-il à sa maistresse, qui en disposa aprés comme elle voulut. Notez cette invention et gentille façon d'amour.

¶ J'ay ouy parler aussi d'une belle et honneste dame, surtout fort spirituelle, de plaisante et bonne humeur, laquelle, se faisant un jour tirer sa chausse à son vallet de chambre, elle luy demanda s'il n'entroit point pour cela en ruth, tentation et concupiscence ; encor dit-elle et franchit le mot tout outre. Le vallet, pensant bien dire, pour le respect qu'il luy portoit, luy respondit que non. Elle soudain haussa la main et luy donna un grand soufflet. « Allez, dit-elle, vous ne me servirez

jamais plus ; vous estes un sot, je vous donne vostre congé. »

Il y a force vallets de filles aujourd'huy qui ne sont si continents, en levant, habillant et chaussant leurs maistresses ; il y a aussi des gentilshommes qui n'eussent fait ce trait, voyant un si bel appas.

Ce n'est d'aujourd'huy seulement que l'on a estimé la beauté des belles jambes et beaux pieds, car c'est une mesme chose ; mais, du temps des Romains, nous lisons que Lucius Vitellius, pere de l'empereur Vitellius, estant fort amoureux de Massalina, et desirant estre en grace avec son mary par son moyen, la pria un jour de luy faire cet honneur de luy accorder un don. L'emperiere luy demanda : « Et quoy ? — C'est, Madame (dit-il) qu'il vous plaise qu'un jour je vous deschausse vos escarpins. » Massalina, qui estoit toute courtoise pour ses sujets, ne luy voulut refuser cette grace ; et, l'ayant deschaussée, en garda un escapin et le porta tousjours sur soy entre la chemise et la peau, le baisant le plus souvent qu'il pouvoit, adorant ainsi le beau pied de sa dame par l'escarpin, puisqu'il ne pouvoit avoir à sa disposition le pied naturel ny la belle jambe.

Vous avez le milord d'Angleterre des *Cent Nouvelles* de la reine de Navarre, qui porta de mesme le gand de sa maistresse à son costé, et si bien enrichy. J'ay cogneu force gentilshommes qui, premier que porter leurs bas de soye, prioient les

dames et maistresses de les essayer et les porter devant eux quelques huict ou dix jours, du plus que du moins, et puis les portoyent en tres-grand veneration et contentement d'esprit et de corps.

¶ J'ay cogneu un seigneur de par le monde, qui, estant sur la mer avec une tres-grande dame des plus belles du monde, qui, voyageant par son pays, et d'autant que ses femmes estoyent malades de la marette, et par ce tres-mal disposées pour la servir, le bonheur fut pour luy qu'il fallut qu'il la couchast et levast; mais en la couchant et levant, la chaussant et deschaussant, il en devint si amoureux qu'il s'en cuida desesperer, encor qu'elle luy fust proche : comme certes la tentation en est par trop extresme, et il n'y a nul si mortifié qui ne s'en esmeut.

¶ Nous lisons de la femme de Neron, Popea Sabina, qui estoit la plus favorite des siennes, laquelle, outre qu'elle fût la plus profuse en toutes sortes de superfluitez, d'ornemens, de parures, de pompes et de ses coustemens d'habits, elle portoit des escarpins et pianelles toutes d'or. Cette curiosité ne tendoit pas pour cacher son pied ny sa jambe à Neron, son cocu de mary : luy seul n'en avoit pas tout le plaisir ny la veue; il y en avoit bien d'autres. Elle pouvoit bien avoir cette curiosité pour elle, puisqu'elle faisoit ferrer les pieds de ses juments, qui traisnoyent son coche, de fers d'argent.

¶ M. saint Jerosme reprend bien fort une dame

de son temps qui estoit trop curieuse de la beauté de sa jambe, par ces propres mots : « Par la petite botine brunette, et bien tirée et luisante, elle sert d'appeau aux jeunes gens, et d'amorces par le son des bouclettes. » Pensez que c'estoit quelque façon de chaussure qui couroit de ce temps-là, qui estoit par trop affettée, et peu seante aux prudes femmes. La chaussure de ces botines est encores aujourd'huy en usage parmy les dames de la Turquie, et des plus grandes et plus chastes.

¶ J'ay veu discourir et faire question quelle jambe estoit plus tentative et attrayante, ou la nue, ou la couverte et chaussée ? Plusieurs croyent qu'il n'y a que le naturel, mesme quand elle est bien faitte au tour de la perfection, et selon la beauté que dit l'Espagnol que j'ay dit cy-devant, et qu'elle est bien blanche, belle et bien polie, et monstrée à propos dans un beau lict : car autrement, si une dame la vouloit monstrer toute nue en marchant ou autrement, et des soulliers aux pieds, quand bien elle seroit la plus pompeusement habillée du monde, elle ne seroit jamais trouvée bien decente ny belle, comme une qui seroit bien chaussée d'une belle chausseure de soye de coulleur ou de fillet blanc, comme on fait à Fleurance pour porter l'esté, dont j'ay veu d'autres fois nos dames en porter, avant le grand usage que nous avons eu depuis des chausses de soye ; et aprés faudroit qu'elle fust tirée et tendue comme la peau d'un tabourin, et puis attachée ou avec esguillettes ou

autrement, selon la volonté et l'humeur des dames ; puis faut accompagner le pied d'un bel escarpin blanc, et d'une mule de velours noir ou d'autre couleur, ou bien d'un beau petit patin, tant bien fait que rien plus, comme j'en ay veu porter à une tres-grande dame de par le monde, des mieux faits et plus mignonnement.

En quoy faut adviser aussi la beauté du pied : car, s'il est par trop grand, il n'est plus beau ; s'il est par trop petit, il donne mauvaise opinion et signifiance de sa dame, d'autant qu'on dit : *petit pied, grand c..*, ce qui est un peu odieux ; mais il faut qu'il soit un peu mediocre, comme j'en ay veu plusieurs qui en ont porté grandes tentations, et mesmes quand leurs dames le faisoyent sortir et paroistre à demy hors du cotillon, et le faisoyent remuer et fretiller par certains petits tours et remuements lascifs, estans couverts d'un beau petit patin peu liegé, et d'un escarpin blanc pointu et point quarré par le devant ; et le blanc est le plus beau. Mais ces petits patins et escarpins sont pour les grandes et hautes femmes, non pour les courtaudes et nabottes, qui ont leurs grands chevaux de patins liegez de deux pieds : autant vaudroit voir remuer cela comme la massue d'un geant ou la marotte d'un fou.

D'une autre chose aussi se doit bien garder la dame, de ne deguiser son sexe et ne s'habiller en garçon, soit pour une mascarade ou autre chose : car, encor qu'elle eust la plus belle jambe du

monde, elle s'en monstre difforme, d'autant qu'il faut que toutes choses ayent leur propreté et leur seance ; tellement qu'en dementant leur sexe, defigurent du tout leur beauté et gentillesse naturelle.

Voilà pourquoy il n'est bien seant qu'une femme se garçonne pour se faire monstrer plus belle, si ce n'est pour se gentiment adoniser d'un beau bonnet avec la plume à la guelfe ou gibeline attachée, ou bien au devant du front, pour ne trancher ny de l'un ny de l'autre, comme depuis peu de temps nos dames d'aujourd'huy l'ont mis en vogue ; mais pourtant à toutes il ne sied pas bien ; il faut en avoir le visage poupin et fait exprés, ainsi que l'on a veu à nostre reine de Navarre, qui s'en accommodoit si bien qu'à voir le visage seulement adonisé, on n'eust sceu juger de quel sexe elle tranchoit, ou d'un beau jeune enfant, ou d'une tres-belle dame qu'elle estoit.

Dont il me souvient qu'une de par le monde, que j'ay cogneue, qui la voulant imiter sur l'aage de vingt-cinq ans, et de par trop grande et haute taille, hommasse, et nouvellement venue à la cour, pensant faire de la gallante,, comparut un jour en la sale du bal ; et ne fut sans estre fort arregardée et assez brocardée, jusques au roy qui en donna aussitost sa sentence, car il disoit des mieux de son royaume ; et dit qu'elle ressembloit fort bien une batteleuse, ou, pour plus proprement dire, de ces femmes en peinture que l'on porte de

Flandres, et que l'on met au devant des cheminées d'hostelleries et cabarets avec des fleustes d'Allemand au bec; si bien qu'il luy fit dire que si elle comparoissoit plus en cet habit et contenance, qu'il luy seroit signifié de porter sa fleutte pour donner l'aubade et recreation à la noble compagnie. Telle guerre luy fit-il, autant pour ce que cette coiffure luy sieoid mal que pour haine qu'il portoit à son mary.

Voilà pourquoy tels deguisements ne siezent bien à toutes dames : car, quand bien cette reine de Navarre, qui est la plus belle du monde, se fust voulu autrement deguiser de son bonnet, elle n'eust jamais comparu si belle comme elle est, et n'eust peu; aussi, qu'auroit-elle sceu prendre forme plus belle que la sienne, car de plus belles n'en pouvoit-elle prendre ny emprunter de tout le monde. Et, si elle eust voulu monstrer sa jambe, que j'ay ouy dire à aucunes de ses femmes, et la peindre pour la plus belle et mieux faitte du monde, autrement qu'en son naturel, ou bien estant chaussée proprement sous ses beaux habits, on ne l'eust jamais trouvée si belle. Ainsi faut-il que les belles dames comparoissent et facent monstre de leurs beautez.

J'ay leu dans un livre espagnol, intitulé *el Viage del Principe,* qui fut celuy que fit le roy d'Espagne en ses Païs-Bas, du temps de l'empereur Charles son pere, entre autres beaux recueils qu'il receut parmy ses riches et opulentes villes, ce fut de la

reine d'Hongrie en sa belle ville de Bains, dont le proverbe fut : *Mas brava que las fiestas de Bains.*

Entre autres magnificences fut que, durant le siege d'un chasteau qui fut battu en feinte et assiegé en forme de place de guerre (je le descris ailleurs), elle fit un jour un festin, sur tous autres, à l'empereur son bon frere, à la reine Eleonor sa sœur, au roy son nepveu, et à tous les seigneurs, chevalliers et dames de la cour. Sur la fin du festin comparut une dame, accompagnée de six nimphes oreades, vestues à l'antique, à la nimphale et mode de la vierge chasseresse, toutes vestues d'une toille d'argent et vert et un croissant au front, tout couvert de diamants, qu'ils sembloyent imiter la lueur de la lune, portant chacune son arc et ses flesches en la main, et leurs carquois fort riches au costé, leurs botines de mesme toille d'argent, tant bien tirées que rien plus. Et ainsi entrerent en la salle, menans leurs chiens aprés elles; et presenterent à l'empereur et luy mirent sur sa table toute sorte de venaison en paste, qu'elles avoyent pris en leur chasse.

Et aprés vint Palés, la deesse des pasteurs, avec six nimphes nappées vestues toutes de blanc, de toille d'argent, avec les garnitures de mesme en la teste, toutes couvertes de perles, et avoyent aussi des chausses de pareille toille avec l'escarpin blanc, qui porterent de toute sorte de laitage, et le poserent devant l'empereur.

Puis, pour la troisieme bande, vint la deesse

Pommona, avec ses nimphes najades qui porterent le dernier service du fruict. Et cette deesse estoit la fille de dona Beatrix Pacecho, comtesse d'Antremont, dame d'honneur de la reine Eleonor, laquelle pouvoit avoir alors que neuf ans. C'est celle qui est aujourd'huy madame l'admiralle de Chastillon, que M. l'admiral espousa en secondes nopces; laquelle fille et deesse apporta avec ses compagnes toutes sortes de fruicts qui se pouvoyent alors trouver, car c'estoit en esté, des plus beaux et plus exquis, et les presenta à l'empereur avec une harangue si eloquente, si belle et prononcée de si bonne grace, qu'elle s'en fit fort aymer et admirer de l'empereur et de toute l'assemblée, veu son jeune aage, que dés lors on presagea qu'elle seroit ce qu'elle est aujourd'huy, une belle, sage, honneste, vertueuse, habille et spirituelle dame.

Elle estoit pareillement habillée à la nimphale comme les autres, vestues de toille d'argent et blanc, chaussées de mesme, et garnies à la teste de force pierreries; mais c'estoyent toutes esmeraudes, pour representer en partie la couleur du fruit qu'elles apportoyent; et, outre le present du fruict, elle en fit un à l'empereur et au roy d'Espagne d'un rameau de victoire tout esmaillé de vert, les branches toutes chargées de grosses perles et pierreries, ce qui estoit fort riche à voir et inestimable; à la reine Eleonor un esventail, avec un mirouer dedans, tout garny de pierreries de grande valeur.

Certes, cette princesse et reine d'Hongrie monstroit bien qu'elle estoit une honneste dame en tout, et qu'elle sçavoit son entregent aussi bien que le mestier de la guerre; et, à ce que j'ay ouy dire, l'empereur son frere avoit un grand contentement et soulagement d'avoir une si honneste sœur et digne de luy.

Or l'on me pourroit objecter pourquoy j'ay fait cette digression en forme de discours. C'est pour dire que toutes ces filles, qui avoyent joué ces personnages, avoyent esté choisies et prises pour les plus belles d'entre toutes celles des reines de France et d'Hongrie et madame de Lorraine, qui estoyent françoises, italienes, flamendes, allemandes et lorraines; parmy lesquelles n'y avoit faute de beauté; et Dieu sçait si la reine de Hongrie avoit esté curieuse d'en choisir des plus belles et de meilleure grace.

Madame de Fontaine-Chalandry, qui est encor en vie, en sçauroit bien que dire, qui estoit lors fille de la reine Eleonor, et des plus belles : on l'appelloit aussi la belle Torcy, qui m'en a bien conté. Tant y a que je tiens d'elle et d'ailleurs que les seigneurs, gentilshommes et cavalliers de cette cour, s'amuserent à regarder et contempler les belles jambes, greves et beaux petits pieds de ces dames : car, vestues ainsi à la nimphale, elles estoyent courtement habillées, et en pouvoyent faire une tres-belle monstre, plus que leurs beaux visages qu'ils pouvoyent voir tous les jours, mais

non leurs belles jambes. Dont aucuns en vindrent plus amoureux par la monstre et veue d'icelles belles jambes que non pas de leurs belles faces; d'autant qu'au dessus des belles colonnes coustumierement il y a de belles cornices de frizes, de beaux architraves, riches chapiteaux, bien pollis et entaillez.

Si faut-il que je fasse encor cette digression et que j'en passe ma fantaisie, puisque nous sommes sur les feintes et representations. Quasi en mesme temps que ces belles festes se faisoyent ez Païs-Bas, et surtout à Bains, sur la reception du roy d'Espagne, se fit l'entrée du roy Henry, tournant de visiter son pays de Piedmont et ses garnisons à Lion, qui certes fut des belles et plus triomphantes, ainsi que j'ay ouy dire à d'honnestes dames et gentilshommes de la cour qui y estoyent.

Or, si cette feinte et representation de Diane et de sa chasse fut trouvée belle en ce royal festin de la reine de Hongrie, il s'en fit une à Lion qui fut bien autre et mieux imitée : car, ainsi que le roy marchoit, venant à rencontrer un grand obelisque à l'antique, à costé de la main droite il rencontra de mesmes un preau ceint, sur le grand chemin, d'une muraille de quelque peu plus de six pieds de hauteur, et ledit preau aussi haut de terre; lequel avoit esté distinctement remply d'arbres de moyenne fustaye, entreplantez de taillis espais, et à force touffes d'autres petits arbrisseaux, avec aussi force arbres fruictiers. Et en cette petite forest s'esbat-

toyent force petits cerfs tous en vie, biches, chevreuils, toutesfois privez. Et lors Sa Majesté entr'ouyt aucuns cornets et trompes sonner; et tout aussitost apperceut venir, à travers de ladite forest, Diane chassant avec ses compagnes et vierges forestieres, elle tenant en la main un riche arc turquois, avec sa trousse pendante au costé, accoustrée en atour de nymphe, à la mode que l'antiquité nous le represente encor; son corps estoit vestu avec un demy bas à six grands lambeaux ronds de toile d'or noire, semée d'estoilles d'argent, les manches et le demeurant de satin cramoysi avec p[r]ofilure d'or, troussée jusqu'à demy jambe, descouvrant sa belle jambe et greve, et ses botines à l'antique de satin cramoisy, couvertes de perles en broderie; ses cheveux estoyent entrelassez de gros cordons de riches perles, avec quantité de pierreries et joyaux de grand valleur; et au dessus du front un petit croissant d'argent, brillant de menus petits diamants : car d'or ne fust esté si beau ne si bien representant le croissant naturel, qui est clair et argentin.

Ses compagnes estoyent accoustrées de diverses façons d'habits et de taffetas rayez d'or, tant plein que vuide (le tout à l'antique), et de plusieurs autres couleurs à l'antique, entremeslées tant pour la bizarreté que pour la gayeté; les chausses et botines de satin; leur teste adornée de mesmes à la nimphale, avec force perles et pierreries.

Aucunes conduisoyent des limiers, petits levriers,

espaigneuls et autres chiens en laisse, avec des cordons de soye blanche et noire, couleurs du roy pour l'amour d'une dame du nom de Diane qu'il aimoit; les autres accompagnoient et faisoyent courre les chiens courans qui faisoyent grand bruit; les autres portoyent de petits dards de Bresil, le fer doré avec de petites et gentilles houpes pendantes, de soye blanche et noire, les cornets et trompes mornées d'or et d'argent pendantes en escharpe, à cordons de fil d'argent et soye noire.

Et, ainsi qu'elles apperceurent le roy, un lion sortit du bois, qui estoit privé et fait de longue main à cela, qui se vint jetter aux pieds de ladite deesse, luy faisant feste; laquelle, le voyant ainsi doux et privé, le prit avec un gros cordon d'argent et de soye noire, et sur l'heure le presenta au roy; et, s'approchant avec le lion jusques sur le bord du mur du preau joignant le chemin, et à un pas prés de Sa Majesté, luy offrit ce lion par un dixain en rime, telle qui se faisoit de ce temps, mais non pourtant trop mal limée et sonnante; et par icelle rime, qu'elle prononça de fort bonne grace, sous ce lion doux et gracieux luy offroit sa ville de Lion, toute douce, gracieuse et humiliée à ses loix et commandements.

Cela dit et fait de fort bonne grace, Diane et toutes ses compagnes luy firent une humble reverence, qui les ayant toutes regardées et saluées de bon œil, monstrant qu'il avoit tres-agreables leurs chasses et les en remerciant de bon cœur, se partit

d'elles et suivit son chemin de son entrée. Or notez que cette Diane et toutes ses belles compagnes estoyent les plus apparentes et belles femmes mariées, veufves et filles de Lion, où il n'y en a point de faute, qui jouerent leur mystere si bien et de si bonne sorte que la pluspart des princes, seigneurs et gentilshommes et courtisans, en demeurerent fort ravis. Je vous laisse à penser s'ils en avoyent raison.

Madame de Valentinois, dite Diane de Poictiers (que le roy servoit), au nom de laquelle cette chasse se faisoit, n'en fut pas moins contente, et en ayma toute sa vie fort la ville de Lion : aussi estoit-elle leur voisine, à cause de la duché de Valentinois qui en est fort proche.

Or, puisque nous sommes sur le plaisir qu'il y a de voir une belle jambe, il faut croire (comme j'ay ouy dire) que non le roy seulement, mais tous ces gallants de la cour, prindrent un merveilleux plaisir à contempler et mirer celles de ces belles nimphes, si follastrement accoustrées et retroussées qu'elles en donnoient autant ou plus de tentation pour monter au second etage que d'admiration et de sujet à louer une si gentille invention.

Pour laisser donc nostre digression et retourner où je l'avois prise, je dys que nous avons veu faire en nos cours et representer par nos reynes, et principalement par la reine-mere, de fort gentils ballets ; mais d'ordinaire, entre nous autres courtisans, nous jettions nos yeux sur les pieds et jambes des dames qui les representoyent, et prenions par

dessus tous tres-grand plaisir leur voir porter leurs jambes si gentiment, et demener et fretiller leurs pieds si affettement que rien plus : car leurs cottes et robes estoyent bien plus courtes que de l'ordinaire, mais non pourtant si bien à la nimphale que de l'ordinaire, ny si hautes comme il le falloit et qu'on eust desiré. Neantmoins nos yeux s'y baissoyent un peu, et mesmes quand on dansoit la volte, qui, en faisant volleter la robbe, monstroit tousjours quelque chose agreable à la veue, dont j'en ay veu plusieurs s'y perdre et s'en ravir entre eux-mesmes.

Ces belles dames de Sienne, au commencement de la revolte de leur ville et republique, firent trois bandes des plus belles et des plus grandes dames qui fussent. Chacune bande montoit à mille, qui estoit en tout trois mille : l'une vestue de taffetas violet, l'autre de blanc, et l'autre incarnat, toutes habillées à la nimphale d'un fort court accoustrement, si bien qu'à plein elles monstroyent la belle jambe et belle greve; et firent ainsi leurs monstres par la ville devant tout le monde, et mesmes devant M. le cardinal de Ferrare et M. de Termes, lieutenants generaux de nostre roy Henry; toutes resolues et promettans de mourir pour la Republique et pour la France, et toutes prestes de mettre la main à l'œuvre pour la fortification de la ville, comme desja elles avoyent la fascine sur l'espaule; ce qui rendit en admiration tout le monde. Je mets ce conte ailleurs, où je parle des femmes

genereuses : car il touche l'un des plus beaux traits qui fust jamais fait parmy galantes dames.

Pour ce coup, je me contenteray de dire que j'ay ouy raconter à plusieurs gentilshommes et soldats, tant françois qu'estrangers, mesmes à aucuns de la ville, que jamais chose du monde plus belle ne fut veue, à cause qu'elles estoyent toutes grandes dames, et principales citadines de ladicte ville, les unes plus belles que les autres, comme l'on sçait qu'en cette ville la beauté n'y manque point parmy les dames, car elle y est tres-commune. Mais, s'il faisoit beau voir leurs beaux visages, il faisoit bien autant beau voir et contempler leurs belles jambes et greves, par leurs gentiles chaussures tant bien tirées et accommodées, comme elles sçavent tres-bien faire, et aussi qu'elles s'estoyent fait faire leurs robes fort courtes, à la nimphale, afin de plus legerement marcher; ce qui tentoit et eschauffoit les plus refroidis et mortifiez ; et ce qui faisoit bien autant de plaisir aux regardans estoit que les visages estoyent bien veus tousjours et se pouvoyent voir, mais non pas ces belles jambes et greves; et ne fut sans raison qui inventa cette forme d'habiller à la nimphale : car elle produit beaucoup de bons aspects et belles œillades; car, si l'accoustrement en est court, il est fendu par les costez, ainsi que nous voyons encore par ces belles antiquitez de Rome, qui en augmente davantage la veue lascive.

Mais aujourd'huy les belles dames et filles de

l'isle de Cio, quoy et qui les rend aimables? Certes ce sont bien leurs beautez et leurs gentillesses, mais aussi leurs gorgiases façons de s'habiller, et surtout leurs robes fort courtes, qui monstrent à plein leurs belles jambes et belles greves et leurs pieds affettez et bien chaussez.

Sur quoy il me souvient qu'une fois à la cour, une dame de fort belle et riche taille, contemplant une magnifique et belle tapisserie de chasse où Diane et toute sa bande de vierges chasseresses y estoyent fort naïfvement representées, et toutes vestues monstroyent leurs beaux pieds et belles jambes, elle avoit une de ses compagnes auprés d'elle, qui estoit de fort basse et de petite taille, qui s'amusoit aussi avec elle à regarder icelle tapisserie; elle luy dit : « Ha! petite, si nous nous habillions toutes de cette façon, vous le perdriez comptant, et n'auriez grand advantage, car vos gros patins vous descouvriroient; et n'auriez jamais telle grace en vostre marcher, ny à monstrer vostre jambe, comme nous autres qui avons la taille grande et haute : parquoy il vous faudroit cacher et ne paroistre guieres. Remerciez donc la saison et les robbes longues que nous portons, qui vous favorisent beaucoup et qui vous couvrent vos jambes si dextrement qu'elles ressemblent, avec vos grands et hauts patins d'un pied de hauteur, plustost une massue qu'une jambe : car, qui n'auroit de quoy à se battre, il ne faudroit que vous couper une jambe et la prendre par le bout et du costé de

vostre pied chaussé et hanté dans vos patins; on feroit rage de bien battre. »

Cette dame avoit beaucoup de sujet de dire telles paroles, car la plus belle jambe du monde, si elle est ainsi enchassée dans ces gros patins, elle perd du tout sa beauté, d'autant que ce gros pied bot luy rend une deformité par trop grande : car, si le pied n'accompagne la jambe en belle chaussure et gentille forme, tout n'en vaut rien. Parquoy [les dames qui prennent ces grands et gros lourdauts de patins] pensent enrichir et embellir leurs tailles et par elle[s] s'en faire mieux aymer et paroistre; mais de l'autre costé elles appauvrissent leur belle jambe et belle greve, qui vaut bien autant en son naturel qu'une grande taille contrefaitte.

Aussi, le temps passé, le pied beau portoit une telle lasciveté en soy que plusieurs dames romaines prudes et chastes, au moins qui le vouloyent contrefaire, et encor aujourd'huy plusieurs autres en Italie, à l'imitation du vieux temps, font autant de scrupule de le monstrer au monde comme leurs visages, et le cachent sous leurs grandes robbes le plus qu'elles peuvent afin qu'on ne les voye pas; et conduisent en leur marcher si sagement, discretement et compassement, qu'il ne passe jamais devant la robbe.

Cela est bon pour celles qui sont confites en prudhomie ou semblance, et qui ne veulent point donner de tentation ; no[us] leur devons cette obligation; mais je croy que, si elles avoyent la liberté,

elles feroyent monstre et du pied et de la jambe, et d'autres choses; et aussi qu'elles veulent monstrer à leurs marys, par certaine hypocrisie et ce petit scrupule, qu'elles sont dames de bien : d'ailleurs je m'en rapporte à ce qui en est.

Je sçay un gentilhomme fort gallant et honneste qui, pour avoir veu à Rheims, au sacre du roy dernier, la belle jambe, chaussée d'un bas de soye blanc, d'une belle et grande dame veufve et de haute taille, par dessous les eschaffauts que l'on fait pour les dames à voir le sacre, en devint si espris que depuis il se cuida desesperer d'amour; et ce que n'avoit pû faire le beau visage, la belle jambe et la belle greve le firent : aussi cette dame meritoit bien en toutes ses belles parties de faire mourir un honneste gentilhomme. J'en ay tant cogneu d'autres pareils en cette humeur!

Tant y a, pour fin, ainsi que j'ay veu tenir par maxime à plusieurs gallants courtisans mes compagnons, la monstre d'une belle jambe et d'un beau pied est fort dangereuse à ensorceler les yeux lascifs à l'amour; et m'estonne que plusieurs bons escrivains, tant de nos poetes qu'autres, n'en ont escrit des louanges comme ilz ont fait d'autres parties de leur corps. De moy, j'en eusse escrit davantage; mais j'aurois peur que, pour trop louer ces parties du corps, l'on m'objiçast que je ne me souciasse guieres des autres, et aussi qu'il me faut escrire d'autres sujets, et ne m'est permis de m'arrester tant sur un.

Parquoy je fais fin en disant ce petit mot : « Pour Dieu, Mesdames, ne soyez si curieuses à vous faire paroistre grandes de taille et vous monstrer autres, que vous n'advisiez à la beauté de vos jambes, lesquelles vous avez belles, au moins aucunes; mais vous en gastez le lustre par ces hauts patins et grands chevaux. Certes il vous en faut bien ; mais si demesurement, vous en degoustez le monde plus que ne pensez. »

Sur ce discours louera qui voudra les autres beautez de la dame, comme ont fait plusieurs poetes; mais une belle jambe, une greve bien façonnée et un beau pied ont une grande faveur et pouvoir à l'empire d'amour.





De Beaumont, pinx. Jouaust, éd. Boilvin, sc.

LES CAVALIERS ESPAGNOLS

(Dames Galantes Discours IV)



QUATRIÉME DISCOURS

SUR L'AMOUR DES DAMES VIEILLES

ET COMME AUCUNES L'AYMENT AUTANT QUE LES JEUNES

PUISQUE j'ay parlé cy-devant des vieilles dames qui ayment à roussiner, je me suis mis à faire ce discours. Parquoy j'accommence, et dis qu'un jour moy, estant à la cour d'Espagne, devisant avec une fort honneste et belle dame, mais pourtant un peu aagée, me dit ces mots : *Que ningunas damas lindas, o a lo menos pocas, se hazen viejas de la cinta hasta abaxo*, « que nulles dames belles, ou au moins peu, se font vieilles de la ceinture jusques en bas ». Sur quoy je luy demanday comment elle l'entendoit, si c'estoit ou pour la beauté du corps de cette ceinture en bas, qu'elle n'en diminuast aucunement par la vieillesse, ou pour l'envie et l'appetit de la concupiscence qui vinssent

à ne s'en esteindre ny s'en refroidir par le bas aucunement. Elle respondit qu'elle l'entendoit et pour l'un et pour l'autre : « car, quand à la picqueure de la chair, disoit-elle, ne faut pas penser que l'on s'en guerisse que par la mort, quoyqu'il semble que l'aage y vueille repugner ; d'autant que toute femme belle s'ayme extresmement, et en s'aymant ce n'est point pour elle, mais pour autruy ; et nullement ressemble à Narcisus, qui, fat qu'il estoit, aymé de soy et de soy-mesme amoureux, abhoroit toutes autres amours ».

La belle femme ne tient rien de cette humeur, ainsi que j'ay ouy raconter d'une tres-belle dame, laquelle, s'aymant et se plaisant fort, bien souvent seule et à part soy, dans son lict se mettoit toute nue, et en toutes postures se contemploit, s'admiroit et s'arregardoit lascivement, en se maudissant d'estre vouée à un seul qui n'estoit digne d'un si beau corps, entendant son mary, nullement egal à elle. Enfin elle s'enflama tellement par telles contemplations et visions qu'elle dit adieu à sa chasteté et à son sot vœu marital, et fit amour et serviteur nouveau.

Voilà donc comme la beauté allume le feu et la flame d'une dame, qui la transporte à ceux qu'elle veut puis aprés, soit aux maris ou aux serviteurs, pour les mettre en usage ; aussi qu'un amour en amene un autre. De plus, estant ainsi belle et recherchée de quelqu'un, et qu'elle ne dedaigne de respondre, la voylà troussée; ainsy que Lays disoit

que toute femme qui ouvre la bouche pour dire quelque response douce à son amy, le cœur s'y en va et s'ouvre de mesme.

Davantage, toute belle et honneste femme ne refuse jamais louange qu'on luy donne; et, si une fois elle se plaist ou permette d'estre louée en sa beauté, bonnes graces et gentilles façons, ainsi que nous autres courtisans avons accoustumé de faire pour le premier assaut de l'amour, quoyqu'il tarde, avec la continue nous l'emportons.

Or est-il que toute belle femme s'estant une fois essayée au jeu d'amour ne le desapprend jamais, et la continue luy est toujours tres-agreable et douce; ny plus ny moins que, quand l'on a accoustumé une bonne viande, on se fasche fort de la laisser; et tant plus on va sur l'aage, tant est-elle meilleure pour la personne, ce disent les medecins : aussi tant plus la femme va sur l'aage, tant plus est friande d'une bonne chair qu'elle a accoustumé; et, si sa bouche d'en haut y prend de la saveur, sa bouche d'en bas aussi en prend bien autant; et la friandise ne s'en oublie jamais, ny ne se lasse par la charge des ans, ouy plustost bien par une longue maladie, ce disent les medecins, ou autres accidents; que si l'on s'en fasche pour quelque temps, pourtant on la reprend bien.

L'on dit aussi que tous exercices decroissent et diminuent par l'aage, qui oste la force aux personnes pour les faire valoir, fors celuy de Venus, qui se pratique tres-doucement, sans peine et sans

travail, dans un mol et beau lict et tres-bien à l'aise. Je parle pour la femme, et non pour l'homme, à qui pour cela tout le travail et corvée eschoit en partage. Luy donc, privé de ce plaisir, s'en abstient de bonne heure, encor que ce soit en depit de luy; mais la femme, en quelque aage qu'elle soit, reçoit en soy, comme une fournaise, tout feu et toute matiere : j'entends si on luy en veut donner; mais il n'y a si vieille monture, si elle a desir d'aller et vueille estre piquée, qui ne trouve quelque chevaucheur malautru; et quand bien une dame aagée n'en sçauroit chevir bonnement, et n'en trouveroit à point comme en ses jeunes ans, elle a de l'argent et des moyens pour en avoir au prix du marché, et de bons, comme j'ay ouy dire. Toutes marchandises qui coustent faschent fort à la bourse, contre l'opinion d'Heliogabale, qui tant plus il acheptoit les viandes cheres, tant meilleures les trouvoit-il, fors la marchandise de Venus, laquelle tant plus couste, tant plus plaist, pour le grand desir que l'on a de faire bien valloir la besoigne et denrée que l'on aura bien acheptée; et le tallent que l'on a en main, on le fait valloir au triple, voire au centuple, si l'on peut.

Ce fut ce que dist une courtisanne espagnole à deux braves cavalliers espagnols qui prindrent querelle pour elle, et, sortans de son logis, mirent les espées aux mains et se commencerent à battre. Elle mit la teste à la fenestre, et s'escria à eux : *Señores, mis amores se ganan con oro y plata, non con*

hierro : « Mes amours se gaignent avec de l'or et de l'argent, et non avec le fer. »

Voilà comme tout amour bien achepté est bon. Force dames et cavalliers qui ont traffiqué tels marchez en sçavent bien que dire. D'alleguer des exemples de plusieurs dames qui ont bruslé en leur vieillesse aussi bien qu'en jeunesse, ou qui ont passé, ou, pour mieux dire, entretenu leurs feux par seconds et nouveaux maris et serviteurs, ce seroit à moy maintenant chose superflue, puisqu'ailleurs j'en ay allegué plusieurs ; si en rapporteray-je icy aucuns, car la chose le requiert et sert à cette cause.

J'ay ouy parler d'une grande dame, qui rencontroit le mot aussi bien que dame de son temps, laquelle, voyant un jour un jeune gentilhomme qui avoit les mains tres-blanches, elle luy demanda ce qu'il faisoit pour les avoir telles. Il respondit, en riant et gaussant, que le plus souvent qu'il pouvoit il les frottoit de sperme. « Voilà, dit-elle, donc un malheur pour moy, car il y a plus de soixante ans que j'en lave mon cas (le nommant tout à trac), il est aussi noir que le premier jour; et si je le lave encore tous les jours. »

¶ J'ay ouy parler d'une dame d'assez bonnes années, laquelle, se voulant remarier, en demanda un jour l'advis à un medecin, fondant ses raisons sur ce qu'elle estoit tres-humide et remplie de toutes mauvaises humeurs, qui luy estoient venues et l'avoyent entretenue depuis qu'elle estoit veufve ;

ce qui ne luy estoit arrivé du temps de son mary, d'autant que, par les assidus exercices qu'ils faisoyent ensemble, ces humeurs s'assechoient et consommoyent. Le medecin, qui estoit bon compagnon, et qui luy voulut en cela complaire, luy conseilla de se remarier, et de chasser les humeurs de son corps de cette façon, et qu'il valloit mieux estre seiche qu'humide. La dame pratiqua ce conseil, et l'approuva tres-bien, toute surannée qu'elle estoit; mais je dys avec un mary et un amoureux nouveau, qui l'aymoit bien autant pour l'amour du bon argent que du plaisir qu'il tiroit d'elle : encor qu'il y ait plusieurs dames aagées avec lesquelles on prend bien autant de plaisir, et y fait aussi bon et meilleur qu'avec les plus jeunes, pour en sçavoir mieux l'art et la façon, et en donner le goust aux amants.

Les courtisanes de Rome et d'Italie, quand elles sont sur l'aage, tiennent cette maxime que *una galina vecchia fa miglior brodo ch' un altra.*

Horace fait mention d'une vieille, laquelle s'agitoit et se mouvoit, quand elle venoit là, de telle façon et si rudement et inquietement qu'elle faisoit trembler non seulement le lict, mais toute la maison. Voilà une gente vieille! Les Latins appellent s'agiter ainsi et s'esmouvoir, *subare a sue,* qu'est à dire une porque ou truye.

¶ Nous lisons de l'empereur Caligula, de toutes ses femmes qu'il eut il ayma Cezonnia, non tant pour sa beauté qu'elle eut, ny d'aage florissant,

car elle y estoit desja fort avancée, mais à cause de sa grande lasciveté et paillardise qui estoit en elle, et la grande industrie qu'elle avoit pour l'exercer, que la vieille saison et pratique luy avoit apportée, laissant toutes les autres femmes, encor qu'elles fussent plus belles et jeunes que celle-là; et la menoit ordinairement aux armées avec luy, habillée et armée en garçon, et chevauchant de mesme, coste à coste de luy, jusques à la monstrer souventes fois à ses amis toute nue, et luy (*sic*) faire voyr ces tours de soupplesse et de paillardise.

Il falloit bien dire que l'aage n'eust rien diminué en cette femme de beau et de lascif, puisqu'il l'aymoit tant. Neantmoins, avec tout ce grand amour qu'il luy portoit, bien souvent, quand il l'embrassoit et touchoit à sa belle gorge, il ne se pouvoit empescher de luy dire, tant il estoit sanglant : « Voilà une belle gorge, mais aussi il est bien en mon pouvoir de la faire couper. » Helas! la pauvre femme fut de mesme avec luy occise d'un coup d'espée à travers le corps par un centenier, et sa fille brisée et accravantée contre une muraillée, qui ne pouvoit mais de la meschanceté de son pere.

¶ Il se lit encor de Julia, marastre de Caracalla, empereur, estant un jour quasi par negligence nue de la moitié du corps, et Caracalla la voyant, il ne dit que ces mots : « Ah! que j'en voudrois bien, s'il m'estoit permis! » Elle soudain respondit : « S'il vous plaist, ne sçavez-vous pas que vous estes empereur, et que vous donnez les loix et non pas

les recevez? » Sur ce bon mot et bonne volonté, il l'espousa et se coupla avec elle.

Pareilles quasi parolles furent données à un de nos trois rois derniers, que je ne nommeray point. Estant espris et devenu amoureux d'une fort belle et honneste dame, aprés luy avoir jetté des premieres pointes et paroles d'amour, luy en fit un jour entendre sa volonté plus au long, par un honneste et tres-habile gentilhomme que je sçay, qui, luy portant le petit poulet, se mit en son mieux dire pour la persuader de venir là. Elle, qui n'estoit point sotte, se defendit le mieux qu'elle put, par force belles raisons qu'elle sceut bien alleguer, sans oublier surtout le grand, ou, pour mieux dire, le petit point d'honneur. Somme, le gentilhomme, aprés force contestations, luy demanda, pour fin, ce qu'elle vouloit qu'il dit au roy. Elle, ayant un peu songé, tout à coup, comme d'une desesperade, proffera ces mots : « Que vous luy direz? (dit-elle) autre chose sinon que je sçay bien qu'un refus ne fut jamais proffitable à celuy ou à celle qui le fait à son roy ou à son souverain, et que bien souvant, usant de sa puissance, il sçait plustost prendre et commander que de requerir et prier .» Le gentilhomme, se contentant de cette response, la porte aussitost au roy, qui prit l'occasion par le poil et va trouver la dame en sa chambre, laquelle, sans trop grand effort de lutte, fut abattue. Cette response fut d'esprit, et d'envie d'avoir à faire à son roy. Encor qu'on die qu'il ne fait pas bon se

jouer ny avoir à faire avec son roy, il s'en faut ce point, dont on ne s'en trouve jamais mal, si la femme s'y conduit sagement et constamment.

Pour reprendre cette Julia, marastre de cet empereur, il falloit bien qu'elle fust putain, d'aymer et prendre à mary celuy sur le sein de laquelle, quelque temps avant, il luy avoit tué son propre fils; elle estoit bien putain celle-là et de bas cœur. Toutesfois c'estoit grande chose que d'estre imperatrice, et pour tel honneur tout s'oublie. Cette Julia fut fort aymée de son mary, encor qu'elle fust bien fort en l'aage, n'ayant pourtant rien abattu de sa beauté : car elle estoit tres-belle et tres-acorte, tesmoin ses parolles qui lui hausserent bien le chevet de sa grandeur.

Philippes-Maria, duc troisiesme de Milan, espousa en secondes nopces Beatricine, veufve de feu Facin Cane, estant fort vieille; mais elle luy porta pour mariage quatre cens mille escus, sans les autres meubles, bagues et joyaux, qui montoyent à un haut prix, et qui effaçoient sa vieillesse; nonobstant laquelle fut soubçonnée de son mary d'aller ribauder ailleurs, et pour tel soubçon la fit mourir. Vous voyez si la vieillesse luy fit perdre le goust du jeu d'amour. Pensez que le grand usage qu'elle en avoit luy en donnoit encor l'envie.

¶ Constance, reine de Sicile, qui dés sa jeunesse et toute sa vie n'avoit bougé vestale du cul d'un cloistre en chasteté, venant à s'emanciper au monde en l'aage de cinquante ans, qui n'estoit pas

belle pourtant et toute decrepite, voulut taster de la douceur de la chair et se marier, et engrossa d'un enfant en l'aage de cinquante-deux ans, duquel elle voulut enfanter publiquement dans les prairies de Palerme, y ayant fait dresser une tente et un pavillon exprés, afin que le monde n'entrast en doute que son fruict fust apposté : qui fut un des grands miracles que on ait veu depuis s[te] Elisabeth. L'*Histoire de Naples* pourtant dit qu'on le reputa supposé. Si fut-il pourtant un grand personnage; mais ce sont-ils ceux-là [la] pluspart des braves, que les bastards, ainsi que me dit un jour un grand.

¶ J'ai cogneu une abbesse de Tarrascon, sœur de madame d'Usez, de la maison de Tallard, qui se defroqua et sortit de religion en l'aage de plus de cinquante ans, et se maria avec le grand Chanay qu'on a veu grand joueur à la cour.

Force autres religieuses ont fait de tels tours, soit en mariage ou autrement, pour taster de la chair en leur aage tres-meur. Si telles font cela, que doivent donc faire nos dames, qui y sont accoustumées dez leurs tendres ans? La vieillesse les doit-elle empescher qu'elles ne tastent ou mangent quelquesfois de bons morceaux, dont elles en ont pratiqué l'usance si longtemps? Et que devien-droyent tant de bons potages restaurens, bouillons composez, tant d'ambregris et autres drogues escaldatives et confortatives pour eschauffer et conforter leur estomac vieil et froid? Dont ne faut

douter que telles compositions, en remettant et entretenant leur debile estomach, ne facent encor autre seconde operation sous bourre, qui les eschauffent dans le corps et leur causent quelque chaleur venerienne, qu'il faut par amprés expulser par la cohabitation et copulation, qui est le plus souverain remede qui soit, et le plus ordinaire, sans y appeller autrement l'advis des medecins, dont je m'en rapporte à eux. Et qui meilleur est pour elles, est qu'estant aagées et venues sur les cinquante ans, n'ont plus de crainte d'engroisser, et lors ont plainiere et toute ample liberté de se jouer, et recueillir les arrerages des plaisirs que, possible, aucunes n'ont osé prendre de peur de l'enfleure de leur traistre ventre : de sorte que plusieurs y en a-il qui se donnent plus de bon temps en leurs amours despuis cinquante ans en bas que de cinquante ans en avant. De plusieurs grandes et moyennes dames en ay-je ouy parler en telles complections, jusqu'à là que plusieurs en ay-je cogneu et ouy parler, qui ont souhaitté plusieurs fois les cinquante ans chargez sur elles, pour les empescher de la groisse, et pour le faire mieux, sans aucune crainte ny escandale. Mais pourquoy s'en engarderoyent-elles sur l'aage? Vous diriez qu'aprés la mort aucunes ont quelque mouvement et sentiment de chair. Si faut-il que je face un conte, que je vais faire.

¶ J'ai eu d'autres fois un frere puisné qu'on appelloit le capitaine Bourdeille, l'un des braves et

vaillants capitaines de son temps. Il faut que je die cela de luy, encor qu'il fust mon frere, sans offenser la louange que je luy donne : les combats qu'il a faits aux guerres et aux estaquades en font foy, car c'estoit le gentilhomme de France qui avoit les armes mieux en la main : aussi l'appelloit-on en Piedmont l'un des Rodomonts de là. Il fut tué à l'assaut de Hedin, à la derniere reprise.

Il fut dedié par son pere et mere aux lettres; et pour ce il fut envoyé à l'aage de dix-huict ans en Italie pour estudier, et s'arresta à Ferrare, pour ce que madame Renée de France, duchesse de Ferrare, aymoit fort ma mere; et pour ce le retint là pour vacquer à ses etudes, car il y avoit université. Or, d'autant qu'il n'y estoit nay ny propre, il n'y vacquoit guieres, ains plustost s'amusa à faire la la cour et l'amour : si bien qu'il s'amouracha fort d'une damoiselle françoise veufve, qui estoit à madame de Ferrare, qu'on appelloit madamoiselle de La Roche, et en tira de la jouissance, s'entre-aymant si fort l'un et l'autre que, mon frere ayant esté rappellé de son pere, le voyant mal propre pour les lettres, fallut qu'il s'en retournast.

Elle, qui l'aymoit et qui craignoit qu'il ne luy mesadvint, parce qu'elle sentoit fort de Luther, qui voguoit pour lors, pria mon frere de l'emmener avec luy en France et en la cour de la reine de Navarre, Marguerite, à qui elle avoit esté et l'avoit donnée à madame Renée lorsqu'elle fut mariée et s'en alla en Italie. Mon frere, qui estoit

jeune et sans aucune consideration, estant bien aise de cette bonne compagnie, la conduisit jusques à Paris, où estoit pour lors la reine, qui fut fort aise de la voir, car c'estoit la femme qui avoit le plus d'esprit et disoit des mieux, et estoit une veufve belle et accomplie en tout.

Mon frere, aprés avoir demeuré quelques jours avec ma grand mere et ma mere, qui estoit lors en sa cour, s'en retourna voir son pere. Au bout de quelque temps, se desgoustant fort des lettres et ne s'y voyant propre, les quitte tout à plat, et s'en va aux guerres de Piedmont et de Parme, où il acquist beaucoup d'honneur. Il les pratiqua l'espace de cinq à six mois sans venir en sa maison; au bout desquels vint voir sa mere, qui estoit lors à la cour avec la reine de Navarre, qui se tenoit lors à Pau, à laquelle il fit la reverence ainsi qu'elle tournoit de vespres. Elle, qui estoit la meilleure princesse du monde, luy fit une fort bonne chere, et, le prenant par la main, le pourmena par l'eglise environ une heure ou deux, luy demandant force nouvelles des guerres du Piedmont et d'Italie, et plusieurs autres particularitez, auxquelles mon frere respondit si bien qu'elle en fust satisfaitte (car il disoit des mieux) tant de son esprit que de son corps, car il estoit tres-beau gentilhomme, et de l'aage de vingt-quatre ans. Enfin, aprés l'avoir entretenu assez de temps, et ainsi que la nature et la complexion de cette honnorable princesse estoit de ne desdaigner les belles conversations et entre-

tien des honnestes gens, de propos en propos, tousjours en se pourmenant, vint precisement arrester coy mon frere sur la tumbe de mademoiselle de La Roche, qui estoit morte il y avoit trois mois; puis le prit par la main et luy dit : « Mon cousin » (car ainsi l'appelloit-elle, d'autant qu'une fille d'Albret avoit esté mariée en nostre maison de Bourdeille; mais pour cela je n'en mets pas plus grand pot au feu, ny n'en augmente davantage mon ambition), « ne sentez-vous point rien mouvoir sous vous et sous vos pieds? — Non, Madame, respondit-il. — Mais songez-y bien, mon cousin, » luy repliqua-elle. Mon frere luy respondit : « Madame, j'y ay bien songé, mais je ne sens rien mouvoir, car je marche sur une pierre bien ferme. — Or je vous advise, dit lors la reine, sans le tenir plus en suspens, que vous estes sur la tumbe et le corps de la pauvre madamoiselle de La Roche, qui est icy dessous vous enterrée, que vous avez tant aymée. Puisque les ames ont du sentiment aprés nostre mort, ne faut douter que cette honneste creature, morte de frais, ne se soit esmeue aussitost que vous avez esté sur elle. Et, si vous ne l'avez senty à cause de l'espaisseur de la tumbe, ne faut douter qu'en soy ne soit plus esmeue et ressentie. Et d'autant que c'est un pieux office d'avoir souvenance des trespassez, et mesme de ceux que l'on a aymez, je vous prie luy donner un *Pater noster* et un *Ave Maria,* et un *De Profundis,* et l'arrousez d'eau beniste; et vous acquerrez le

nom de tres-fidel amant et d'un bon chrestien. Je vous lairray donc pour cela », et part et s'en va. Feu mon frere ne faillit à ce qu'elle avoit dit, et puis l'alla trouver, qui luy en fit un peu la guerre, car elle estoit commune en tout bon propos et y avoit bonne grace.

Voilà l'opinion de cette bonne princesse, laquelle la tenoit plus par gentillesse et par forme de devis que par creance, à mon advis.

Ces propos gentils me font souvenir d'un epitaphe d'une courtisanne qui est enterrée à Rome à Nostre-Dame de Populo, où il y a ces mots : *Quæso, viator, ne me diutius calcatam amplius calces* : « Passant, m'ayant tant de fois foullée et trepée, je te prie ne me treper ny ne me fouler plus. » Le mot latin a plus de grace. Je mets tout cecy plus pour risée que pour autre chose.

Or, pour faire fin, ne se faut esbahir si cette dame espagnole tenoit cette maxime des belles dames qui se sont fort aymées, et ont aymé et ayment, et se plaisent à estre louées, bien qu'elles ne tiennent guieres du passé; mais pourtant c'est le plus grand plaisir que vous leur pouvez donner, et qu'elles ayment plus, quand vous leur dittes que ce sont tousjours elles, et qu'elles ne sont nullement changées ny envieillies, et surtout qui ne deviennent point vieilles de la ceinture jusqu'au bas.

¶ J'ay ouy parler d'une fort belle et honneste dame qui disoit un jour à son serviteur : « Je ne

sçay que desormais m'apportera plus grande incommodité la vieillesse (car elle avoit cinquante-cinq ans); mais, Dieu mercy! je ne le fis jamais si bien comme je le fais, et n'y pris jamais tant de plaisir. Que si cecy dure et continue jusqu'à mon extresme vieillesse, je ne m'en soucie d'elle autrement, ny ne plains point le temps passé. »

Or, touchant l'amour et la concupiscence, j'ay allegué icy et ailleurs assez d'exemples, sans en tirer davantage sur ce sujet. Venons maintenant à l'autre maxime, touchant cette beauté des belles femmes qui ne se diminue par vieillesse de la ceinture jusques en bas.

Certes, sur cela, cette dame espagnole allegua plusieurs belles raisons et gentiles comparaisons, accomparant ces belles dames à ces beaux, vieux et superbes edifices qui ont esté, desquels la ruine en demeure encor belle; ainsi que l'on voit à Rome, en ces orgueilleuses antiquitez, les ruines de ces beaux pallais, ces superbes colissées et grands termes, qui monstrent bien encore quels ils ont esté, donnent encore admiration et terreur à tout le monde, et la ruine en demeure admirable et espouvantable; si bien que sur ces ruines on y bastit encor de tres-beaux edifices, monstrant que les fondements en sont meilleurs et plus beaux que sur d'autres nouveaux; ainsi que l'on voit souvent aux massonneries que nos bons architectes et massons entreprennent; et, s'ilz trouvent quelques

vieilles ruines et fondemens, ils bastissent aussitost dessus, et plustost que sur de nouveaux.

J'ay bien veu aussi souvent de belles galleres et navires se bastir et se refaire sur de vieux corps et vieilles carennes, lesquelles avoyent demeuré longtemps dans un port sans rien faire, qui valloient bien autant que celles que l'on bastissoit et charpentoit tout à neuf, et de bois neuf venant de la forest.

Davantage, disoit cette dame espagnole, ne void-on pas souvent les sommets des hautes tours par les vents, les orages et les tonnerres estre emportez, desraudez et gastez, et le bas en demeurer sain et entier? Car tousjours à telles hauteurs telles tempestes s'addressent; mesmes les vents marins minent et mangent les pierres [d'en haut], et les concavent plustost que celles du bas, pour n'y estre si exposées que celles d'en haut.

De mesme, plusieurs belles dames perdent le lustre et la beauté de leurs beaux visages par plusieurs accidents ou de froid ou de chaud, ou de soleil ou de lune, et autres, et, qui pis est, de plusieurs fards ·qu'elles y applicquent, pensans se rendre plus belles, et gastent tout; au lieu qu'aux parties d'embas n'y applicquent autre fard que le naturel spermatic, n'y sentant ny froid, ny pluye, ny vent, ny soleil, ny lune, qui n'y touchent point.

Si la chaleur les importune, s'en sçavent bien garentir et se raffraischir; de mesmes remedient au froid en plusieurs façons. Tant d'incommoditez et

peines y a-il à garder la beauté d'en haut, et peu à garder celle d'en bas ; si bien qu'encore qu'on ait veu une belle femme se perdre par le visage, ne faut presumer qu'elle soit perdue par le bas, et qu'il n'y reste encor quelque chose de beau et de bon, et qu'il n'y fait point mauvais bastir.

¶ J'ay ouy conter d'une grande dame qui avoit esté tres-belle et bien adonnée à l'amour : un de ses serviteurs anciens l'ayant perdue de veue l'espace de quatre ans, pour quelque voyage qu'il entreprit, duquel retournant, et la trouvant fort changée de ce beau visage qu'il luy avait veu autresfois, et par ce en devint [si] fort degousté et reffroidy qu'il ne la voulut plus attacquer, ny renouveller avec elle le plaisir passé. Elle le recogneut bien, et fit tant qu'elle trouva moyen qu'il la vint voir dans son lict; et, pour ce, un jour elle contrefit de la malade, et, luy l'estant venue voir sur jour, elle luy dit : « Monsieur, je sçay bien que vous me desdaignez à cause de mon visage changé par mon aage; mais tenez, voyez (et sur ce elle luy descouvrit toute la moitié du corps nud en bas) s'il y a rien de changé là. Si mon visage vous a trompé, cela ne vous trompe pas. » Le gentilhomme, la contemplant, et la trouvant par là aussi belle et nette que jamais, entra aussitost en appetit, et mangea de la chair qu'il pensoit estre pourrie et gastée. « Et voylà (dit la dame), Monsieur, voylà comme vous autres estes trompés! Une autre fois, n'adjoustez plus de foy aux menteries de nos

faux visages : car le reste de nos corps ne les ressemble pas tousjours. Je vous apprens cela. »

Une dame comme celle-là, estant ainsi changée de beau visage, fut en si grand collere et despit contre luy qu'elle ne le voulut oncques plus jamais mirer dans son miroir, disant qu'il en estoit indigne; et se faisoit coiffer à ses femmes, et, pour recompense, se miroit et s'arregardoit par les parties d'en bas, y prenant autant de delectation comme elle avoit fait par le visage autresfois.

¶ J'ay ouy parler d'une autre dame qui, tant qu'elle couchoit sur jour avec son amy, elle couvroit son visage d'un beau mouchoir blanc d'une fine toille de Hollande, de peur que, la voyant au visage, le haut ne refroidist et empeschast la batterie du bas, et ne s'en degoustast : car il n'y avoit rien à dire au bas du beau passé. Sur quoy il y eut une fort honneste dame, dont j'ay ouy parler, qui rencontra plaisamment, à laquelle un jour son mary luy demandant pourquoy son poil d'en bas n'estoit devenu blanc et chenu comme celuy de la teste : « Ah!, dit-elle, le meschant traistre qu'il est, qui a fait la folie, ne s'en ressent point, ny ne la boit point. Il la fait sentir et boire à autres de mes membres et à ma teste; d'autant qu'il demeure tousjours sans changer, et en mesme estat et vigueur, en mesme disposition, et surtout en mesme chaud naturel, et à mesme appetit et santé; et non des autres membres, qui en ont pour luy

des maux et des douleurs, et mes cheveux qui en sont devenus blancs et chenus. »

Elle avoit raison de parler ainsi : car cette partie leur engendre bien des douleurs, des gouttes et des maux, sans que leur gallant du mitan s'en sente; et, par trop estre chaudes à cela, ce disent les medecins, deviennent ainsi chenues. Voilà pourquoy les belles dames ne vieillissent jamais par là en toutes les deux façons.

¶ J'ay ouy raconter à aucuns qui les ont pratiquées, jusques aux courtizannes, qu'ils m'ont asseuré n'en avoir veu guieres de belles estre venues vieilles par là : car tout le bas et mitan, et cuisses et jambes, avoyent le tout beau, et la volonté et la disposition pareille au passé. Mesmes j'en ay ouy parler à plusieurs marys qui trouvoyent leurs vieilles, ainsi les appelloyent-ils, aussi belles par le bas comme jamais, en vouloir, en gaillardise, en beauté, et aussi volontaires, et n'y trouvoyent rien de changé que le visage, et aymoyent autant coucher avec elles qu'en leurs jeunes ans.

Au reste, combien y a-il d'hommes qui ayment des vieilles dames pour monter dessus, plustost que sur des jeunes; tout ainsi comme plusieurs qui ayment mieux des vieux chevaux, soit pour le jour d'un bon affaire, soit pour le manege et pour le plaisir, qui ont esté si bien appris en leur jeunesse qu'en la vieillesse vous n'y trouverez rien à dire, tant ils sont bien esté dressez, et ont continué leur gentille addresse.

J'ay veu à l'escurie de nos rois un cheval qu'on appelloit *le Quadragant*, dressé du temps du roy Henry. Il avoit plus de vingt-deux ans; mais, encor tout vieux qu'il estoit, il fesoit tres-bien et n'avoit rien oublié; si bien qu'il donnoit encor à son roy, et à tous ceux qui le voyoyent manier, du plaisir bien grand. J'en ay veu faire de mesmes à un grand coursier qu'on appelloit *le Gonzague*, du haras de Mantoue, et estoit contemporain du *Quadragant*.

J'ay veu le moreau superbe qui avoit esté mis pour estalon. Le seigneur M. Antonio, qui avoit la charge du haras du roy, me le monstra à Mun, un jour que je passay par là, aller à deux pas et un sault, et à voltes, aussi bien que lorsque M. de Carnavallet l'eut dressé, car il estoit à luy; et feu M. de Longueville luy en voulut donner trois mille livres de rente; mais le roy Charles ne le voulut pas, qui le prit pour luy, et le recompensa d'ailleurs. Une infinité d'autres en nommerois-je; mais je n'aurois jamais fait, m'en remettant aux braves escuyers, qui en ont prou veu.

Le feu roy Henry, au camp d'Amiens, avoit choisy pour son jour de bataille *le Bay de la paix*, un tres-beau et fort courcier et vieux; et mourut de la fievre, par le dire des plus experts mareschaux, au camp d'Amiens, ce qu'on trouva estrange.

Feu M. de Guise envoya querir en son haras d'Esclairon le bay *Sanson*, qui servoit là d'estalon,

pour le servir en la bataille de Dreux, où il le servit tres-bien.

Aux premieres guerres, feu M. le Prince prit dans Mun vingt-deux chevaux qui servoyent là d'estalons, pour s'en servir en ses guerres ; et les departit aux uns et aux autres des seigneurs qui estoyent avec luy, s'en estant reservé sa part ; dont le brave Avaret eut un courcier que M. le connestable avoit donné au roy Henry, et l'appelloit-on *le Compere*. Tout vieux qu'il estoit, jamais n'en fut veu un meilleur ; et son maistre le fit trouver en de bons combats, qui luy servit tres-bien. Le capitaine Bourdet eut le Turc, sur lequel le feu roy Henry fut blessé et tué, que feu M. de Savoye luy avoit donné ; et l'appelloit-on *le Malheureux ;* et s'appelloit ainsi quand il fut donné au roy, ce qui fut un tres-mauvais presage pour le roy. Jamais ne fut si bon en sa jeunesse comme il fut en sa vieillesse : aussi son maistre, qui estoit un des vaillants gentilshommes de la France, le faisoit bien valloir. Bref, tout tant qu'il y en eut de ces estalons, jamais l'aage n'empescha qu'ils ne servissent bien à leurs maistres, à leur prince et à leur cause. Ainsi sont plusieurs chevaux vieux qui ne se rendent jamais ; aussi dit-on que jamais bon cheval ne devint rosse.

De mesme sont plusieurs dames, qui en leur vieillesse vallent bien autant que d'autres en leur jeunesse, et donnent bien autant de plaisir, pour avoir esté en leur temps tres-bien apprises et dres-

sées; et volontiers telles leçons malaisement s'oublient; et ce qui est le meilleur, c'est qu'elles sont fort liberales et larges à donner pour entretenir leurs chevaliers et cavalcadours, qui prennent plus d'argent et veulent plus grand entretien pour monter sur une vieille monture que sur une jeune; qui est au contraire des escuyers, qui n'en prennent tant des chevaux dressez que des jeunes et à dresser : ainsi la raison en cela le veut.

Une question sur le sujet des dames aagées ay-je veu faire, à sçavoir : quelle gloire plus grande y a-il à debauscher une dame aagée et en jouir, ou une jeune? A aucuns ay-je ouy dire que c'est pour la vieille. Et disoyent que la folie et la chaleur qui est en la jeunesse sont de soy assez toutes desbauchées et aisées à perdre; mais la sagesse et la froideur qui semble estre en la vieillesse mal aisement se peuvent-elles corrompre; et qui les corrompt en est en plus belle reputation.

Aussi cette fameuse courtisanne Lays se vantoit et se glorifioit fort de quoy les philosophes alloyent si souvent la voir et apprendre à son eschole, plus que de tous autres jeunes gens et fols qui allassent. De mesme Flora se glorifioit de voir venir à sa porte de grands senateurs romains plustost que des jeunes fols chevalliers. Ainsi me semble-il que c'est grand gloire de vaincre la sagesse qui pourroit estre aux vieilles personnes, pour le plaisir et contentement.

Je m'en rapporte à ceux qui l'ont experimenté,

dont aucuns ont dit qu'une monture dressée est plus plaisante qu'une farouche et qui ne sçait pas seulement trotter. Davantage, quel plaisir et quel plus grand aise peut-on avoir en l'ame, quand on voit entrer dans une salle du bal, dans une des chambres de la reine, ou dans une eglise, ou autre grande assemblée, une dame aagée de grand qualité *e d'alta guisa*, comme dit l'Italien, et mesmes une dame d'honneur de la reine ou d'une princesse, ou une gouvernante d'une fille d'un roy, reine ou grande princesse, ou gouvernante des dam[lles] ou filles de la cour, que l'on prend et l'on met en cette digne charge pour la tenir sage? On la verra qui fait la mine de la prude, de la chaste, de la vertueuse, et que tout le monde la tient ainsi pour telle, à cause de son aage; et, quand on songe en soy, et qu'on le dit à quelque sien fidele compagnon et confident : « La voyez-vous là en sa façon grave, sa mine sage et desdaigneuse et froide, qu'on diroit qu'elle ne feroit pas mouvoir une seule goutte d'eau ? Helas ! quand je la tiens couchée en son lict, il n'y a girouette au monde qui se remue et se revire si souvent et si agilement que font ses reins et ses fesses. »

Quant à moy, je croy que celuy qui a passé par là et le peut dire, qu'il est tres-content en soy. Ha ! que j'en ay cogneu plusieurs de ces dames en ce monde, qui contrefaisoyent leurs dames sages, prudes et censorienes, qui estoyent tres-debordées et veneriennes quand venoyent là, et que bien

souvent on abattoit plustost qu'aucunes jeunes, qui, par trop peu rusées, craignent la lutte! Aussi dit-on qu'il n'y a chasse que de vieilles renardes pour chasser et porter à manger à ses petits.

¶ Nous lisons que jadis plusieurs empereurs romains se sont fort delectez à desbaucher et repasser ainsi ces grandes dames d'honneur et de reputation, autant pour le plaisir et contentement, comme certes il y en a plus qu'en des inferieures, que pour la gloire et honneur qu'ils s'attribuoyent de les avoir debauschées et suppeditées : ainsi que j'en ay cogneu de mon temps plusieurs seigneurs, princes et gentilshommes, qui s'en sont sentis tres-glorieux et tres-contents dans leur ame, pour avoir fait de mesme.

¶ Jules Cæsar et Octavie, son successeur, sont esté fort ardents à telles conquestes, ainsi que j'ay dit cy-devant; et aprés eux Calligula, lequel, conviant à ses festins les plus illustres dames romaines avec leurs maris, les contemplant et considerant fort fixement, mesmes avec la main leur levoit la face, si aucunes de honte la baissoyent pour se sentir dames d'honneur et de reputation, ou bien d'autres qui voulussent les contrefaire, et des fort prudes et chastes, comme certainement y en pouvoit avoir peu es temps de ces empereurs dissolus, mais il falloit faire la mine et en estre quittes pour cela; autrement le jeu ne fust esté bon, comme j'en ay veu faire de mesmes à plusieurs dames. Celles aprés qui plaisoyent à ce monsieur l'empe-

reur, les prenoit privement et publiquement prés de leurs maris, et, les sortans de la salle, les menoit en une chambre, où il en tiroit d'elles son plaisir ainsi qu'il luy plaisoit; et puis les retournoit en leur place se rasseoir; et devant toute l'assemblée louoit leurs beautez et singularitez qui estoyent en elles cachées, les specifiant de part en part; et celles qui avoyent quelques tares, laideurs et deffectuositez, ne les celoit nullement, ains les descrioit et les declaroit, sans rien deguiser ny cacher.

Neron fut aussi curieux, qui pis est encor, de voir sa mere morte, la contempler fixement et manier tous ses membres, louant les uns et vituperant les autres.

J'en ay ouy conter de mesme d'aucuns grands seigneurs chrestiens, qui ont bien cette mesme curiosité envers leurs meres mortes.

¶ Ce n'estoit pas tout de ce Calligula : car il racontoit leurs mouvemens, leurs façons lubriques, leurs maniemens et leurs airs qu'elles observoyent en leur manege, et surtout de celles qui avoyent esté sages et modestes, ou qui les contrefaisoyent ainsi à table : car, si à la couche elles en vouloyent faire de mesme, ne faut point douter si le cruel ne les menassoit de mort si elles ne faisoyent tout ce qu'il vouloit pour le contenter, et crainte de mourir; et puis aprés les scandalisoit ainsi qu'il luy plaisoit, aux despens et risée commune de ces pauvres dames, qui, pensans estre tenues fort chastes et sages, comme il y en pouvoit avoir, ou

faire des hypocrites et contrefaire les *donne da ben,* estoyent tout à trac divulguées et reputées bonnes vesses et ribaudes; ce qui n'estoit pas mal employé de les descouvrir pour telles qu'elles ne vouloyent qu'on les cogneust. Et qui estoit le meilleur, c'estoyent, comme j'ay dit, toutes grandes dames, comme femmes de consuls, dictateurs, preteurs, questeurs, senateurs, censeurs, chevalliers, et d'autres de tres-grands estats et dignitez; ainsi que nous pouvons dire aujourd'huy en nostre chrestienté les reines, qui se peuvent comparer aux femmes des consuls, puisqu'ils commandoient à tout le monde; les princesses grandes et moyennes, les duchesses grandes et petites, les marquises et marquisotes, les comtesses et contines, les baronnesses et chevalleresses, et autres dames de grand rang et riche estoffe : sur quoy il ne faut douter que, si plusieurs empereurs et rois en pouvoyent faire de mesme envers telles grandes dames, comme cet empereur Calligula, ne le fissent; mais ils sont chrestiens, qui ont la crainte de Dieu devant les yeux, ses saints commandements, leur conscience, leur honneur, le diffame des hommes, et leurs maris, car la tyrannie seroit insupportable à des cœurs genereux. En quoy certes les rois chrestiens sont fort à estimer et louer, de gaigner l'amour des belles dames plus par douceur et amitié que par force et rigueur; et la conqueste en est beaucoup plus belle.

¶ J'ay ouy parler de deux grands princes qui se

sont fort pleus à descouvrir ainsi les beautez, gentillesses et singularitez de leurs dames, aussi leurs defformitez, tares et deffauts, ensemble leurs maneges, mouvemens et lascivetez, non en public pourtant, comme Calligula, mais en privé, avec leurs grands amis particuliers. Et voilà le gentil corps de ces pauvres dames bien employé. Pensant bien faire et se jouer pour complaire à leurs amants, sont descriées et brocardées.

Or, afin de reprendre encor nostre comparaison, tout ainsi que l'on void de beaux edifices bastis sur meilleurs fondements et de meilleures pierres et matiere les uns plus que les autres, et, pour ce, durer plus longuement en leur beauté et gloire, aussi y a-il des corps de dames si bien complexionnez et composez, et empraints en beautez, qu'on void volontiers le temps n'y gaigner tant comme sur d'autres, ny les miner aucunement.

¶ Il se lit qu'Artaxercez, entre toutes ses femmes qu'il eut, celle qu'il ayma le plus fut Astazia, qui estoit fort aagée, et toutesfois tres-belle, qui avoit esté putain de son feu frere Daire. Son fils en devint si fort amoureux, tant elle estoit belle nonobstant l'aage, qu'il la demanda à son pere en partage, aussi bien que la part du royaume. Le pere, par jalousie qu'il en eut, et qu'il participast avec luy de ce bon boucon, la fit prestresse du Soleil, d'autant qu'en Perse celles qui ont tel estat se vouent du tout à la chasteté.

¶ Nous lisons dans l'*Histoire de Naples* que La-

dislaus, Hongre et roy de Naples, assiegea dans Tarente la duchesse Marie, femme de feu Rammondelo de Balzo, et, aprés plusieurs assauts et faits d'armes, la prit par composition avec ses enfants, et l'espousa, bien qu'elle fust aagée, mais tres-belle, et l'ammena avec soy à Naples; et fut appelée la reine Marie, fort aymée de luy et cherie.

¶ J'ay veu madame la duchesse de Valentinois, en l'aage de soixante-dix ans, aussi belle de face, aussi fraische et aussi aymable comme en l'aage de trente ans : aussi fut-elle fort aymée et servie d'un des grands rois et valeureux du monde. Je le peux dire franchement, sans faire tort à la beauté de cette dame : car toute dame aymée d'un grand roy, c'est signe que perfection abonde et habite en elle qui la fait aymer; aussi la beauté donnée des cieux ne doit estre espargnée aux demy-dieux.

Je vis cette dame, six mois avant qu'elle mourust, si belle encor que je ne sçache cœur de rocher qui ne s'en fust esmeu, encore qu'auparavant elle s'estoit rompue une jambe sur le pavé d'Orleans, allant et se tenant à cheval aussi dextrement et dispostement comme elle avoit fait jamais; mais le cheval tomba et glissa sous elle; et, pour telle rupture et maux et douleurs qu'elle endura, il eust semblé que sa belle face s'en fust changée; mais rien moins que cela, car sa beauté, sa grace, sa majesté, sa belle apparence, estoyent toutes pareilles qu'elle avoit tousjours eu. Et surtout elle avoit une

tres-grande blancheur, et sans se farder aucunement; mais on dit bien que tous les matins elle usoit de quelques bouillons composez d'or potable et autres drogues, que je ne sçay pas comme les bons medecins et subtils apoticaires. Je croy que si cette dame eust encor vescu cent ans, qu'elle n'eust jamais vieilly, fust du visage, tant il estoit bien composé, fust du corps, caché et couvert, tant il estoit de bonne trempe et belle habitude. C'est dommage que la terre couvre ces beaux corps!

J'ay veu madame la marquise de Rothelin, mere à madame la douairiere princesse de Condé et de feu M. de Longueville, nullement offencée en sa beauté ny du temps ny de l'aage, et s'y entretenir en aussi belle fleur qu'en la premiere, fors que le visage luy rougissoit un peu sur la fin; mais pourtant ses beaux yeux qui estoyent des nompareils du monde, dont madame sa fille en a herité, ne changerent oncques, et aussi prests à blesser que jamais.

J'ay veu madame de La Bourdesiere, depuis en secondes nopces mareschale d'Aumont, aussi belle sur ses vieux jours que l'on eust dit qu'elle estoit en ses plus jeunes ans; si bien que ses cinq filles, qui ont esté des belles, ne l'effaçoient en rien. Et volontiers, si le choix fust esté à faire, eust-on laissé les filles pour prendre la mere; et si avoit eu plusieurs enfans. Aussi estoit-ce la dame qui se contregardoit le mieux, car elle estoit ennemie

mortelle du serain et de la lune, et les fuyoit le plus qu'elle pouvoit; le fard commun, pratiqué de plusieurs dames, luy estoit incogneu.

J'ay veu, qui est bien plus, madame de Mareuil, mere de madame la marquise de Mezieres et grand-mere de la Princesse-Dauphin, en l'aage de cent ans, auquel elle mourut, aussi belle, aussi droite, aussi fraische, aussi disposte, saine et belle, qu'en l'aage de cinquante ans : ç'avoit esté une tres-belle femme en sa jeune saison.

Sa fille, madame ladite marquise, avoit esté telle, et mourut ainsi, mais non si aagée de vingt ans, et la taille luy appetissa un peu. Elle estoit tante de madame de Bourdeille, femme à mon frere aisné, qui luy portoit pareille vertu : car, encor qu'elle eust passé cinquante-trois ans et ait eu quatorze enfans, on diroit, comme ceux qui la voyent sont de meilleur jugement que moy et l'asseurent, que ces quatre filles qu'elle a auprés d'elle se monstrent ses sœurs : aussi void-on souvent plusieurs fruicts d'hyver, et de la derniere saison, se parangonner à ceux d'esté, et se garder, et estre aussi beaux et savoureux, voire plus.

Madame l'admiralle de Brion, et sa fille, madame de Barbezieux, ont esté aussi tres-belles en vieillesse.

L'on me dit dernierement que la belle Paule, de Thoulouze, tant renommée de jadis, est aussi belle que jamais, bien qu'elle ait quatre-vingts ans; et n'y trouve-on rien changé, ny en sa haute taille ny en son beau visage.

J'ay veu madame la presidente Conte, de Bourdeaux, tout de mesme et en pareil aage, et tres-aimable et desirable : aussi avoit-elle beaucoup de perfections. J'en nommerois tant d'autres, mais je n'en pourrois faire la fin.

¶ Un jeune cavallier espagnol parlant d'amour à une dame aagée, mais pourtant encor belle, elle luy respondit : *A mis completas desta manera me habla V. M.?* « Comment à mes complies me parlez-vous ainsi ? » Voulant signifier par les complies son aage et declin de son beau jour, et l'approche de sa nuict. Le cavallier luy respondit : *Sus completas valen mas, y son mas graciosas que las horas de prima de qualquier otra dama.* « Vos complies vallent plus, et sont plus belles et gracieuses que les heures de prime de quelque autre dame qui soit. » Cette allusion est gentille.

Un autre parlant de mesme d'amour à une dame aagée, et l'autre luy remonstrant sa beauté flestrie, qui pourtant ne l'estoit trop, il luy respondit : *A las visperas se conoce la fiesta :* « A vespres la feste se connoist. »

On void encore aujourd'huy madame de Nemours, jadis en son avril la beauté du monde, faire affront au temps, encor qu'il efface tout. Je la puis dire telle, et ceux qui l'ont veue avec moy, que ç'a esté la plus belle femme, en ses jours verdoyans, de la chrestienté. Je la vis un jour danser, comme j'ay dit ailleurs, avec la reine d'Escosse, elles deux toutes seules ensemble et sans autres

dames de compagnie, et ce par caprice, que tous ceux et celles qui les advisoient danser ne sceurent juger qui l'emportoit en beauté; et eut-on dit, ce dit quelqu'un, que c'estoyent les deux soleils assemblez qu'on lit dans Pline avoir apparu autresfois pour faire esbahir le monde. Madame de Nemours, pour lors madame de Guise, monstroit la taille plus riche; et, s'il m'est loisible ainsi le dire sans offenser la reine d'Escosse, elle avoit la majesté plus grave et apparente, encor qu'elle ne fust reine comme l'autre; mais elle estoit petite-fille de ce grand roy pere du peuple, auquel elle ressembloit en beaucoup de traits de visage, comme je l'ay veu pourtrait dans le cabinet de la reine de Navarre, qui monstroit bien en tout quel roy il estoit.

Je pense avoir esté le premier qui l'ay appellée du nom de petite-fille du roy pere du peuple; et ce fut à Lion quand le roy tourna de Pologne; et bien souvent l'y appellois-je : aussi me faisoit-elle cet honneur de le trouver bon, et l'aymer de moy. Elle estoit certes vraye petite-fille de ce grand roy, et surtout en bonté et beauté : car elle a esté tres-bonne; et peu ou nul se trouve à qui elle ait fait mal ny desplaisir, et si en a eu de grands moyens du temps de sa faveur, c'est-à-dire de celle de feu M. de Guise, son mary, qui a eu grand credit en France. Ce sont doncq deux tres-grandes perfections qui ont esté en cette dame, que bonté et beauté, et que toutes deux elle a

tres-bien entretenu jusques icy, et pour lesquelles elle a espousé deux honnestes marys, et deux que peu ou point en eust-on trouvé de pareils ; et, s'il s'en trouvoit encor un pareil et digne d'elle, et qu'elle le voulust pour le tiers, elle le pourroit encor user, tant elle est encor belle. Aussi qu'en Italie l'on tient les dames ferraroises pour de bons et friands morceaux, dont est venu le proverbe, *pota ferraresa*, comme l'on dit *cazzo mantuano*.

Sur quoy, un grand seigneur de ce païs là pourchassant une fois une belle et grand princesse de nostre France, ainsi qu'on le louoit à la cour de ses belles vertus, valleurs et perfections pour la meriter, il y eut feu M. Dau, capitaine des gardes escossoises, qui rencontra mieux que tous en disant : « Vous oubliez le meilleur, *cazzo mantuano*. »

J'ay ouy dire un pareil mot une fois, c'est que le duc de Mantoue, qu'on appelloit le *Gobin*, parce qu'il estoit fort bossu, voulant espouser la sœur de l'empereur Maximilian, il fut dit à elle qu'il estoit ainsi fort bossu. Elle respondit, dit-on : *Non importa purche la campana habbia qualche diffetto, ma ch' el sonaglio sia buono*; voulant entendre le *cazzo mantuan*[*o*]. D'autres disent qu'elle ne profera le mot, car elle estoit trop sage et bien apprise; mais d'autres le dirent pour elle.

Pour tourner encore à cette princesse ferraroise, je la vis, aux nopces de feu M. de Joyeuse, parestre vestue d'une mante à la mode d'Italie et retrous-

sée à demy sur le bras à la mode sienoise; mais il n'y eut point encor de dame qui l'effaçast, et n'y eut aucun qui ne dist : « Cette belle princesse ne se peut rendre encor, tant elle est belle. Et est bien aisé à juger que ce beau visage couvre et cache d'autres grandes beautez et parties en elle que nous ne voyons point; tout ainsi qu'à voir le beau et superbe front d'un beau bastiment, il est aisé à juger qu'au dedans il y a de belles chambres, antichambres et garderobbes, beaux recoins et cabinets. » En tant de lieux encor a-elle fait paroistre sa beauté depuis peu, et en son arriere-saison, et mesme en Espagne aux nopces de M. et madame de Savoye, que l'admiration d'elle et de sa beauté, et de ses vertus, y en demeura gravée pour tout jamais. Si les aisles de ma plume estoyent assez fortes et amples pour la porter dedans le ciel, je le ferois; mais elles sont trop foibles; si en parleray-je encore ailleurs. Tant y a que ç'a esté une tres-belle femme en son printemps, son esté et son automne, et son hyver encore, quoyqu'elle ait eu grande quantité d'ennuis et d'enfans.

Qui pis est, les Italiens, mesprisans une femme qui a eu plusieurs enfans, l'appellent *scrofa*, qui est à dire une truye; mais celles qui en produisent de beaux, braves et genereux, comme cette princesse a fait, sont à louer, et sont indignes de ce nom, mais de celuy de benistes de Dieu.

Je puis faire cette exclamation : Quelle mondaine et merveilleuse inconstance, que la chose

qui est la plus legere et inconstante, au temps fait la resistance, qu'est la belle femme! Ce n'est pas moy qui le dis; j'en serois bien marry, car j'estime fort la constance d'aucunes femmes, et toutes ne sont inconstantes : c'est d'un autre de qui je tiens cette exclamation. J'alleguerois encore volontiers des dames estrangeres, aussi bien que de nos françoises, belles en leur automne et hyver; mais pour ce coup je ne mettray en ce rang que deux.

L'une, la reine Elisabeth d'Angleterre qui regne aujourd'huy, qu'on m'a dit estre encor aussi belle que jamais. Que si elle est telle, je la tiens pour une tres-belle princesse : car je l'ay veue en son esté et en son automne. Quant à son hyver, elle y approche fort, si elle n'y est : car il y a long-temps que ne l'ay veue. La premiere fois que je la vis, je sçay l'aage qu'on luy donnoit alors. Je croy que ce qui l'a maintenue si longtemps en sa beauté, c'est qu'elle n'a jamais esté mariée, ny a supporté le faix de mariage qui est fort onereux, et mesmes quand l'on porte plusieurs enfants. Cette reine est à louer en toutes sortes de louanges, n'estoit la mort de cette brave, belle et rare reine d'Escosse, qui a fort souillé ses vertus.

L'autre princesse et dame estrangere est madame la marquise de Gouast, donne Marie d'Arragon, laquelle j'ay veue une tres-belle dame sur sa derniere saison; et je vous le vois dire par un discours que j'abbregeray le plus que je pourray.

Lorsque le roy Henry mourut, un mois aprés mourut le pape Paul IV, Caraffe, et pour l'election d'un nouveau fallut que tous les cardinaux s'assemblassent. Entr'autres partit de France le cardinal de Guise; et alla à Rome par mer avec les galeres du roy, desquelles estoit general M. le grand prieur de France, frere dudit cardinal, lequel, comme bon frere, le conduisit avec seize galleres. Et firent si bonne diligence et avec si bon vent en poupe qu'ils arriverent en deux jours et deux nuicts à Civita-Vecchia, et de là à Rome, où estant, M. le grand prieur, voyant qu'on n'estoit pas encor prest de faire nouvelle election (comme de vray elle demeura trois mois à faire), et par consequent de retourner son frere, et que ses galleres ne faisoyent rien au port, il s'advisa d'aller jusques à Naples voir la ville et y passer son temps.

A son arrivée donc, le vice-roy, qui estoit lors le duc d'Alcala, le receut comme si ce fust esté un roy. Mais avant que d'y arriver salua la ville d'une fort belle salve qui dura longtemps; et la mesme luy fut rendue de la ville et des chasteaux, qu'on eust dit que le ciel tonnoit estrangement durant cette salve. Et, tenant ses galleres en bataille et en joly, et assez loin, il envoya dans un esquif M. de l'Estrange, de Languedoc, fort habille et honneste gentilhomme, qui parloit fort bien, vers le vice-roy, pour ne luy donner l'allarme, et luy demander permission, encore que nous fussions en bonne paix, mais pourtant nous ne venions que de

frais de la guerre, d'entrer dans le port, pour voir la ville et visiter les sepulchres de ses predecesseurs qui estoyent là enterrez, et leur jetter de l'eau beniste et prier Dieu sur eux.

Le vice-roy l'accorda tres-librement. M. le grand prieur donc s'avança et recommença la salve aussi belle et furieuse que devant, tant des canons de courcie des seize galleres que des autres pieces et d'arquebusades, tellement que tout estoit en feu; et puis entra dans le môle fort superbement, avec plus d'estendarts, de banderolles, de flambans de taffetas cramoisy, et la sienne de damas, et tous les forçats vestus de velours cramoisy, et les soldats de sa garde de mesme, avec mandilles couvertes de passement d'argent, desquels estoit capitaine le capitaine Geoffroy, Provençal, brave et vaillant capitaine, et bien que l'on trouvast nos galleres françoises tres-belles, lestes et bien espalverades, et surtout *la Realle,* à laquelle n'y avoit rien à redire : car ce prince estoit en tout tres-magnifique et liberal.

Estant donc entré dans le mole en un si bel arroy, il prit terre et tous nous autres avec luy, où le vice-roy avoit commandé de tenir prests des chevaux et des coches pour nous recueillir et conduire en la ville; comme de vray nous y trouvasmes cent chevaux, coursiers, genets, chevaux d'Espagne, barbes et autres, les uns plus beaux que les autres, avec des housses de velours toutes en broderie, les unes d'or et les autres d'argent.

Qui vouloit monter à cheval montoit, qui en coche montoit, car il y en avoit une vingtaine des plus belles et riches et des mieux attelées, et traisnées par des coursiers les plus beaux qu'on eust sceu voir. Là se trouverent aussi force grands princes et seigneurs, tant du Regne qu'Espagnols, qui receurent M. le grand prieur, de la part du vice-roy, tres-honnorablement. Il monta sur un cheval d'Espagne, le plus beau que j'aye veu il y a long-temps, que depuis le vice-roy luy donna; et se manioit tres-bien, et faisoit de tres-belles courbettes, ainsi qu'on parloit de ce temps. Luy, qui estoit un tres-bon homme de cheval, et aussi bon que de mer, il le fit tres-beau voir là-dessus; et il le faisoit tres-bien valloir et aller, et de fort bonne grace, car il estoit l'un des beaux princes qui fust de ce temps là, et des plus agreables, des plus accomplis, et de fort haute et belle taille et bien denouée; ce qui n'advient guieres à ces grands hommes. Ainsi il fut conduit par tous ces seigneurs et tant d'autres gentilshommes chez le vice-roy, lequel l'attendoit, et luy fit tous les honneurs du monde, et logea en son palais, et le festoya fort sumptueusement, et luy et sa troupe : il le pouvoit bien faire, car il luy gaigna vingt mille escus à ce voyage. Nous pouvions bien estre avec luy deux cens gentilshommes, que capitaines des galleres et autres; nous fusmes logez chez la pluspart des grands seigneurs de la ville, et tres-magnifiquement.

Dés le matin, sortans de nos chambres, nous rencontrions des estaffiers si bien creez qui se venoyent presenter aussitost et demander ce que nous voulions faire et où voulions aller et pourmener. Et, si voulions chevaux ou coches, soudain, aussitost notre volonté dite aussitost accomplie. Et alloyent querir les montures que voulions, si belles, si riches et si superbes, qu'un roy s'en fust contenté; et puis accommencions et accomplissions nostre journée ainsi qu'il plaisoit à chacun. Enfin nous n'estions guieres gastez d'avoir faute de plaisirs et delices en cette ville : ne faut dire qu'il n'y en eust, car je n'ay jamais veu ville qui en fust plus remplie en toute sorte; il n'y manque que la familiere, libre et franche conversation d'avec les dames d'honneur et reputation, car d'autres il y en a assez. A quoy pour ce coup sceut tres-bien remedier madame la marquise del Gouast, pour l'amour de laquelle ce discours se fait : car, toute courtoise et plene de toute honnesteté, et pour la grandeur de sa maison, ayant ouy renommer M. le grand prieur des perfections qui estoyent en luy, et l'ayant veu passer par la ville à cheval et recogneu, comme de grand à grand cela est deu communement, elle, qui estoit toute grande en tout, l'envoya visiter un jour par un gentilhomme fort honneste et bien creé, et luy manda que, si son sexe et la coutume du païs luy eussent permis de le visiter, volontiers elle y fust venue fort librement pour luy offrir sa puissance, comme avoyent fait

tous les grands seigneurs du royaume; mais le pria de prendre ses excuses en gré, en luy offrant et ses maisons, et ses chasteaux, et sa puissance.

M. le grand prieur, qui estoit la mesme courtoisie, la remercia fort, comme il devoit, et luy manda qu'il luy iroit baiser les mains incontinent aprés disner; à quoy il ne faillit avec sa suitte de tous nous autres qui estions avec luy. Nous trouvasmes la marquise dans sa salle avec ses deux filles, done Antonine, et l'autre done Hieronime ou done Joanne, je ne sçaurois bien le dire, car il ne m'en souvient plus, avec force belles dames et damoiselles, tant bien en point et de si belle et bonne grace que, horsmis nos cours de France et d'Espagne, volontiers ailleurs n'ay-je point veu plus belle troupe de dames.

Madame la marquise salua à la françoise et receut M. le grand prieur avec un tres-grand honneur; et luy en fit de mesmes, encor plus humble, *con mas gran sossiego*, comme dit l'Espagnol. Leurs devis furent pour ce coup de propos communs. Aucuns de nous autres, qui sçavions parler italien et espagnol, accostâmes les autres dames, que nous trouvasmes fort honnestes et gallantes, et de fort bon entretien.

Au departir, madame la marquise, ayant sceu de M. le grand prieur le sejour d'un quinze jours qu'il vouloit faire là, luy dit : « Monsieur, quand vous ne sçaurez que faire et qu'aurez faute de passe-temps, lorsqu'il vous plaira venir ceans vous

me ferez beaucoup d'honneur, et y serez le tres-bien venu comme en la maison de madame vostre mere; vous priant de disposer de cette-cy de mesme et ainsi que la sienne, et y faire ny plus ny moins. J'ay ce bonheur d'estre aymée et visitée d'honnestes et belles dames de ce royaume et de cette ville, autant que dame qui soit; et, d'autant que vostre jeunesse et vertu porte que vous aymez la conversation des honnestes dames, je les prieray de se rendre icy plus souvent que de coustume, pour vous tenir compagnie et à toute cette belle noblesse qui est avec vous. Voilà mes deux filles auxquelles je commanderay, encores qu'elles ne soyent si accomplies qu'on diroit bien, de vous tenir compagnie à la françoise, comme de rire, danser, jouer, causer librement, modestement et honnestement, comme vous faites à la cour de France, à quoy je m'offrirois volontiers; mais il fascheroit fort à un prince jeune, beau et honneste comme vous estes d'entretenir une vieille surannée, fascheuse et peu aymable comme moy : car volontiers jeunesse et vieillesse ne s'accordent guieres bien ensemble. »

M. le grand prieur luy releva aussitost ces mots, en luy faisant entendre que la vieillesse n'avoit rien gaigné sur elle, et que malaisement il ne passeroit pas celuy-là, et que son autonne surpassoit tous les printemps et estez qui estoyent en cette salle; comme, de vray, elle se monstroit encor une tres-belle dame et fort aymable, voire plus que ses

deux filles, toutes belles et jeunes qu'elles estoyent; si avoit-elle bien alors prés de soixante bonnes années. Ces deux petits mots que M. le grand prieur donna à madame la marquise luy pleurent fort, selon que nous pusmes cognoistre à son visage riant, à sa parole et à sa façon.

Nous partismes de là extresmement bien edifiez de cette belle dame, et surtout M. le grand prieur, qui en fut aussitost espris, ainsi qu'il nous le dit. Il ne faut donc douter si cette belle dame et honneste, et sa belle troupe de dames convia M. le grand prieur tous les jours d'aller à son logis : car si on n'y alloit l'aprés-disnée on y alloit le soir. M. le grand prieur prit pour sa maistresse sa fille aisnée, encor qu'il aymast mieux la mere; mais ce fut *per adombrar la cosa.*

Il se fit force couremens de bague, où M. le grand prieur emporta le prix, force ballets et danses. Bref, cette belle compagnie fut cause que, luy ne pensant sejourner que quinze jours, nous y fusmes pour nos six sepmaines, sans nous y fascher nullement, car nous y avions nous autres aussi bien fait des maistresses comme nostre general. Encore y eussions-nous demeuré davantage, sans qu'un courrier vint du roy son maistre, qui luy porta nouvelles de la guerre eslevée en Escosse; et pour ce falloit mener et faire passer ses galleres de levant en ponant, qui pourtant ne passerent de huict mois aprés.

Ce fut à se departir de ces plaisirs delicieux, et

de laisser la bonne et gentille ville de Naples; et ne fut à M. nostre general et à tous nous autres sans grandes tristesses et regrets, mais nous faschant fort de quitter un lieu où nous nous trouvions si bien.

Au bout de six ans, ou plus, nous allasmes au secours de Malte. Moy estant à Naples, je m'enquis si madite dame la marquise estoit encor vivante; on me dit qu'ouy, et qu'elle estoit en la ville. Soudain je ne faillis de l'aller voir; et fus aussitost recogneu par un vieux maistre d'hostel de leans, qui l'alla dire à madite dame que je luy voulois baiser les mains. Elle, qui se ressouvint de mon nom de Bourdeille, me fit monter en sa chambre et la voir. Je la trouvay qui gardoit le lict à cause d'un petit feu vollage qu'elle avoit d'un costé de joue. Elle me fit, je vous jure, une tresbonne chere. Je ne la trouvay que fort peu changée, et encore si belle qu'elle 'eust bien fait commettre un peché mortel, fust ou de volonté ou de fait.

Elle s'enquit fort à moy des nouvelles de feu M. le grand prieur, et d'affection, et comme il estoit mort, et qu'on luy avoit dit qu'il avoit esté empoisonné, maudissant cent fois le malheureux qui avoit fait le coup. Je luy dis que non, et qu'elle ostât cela de sa fantaisie, et qu'il estoit mort d'un purisy faux et sourd qu'il avoit gaigné à la bataille de Dreux, où il avoit combattu comme un Cesar tout le jour; et le soir, à la derniere charge, s'estant fort eschauffé au combat, et suant, se retirant le

soir qu'il geloit à pierre fendre, se morfondit; et se couva sa maladie, dont il mourut un mois ou six sepmaines aprés.

Elle monstroit, par sa parole et sa façon, de le regretter fort. Et notez que, deux ou trois ans auparavant, il avoit envoyé deux galleres en cours sous la charge du capitaine Beaulieu, l'un de ses lieutenans de galleres. Il avoit pris la bandiere de la reine d'Escosse, qu'on n'avoit jamais veue vers les mers de Levant, ny cogneue, dont on estoit fort esbahy : car, de prendre celle de France, n'en falloit point parler, pour l'alliance entre le Turc. M. le grand prieur avoit donné charge au dict capitaine Beaulieu de prendre terre à Naples, et de visiter de sa part madame la marquise et ses filles, auxquelles trois il envoyoit force presens de toutes les petites singularitez qui estoyent lors à la cour et au Palais, à Paris et en France : car ledit sieur grand prieur estoit la mesme liberalité et magnificence; à quoi ne faillit le capitaine Beaulieu, et de presenter le tout, qui fut tres-bien receu, et pour ce fut recompensé d'un beau present.

Madame la marquise se ressentoit si fort obligée de ce present, et de la souvenance qu'il avoit encor d'elle, qu'elle me le reitera plusieurs fois, dont elle l'en ayma encore plus. Pour l'amour de luy, elle fit encore une courtoisie à un gentilhomme gascon, qui estoit lors aux galleres de M. le grand prieur, lequel, quand nous partismes, demeura dans la ville, malade jusqu'à la mort. La

fortune fut si bonne pour luy que, s'addressant à ladite dame en son adversité, elle le fit si bien secourir qu'il eschappa; et le prit en sa maison, et s'en servit, que, venant à vacquer une capitainerie en un de ses chasteaux, elle la luy donna, et luy fit espouser une femme riche.

Aucuns de nous autres ne sceusmes qu'estoit devenu le gentilhomme, et le pensions mort, sinon lorsque nous fismes ce voyage de Malte, il se trouva un gentilhomme qui estoit cadet de celuy dont j'ay parlé, qui un jour, sans y penser, parlant à moy de la principale occasion de son voyage, qui estoit pour chercher nouvelles d'un sien frere qui avoit esté à M. le grand prieur, et estoit resté malade à Naples il y avoit plus de six ans, et que depuis il n'en avoit jamais sceu nouvelles, il m'en alla souvenir; et depuis m'enquis de ses nouvelles aux gens de madame la marquise, qui m'en conterent, et de sa bonne fortune : soudain je le rapportay à son cadet, qui m'en remercia fort; et vint avec moy chez madite dame, qui en prit encor plus de langue, et l'alla voir où il estoit.

Voilà une belle obligation, pour une souvenance d'amitié qu'elle avoit encore, comme j'ay dit : car elle m'en fit encore meilleure chere, et m'entretint fort du bon temps passé, et de force autres choses qui faisoyent trouver sa compagnie tres-belle et tres-aymable; car elle estoit de tres-beau et bon devis, et tres-bien parlante.

Elle me pria cent fois ne prendre autre logis ny

repas que le sien, mais je ne le voulus jamais, n'ayant esté mon naturel d'estre importun ny coquin. Je l'allois voir tous les jours, pour sept ou huict jours que nous y demeurasmes, et y estois tres-bien venu, et sa chambre m'estoit tousjours ouverte sans difficulté.

Quand je luy dis à Dieu, elle me donna des lettres de faveur à son fils M. le marquis de Pescayre, general pour lors en l'armée espagnole; outre ce, elle me fit promettre qu'au retour je passerois pour la revoir, et de ne prendre autre logis que le sien.

Le malheur fut tant pour moy que les galleres qui nous tournerent ne nous mirent à terre qu'à Terracine, d'où nous allasmes à Rome, et ne peus tourner en arriere; et aussi que je m'en voulois aller à la guerre de Hongrie; mais, estans à Venise, nous sceusmes la mort du grand sultan Soliman. Ce fut là où je maudis cent fois mon malheur que ne fusse retourné aussi bien à Naples, où j'eusse bien passé mon temps. Et possible, par le moyen de madite dame la marquise, j'y eusse rencontré une bonne fortune, fust par mariage ou autrement : car elle me faisoit ce bien de m'aymer.

Je croy que ma malheureuse destinée ne le voulut, et me voulut encore ramener en France pour y estre à jamais malheureux, et où jamais la bonne fortune ne m'a monstré bon visage, sinon par apparence et beau semblant d'estre estimé gallant homme de bien et d'honneur prou, mais de moyens

et de grades point comme aucuns de mes compagnons, voire d'autres plus bas, lesquels j'ay veu qu'ils se fussent estimez heureux que j'eusse parlé à eux dans une cour, dans une chambre de roy ou de reine, ou une salle, encore à costé ou sur l'espaule, qu'aujourd'huy je les vois advancez comme potirons et fort aggrandis, bien [que] je n'aye affaire d'eux et ne les tienne plus grands que moy ny que je leur voulusse deferer en rien de la longueur d'une ongle.

Or bien, pour moy en cela je peux bien pratiquer le proverbe que nostre redempteur Jesus-Christ a profferé de sa propre bouche que : « nu prophete en son païs. » Possible, si j'eusse servy des princes estrangers aussi bien que les miens, et cherché l'adventure parmy eux comme j'ay fait parmy les nostres, je serois maintenant plus chargé de biens et dignitez que ne suis d'années et de douleurs. Patience! si ma Parque m'a ainsi filé, je la maudis; s'il tient à mes princes, je les donne à tous les diables, s'ilz n'y sont.

Voilà mon conte achevé de cette honnorable dame; elle est morte en une tres-grande reputation d'avoir esté une tres-belle et honneste dame, et d'avoir laissé aprés elle une belle et genereuse lignée, comme M. le marquis son aisné, don Juan, don Carlos, don Cesare d'Avalos, que j'ay tous veus et desquels j'en ay parlé ailleurs; les filles de mesme ont ensuivy les freres. Or, je fais fin à mon principal discours.



Le Beaumont pinx Jouaust, éd Boilvin, sc

L'AUDACIEUX ET LE TIMIDE

(Dames Galantes, Discours V).



CINQUIÉME DISCOURS

SUR CE QUE

LES BELLES ET HONNESTES DAMES

AYMENT LES VAILLANS HOMMES

ET LES BRAVES HOMMES

AYMENT LES DAMES COURAGEUSES

Il ne fut jamais que les belles et honnestes dames n'aymassent les gens braves et vaillans, encore que de leur nature elles soyent poltrones et timides; mais la vaillance a telle vertu à l'endroit d'elles qu'elles l'ayment. Que c'est que de se faire aymer de son contraire maugré son naturel! Et qu'il ne soit vray, Venus, qui fut jadis la deesse de beauté, de toute gentillesse et honnesteté, estant à mesme, dans les cieux et en la cour de Jupiter pour choisir quelque amoureux gentil et beau et pour faire cocu son bonhomme de mary Vulcan,

n'en alla aucun choisir des plus mignons, des plus fringans ny des plus frizés, de tant qu'il y en avoit, mais choisit et s'amouracha du dieu Mars, dieu des armées et des vaillances, encor qu'il fust tout sallaud, tout suant de la guerre d'où il venoit, et tout noircy de poussiere, et mal propre ce qu'il se peut, sentant mieux son soldat de guerre que son mignon de cour; et, qui pis est encor, bien souvent, possible, tout sanglant revenant des batailles, couchoit-il avec elle sans autrement se nettoyer et parfumer.

¶ La genereuse belle reine Pantasilée, la renommée luy ayant fait à sçavoir les valleurs et vaillances du preux Hector, et ses merveilleux faits d'armes qu'il faisoit devant Troye sur les Grecqs, au seul bruit s'amouracha de luy tant que, par un desir d'avoir d'un si vaillant chevallier des enfans, c'est-à-dire filles qui succedassent à son royaume, s'en alla le trouver à Troye; et, le voyant, le contemplant et l'admirant, fit tout ce qu'elle peut pour se mettre en grace avec luy, non moins par les armes qu'elle faisoit que par sa beauté, qui estoit tres-rare; et jamais Hector ne faisoit saillie sur ses ennemis qu'elle ne l'y accompagnast et ne se meslast aussi avant qu'Hector là où il faisoit le plus chaud; si que l'on dit que, plusieurs fois, faisant de si grandes prouesses, elle en faisoit esmerveiller Hector, tellement qu'il s'arrestoit tout court comme ravy souvent au milieu des combats les plus forts, et se mettoit un peu à l'escart pour voir

et contempler mieux à son aise cette brave reine à faire de si beaux coups.

De là en avant il est à penser au monde ce qu'ils firent de leurs amours, et s'ils les mirent à execution : le jugement en peut estre bientost donné. Mais tant y a que leur plaisir ne peut pas durer longuement : car elle, pour mieux complaire à son amoureux, se precipitoit si ordinairement aux hasards qu'elle fut tuée à la fin parmy la plus forte et plus cruelle meslée. Aucuns disent pourtant qu'elle ne vid pas Hector, et qu'il estoit mort devant qu'elle arrivast, dont arrivant et sçachant la mort, entra en un si grand depit et tristesse, pour avoir perdu le bien de sa veue qu'elle avoit tant desiré et pourchassé de si loingtain païs, qu'elle s'alla perdre volontairement dans les plus sanglantes batailles, et mourut, ne voulant plus vivre puisque n'avoit peu voir l'objet valleureux qu'elle avoit le mieux choisi et plus aymé.

¶ De mesmes en fit Tallestride, autre reine des Amazones, laquelle traversa un grand païs, et fit je ne sçay combien de lieues pour aller trouver Alexandre le Grand, luy demandant par mercy, ou à la pareille (de ce bon temps que l'on faisoit, et le donnoit-on pour la pareille) coucha avec luy pour avoir de la lignée d'un si grand et genereux sang, l'ayant ouy tant estimer; ce que volontiers Alexandre lui accorda; mais bien gasté et degousté s'il eust fait autrement, car ladicte reine estoit bien aussi belle que vaillante. Quintus Curtius, Orose

et Justin l'asseurent, et qu'elle vint trouver Alexandre avec trois cens dames à sa suitte, tant bien en point et de si bonne grace, portans leurs armes, que rien plus. Et fit ainsi la reverence à Alexandre, qui la recueillit avec un tres-grand honneur; et demeura l'espace de treize jours et de treize nuicts avec luy, s'accommoda du tout à ses volontez et plaisirs, luy disant pourtant tousjours que si elle en avoit une fille, qu'elle la garderoit comme un tres-precieux tresor; si elle en avoit un fils, qu'elle luy envoyeroit, pour la haine extresme qu'elle portoit au sexe masculin, en matiere de regner et avoir aucun commandement parmy elles, selon les loix introduites en leurs compagnies depuis qu'elles tuerent leurs marys.

Ne faut douter là-dessus que les autres dames et sous-dames n'en firent de mesme, et ne se firent couvrir aux autres capitaines et gens d'armes dudit Alexandre : car, en cela, il falloit faire comme la dame.

¶ La belle vierge Camille, belle et genereuse, et qui servit si fidellement Diane, sa maistresse, parmy les forests et les bois, en ses chasses, ayant senty le vent de la vaillance de Turnus, et qu'il avoit à faire avec un vaillant homme aussi, qui estoit Æneas, et qui luy donnoit de la peine, choisit son party; et le vint trouver, seulement avec trois fort honnestes et belles dames de ses compagnes, qu'elle avoit esleu pour ses grandes amies et fideles confidentes, et tribades pensez, et pour

friquarelle ; et pour l'honneur en tous lieux s'en servoit, comme dit Virgile en ses *Æneides;* et s'appelloyent l'une Armie la vierge et la vaillante, et l'autre Tulle, et la troisiesme Tarpée, qui sçavoit bien bransler la pique ou le dard, en deux façons diverses, pensez, et toutes trois filles d'Italie.

Camille donc vint ainsi avec sa belle petite bande (aussi dit-on : petit et beau et bon) trouver Turnus, avec lequel elle fit de tres-belles armes ; et s'advança si souvent et se mesla parmy les vaillants Troyens qu'elle fut tuée, avec un tres-grand regret de Turnus, qui l'honnoroit beaucoup, tant pour sa beauté que pour son bon secours. Ainsi ces dames belles et courageuses alloyent rechercher les braves et vaillants, les secourans en leurs guerres et combats.

¶ Qui mit le feu d'amour si ardent dans la poitrine de la pauvre Didon, sinon la vaillance qu'elle sentit en son Æneas, si nous voulons croire Virgile ? Car, aprés qu'elle l'eut prié de luy racconter les guerres, desolations et destruction de Troye, et qu'il l'en eut contentée, à son grand regret pourtant pour rénouveller telles douleurs, et qu'en son discours il n'oublioit pas ses vaillantises ; et les ayant Didon tres-bien remarquées et considerées en soy, lorsqu'elle commença à declarer à sa sœur Anne [son amour], les principales et plus preignantes paroles qu'elle luy dit furent : « Ah ! ma sœur, quel hoste est cettui-cy qui est venu chez moy ! la belle façon qu'il a, et combien se monstre-

il en grace d'estre brave et vaillant, soit en armes et en courage ! Et croy fermement qu'il est extrait de quelque race des dieux : car les cœurs villains sont couards de nature. » Telles furent ses paroles. Et croy qu'elle se mit à l'aymer, tant aussi parce qu'elle estoit brave et genereuse, et que son instinct la poussoit d'aymer son semblable, aussi pour s'en ayder et servir en cas de necessité. Mais le malheureux la trompa et l'abandonna miserablement; ce qu'il ne devoit. Cette honneste dame, (qui) luy avoit donné son cœur et son amour; à luy, dis-je, qui estoit un estranger et un forbanny.

¶ Bocace, en son livre des *Illustres malheureux*, fait un conte d'une duchesse de Furly, nommée Romilde, laquelle, ayant perdu son mary, ses terres et son bien, que Caucan, roy des Avarois, luy avoit tout pris, et reduite à se retirer avec ses enfants dans son chasteau de Furly, là où il l'assiegea; mais, un jour qu'il s'en approchoit pour le recognoistre, Romilde, qui estoit sur le haut d'une tour, le vid, et se mit fort à le contempler et longuement; et, le voyant si beau, estant en la fleur de son aage, monté sur un beau cheval, et armé d'un harnois tres-superbe, et qu'il faisoit tant de beaux exploicts d'armes, et ne s'espargnoit non plus que le moindre soldat des siens, en devint incontinent passionnement amoureuse, et, laissant arriere le dueil de son mary et les affaires de son chasteau et de son siege, luy manda par un mes-

sager que, s'il la vouloit prendre en mariage, qu'elle luy rendroit la place dez le jour que les nopces seroyent celebrées. Le roy Caucan la prit au mot. Le jour donc compromis venu, elle s'habille pompeusement de ses plus beaux et superbes habits de duchesse, qui la rendirent d'autant plus belle, car elle l'estoit tres-fort; et, estant venue au camp du roy consommer le mariage, [le roy], afin qu'on ne le pust blasmer qu'il n'eust tenu sa foy, se mit toute la nuict à contenter la duchesse eschauffée. Puis l'endemain au matin, estant levé, fit appeller douze soldats avarois des siens, qu'il estimoit les plus forts et roides compaignons, et mit Romilde entre leurs mains pour en faire leur plaisir l'un aprés l'autre; laquelle repasserent toute une nuict tant qu'ils purent; et, le jour venu, Caucan l'ayant fait appeller, luy ayant fait force reproches de sa lubricité et dit force injures, la fit empaler par sa nature, dont elle en mourut. Acte cruel et barbare certes, de traitter ainsi une si belle et honneste dame, au lieu de la recognoistre, la recompenser et traitter en toute sorte de courtoisie pour la bonne opinion qu'elle avoit eue de sa generosité, de sa valeur et de son noble courage, et l'avoir pour cela aymé! A quoy quelquesfois les dames doivent bien regarder : car il y a de ces vaillants qui ont tant accoustumé à tuer, à manier et à battre le fer si rudement, que quelquesfois il leur prend des humeurs d'en faire de mesme sur les dames. Mais tous ne sont pas de ces complexions :

car, quand quelques honnestes dames leur font cet honneur de les aymer et avoir en bonne opinion de leur valeur, laissent dans le camp leurs furies et leurs rages, et dans les cours et dans les chambres s'accommodent aux douceurs et à toutes honnestetez et courtoisies.

¶ Bandel, dans ses *Histoires tragiques,* en raconte une, qui est la plus belle que j'aye jamais leu, d'une duchesse de Savoye, laquelle un jour, en sortant de sa ville de Thurin, et ayant ouy une pellerine espagnole, qui alloit à Lorette pour certain vœu, s'escrier et admirer sa beauté, et dire tout haut que, si une si belle et parfaitte dame estoit mariée avec son frere le seigneur de Mendozze, qui estoit si beau, si brave, si vaillant, qu'il se pourroit bien dire partout que les deux plus beaux pairs du monde estoyent couplez ensemble, la duchesse, qui entendoit tres-bien la langue espagnole, ayant en soy tres-bien engravez et remarquez ces mots dans son ame, s'y mit aussi à y engraver l'amour; si bien que par un tel bruit elle devint tant passionnée du seigneur de Mendozze qu'elle ne cessa jamais, jusques à ce qu'elle eust projetté un feint pellerinage à Sainct-Jacques pour voir son amoureux sitost conceu. Et, s'estant acheminée en Espagne, et pris le chemin par la maison du seigneur de Mendozze, eut temps et loisir de contenter et de rassasier sa veue de l'objet beau qu'elle avoit esleu : car la sœur du seigneur de Mendozze, qui accompagnoit la duchesse,

avoit adverty son frere d'une telle et si noble et belle venue; à quoy il ne faillit d'aller au devant d'elle bien en point, monté sur un beau cheval d'Espagne, avec une si belle grace que la duchesse eut occasion de se contenter de la renommée qui luy avoit esté rapportée, et l'admira fort, tant pour sa beauté que pour sa belle façon, qui monstroit à plain la vaillance qui estoit en luy, qu'elle estimoit bien autant que les autres vertus et accomplissemens et perfections, presageant dés lors qu'un jour elle en auroit bien affaire, ainsi que par aprés il luy servit grandement en l'accusation fausse que le comte Pancalier fit contre sa chasteté. Toutesfois, encor qu'elle le tint brave et courageux pour les armes, si fut-il pour ce coup couard en amours : car il se monstra si froid et respectueux envers elle qu'il ne luy fit nul assaut de paroles amoureuses, ce qu'elle aymoit le plus, et pourquoy elle avoit entrepris son voyage; et, pour ce, depitée d'un tel froid respect, ou plustost de telles couardises d'amours, s'en partit le lendemain d'avec luy, non si contente qu'elle eust voulu.

Voilà comment les dames quelquesfois ayment bien autant les hommes hardis pour l'amour comme pour les armes, non qu'elles vueillent qu'ils soyent effrontez et hardis, impudents et sots, comme j'en ay cogneu; mais il faut qu'ils tiennent en cela le *medium*.

J'ai cogneu plusieurs qui ont perdu beaucoup de bonnes fortunes pour tels respects, dont j'en

ferois de bons contes si ne craignois m'esgarer trop de mon discours; mais j'espere les faire à part : si diray-je cettui-cy.

¶ J'ay ouy conter d'autresfois d'une dame, et des tres-belles du monde, laquelle, ayant de mesme ouy renommer un prince pour brave et vaillant, et qu'il avoit desja en son jeune aage fait et parfait de grands exploicts d'armes, et surtout gaigné deux grandes et signalées batailles contre ses ennemis, eut grand desir de le voir; et pour ce fit un voyage en la province où pour lors il y faisoit sejour, sous quelque autre pretexte que je ne diray point. Enfin elle s'achemina; mais, et qu'est-il impossible à un brave cœur amoureux? Elle le void et contemple à son aise, car il vint fort loing au devant d'elle, et la reçoit avec tous les honneurs et respects du monde, ainsi qu'il devoit à une si grande, belle et magnanime princesse, et trop (comme dit l'autre) : car il luy en arriva de mesmes comme au seigneur de Mendozze et à la duchesse de Savoye; et tels respects engendrerent pareils depits et mescontentemens. Si bien qu'elle partit d'avec luy non si bien satisfaitte comme elle y estoit venue. Possible qu'il y eust perdu son temps et qu'elle n'eust obey à ses volontez; mais pourtant l'essay n'en fust esté mauvais, ains fort honorable, et l'en eust-on estimé davantage.

De quoy sert donc un courage hardy et genereux, s'il ne se monstre en toutes choses, et mesme en amours comme aux armes, puisqu'armes et

amours sont compagnes, marchent ensemble et ont une mesme simpathie, ainsi que dit le poëte : « Tout amant est gendarme, et Cupidon a son camp et ses armes aussi bien que Mars. » M. de Ronsard en a fait un beau sonnet dans ses premieres *Amours*.

¶ Or, pour tourner encore aux curiositez qu'ont les dames de voir et aymer les gens genereux et vaillants, j'ay ouy raconter à la reine d'Angleterre Elisabeth, qui regne aujourd'huy, un jour, elle estant à table, faisant souper avec elle M. le grand prieur de France, de la maison de Lorraine, et M. d'Amville, aujourd'huy M. de Montmorency et connestable, parmy ce devis de table, et s'estant mis sur les louanges du feu roy Henry deuxiesme, le loua fort de ce qu'il estoit brave, vaillant et genereux, et, en usant de ce mot, *fort martial,* et qu'il l'avoit bien monstré en toutes ses actions; et que pour ce, s'il ne fust mort si tost, elle avoit resolu de l'aller voir en son royaume, et avoit fait accommoder et apprester ses galleres pour passer en France et toucher entre leurs deux mains la foy et leur paix. « Enfin c'estoit une de mes envies de le voir; je croy qu'il ne m'en eust refusée, car, disoit-elle, mon humeur est d'aymer les gens vaillants; et veux mal à la mort d'avoir ravy un si brave roy, au moins avant que je ne l'aye veu. »

Cette mesme reine, quelque temps aprés, ayant ouy tant renommer M. de Nemours des perfections et valleurs qui estoyent en luy, fut curieuse

d'en demander des nouvelles à feu M. de Rendan, lorsque le roy François II l'envoya en Escosse .aire la paix devant le Petit-Lit qui estoit assiegé. Et ainsi qu'il luy en eut conté bien au long, et toutes les especes de ses grandes et belles vertus et vaillances, M. de Rendan, qui s'entendoit en amours aussi bien qu'en armes, cogneut en elle et son visage quelque estincelle d'amour ou d'affection, et puis en ses paroles une grande envie de le voir. Par quoy, ne se voulant arrester en si beau chemin, fit tant envers elle de sçavoir, s'il la venoit voir, s'il seroit le bien venu et receu, ce qu'elle l'en asseura, et par là presuma qu'ilz pourroyent venir en mariage.

Estant donc de retour de son ambassade à la cour, en fit au roy et à M. de Nemours tout le discours; à quoy le roy commanda et persuada à M. de Nemours d'y entendre : ce qu'il fit, avec une tres-grande joye s'il pouvoit parvenir à un si beau royaume par le moyen d'une si belle, vertueuse et honneste reine.

Pour fin, les fers se mirent au feu; par les beaux moyens que le roy luy donna, il fit de fort grands preparatifs et tres-superbes et beaux appareils, tant d'habillemens, chevaux, armes, bref, de toutes choses exquises, sans y rien obmettre, car je vis tout cela, pour aller parestre devant cette belle princesse, n'oubliant surtout d'y mener toute la fleur de la jeunesse de la cour; si bien que le fol Greffier, rencontrant là-dessus, disoit que c'estoit

la fleur des febves, par là brocardant la follastre jeunesse de la cour.

Cependant M. de Lignerolles, tres-habile et accort gentilhomme, et lors fort favory de M. de Nemours, son maistre, fut depesché vers ladite reine, qui s'en retourna avec une response belle et tres-digne de s'en contenter et de presser et avancer son voyage. Et me souvient que la cour en tenoit le mariage quasi pour fait; mais nous nous donnasmes la garde que, tout à coup, ledit voyage se rompit et demeura court, et avec une tres-grande despense, tres-vaine et inutile pourtant.

Je dirois, aussi bien qu'homme de France, à quoy il tint que cette rupture se fit, sinon qu'en passant ce seul mot : que d'autres amours, possible, luy serroient plus le cœur et le tenoient plus captif et arresté; car il estoit si accomply en toutes choses et si adroit aux armes et autres vertus, que les dames à l'envy volontiers l'eussent couru à force, ainsi que j'en ay veu de plus fringantes et plus chastes, qui rompoient bien leur jeusne de chasteté pour luy.

¶ Nous avons, dans les *Cent Nouvelles* de la reine de Navarre Marguerite, une tres-belle histoire de cette dame de Milan, qui, ayant donné assignation à feu M. de Bonnivet, depuis admiral de France, une nuict attitra ses femmes de chambre avec des espées nues pour faire bruit sur le degré, ainsi qu'il seroit prest à se coucher : ce

qu'elles firent tres-bien, [suivant] en cela le commandement de leur maistresse, qui, de son costé, fit de l'effrayée et craintive, disant que c'estoyent ses beaux freres qui s'estoyent apperceus de quelque chose, et qu'elle estoit perdue, et qu'il se cachast sous le lict ou derriere la tapisserie. Mais M. de Bonnivet, sans s'effrayer, prenant sa cape à l'entour du bras et son espée en l'autre, il dit : « Et où sont-ils ces braves freres qui me voudroyent faire peur ou mal? Quand ils me verront, ils n'oseront regarder seulement la pointe de mon espée. » Et, ouvrant la porte et sortant, ainsi qu'il vouloit commencer à charger sur ce degré, il trouva ces femmes avec leur tintamarre, qui eurent peur et se mirent à crier et confesser le tout. M. de Bonnivet, voyant que ce n'estoit que cela, les laissa et recommanda au diable, et se rentre en la chambre, et ferme la porte sur luy, et vint trouver sa dame, qui se mit à rire et l'embrasser, et luy confesser que c'estoit un jeu apposté par elle, et l'asseurer que, s'il eust fait du poltron et n'eust montré en cela sa vaillance, de laquelle il avoit le bruit, que jamais il n'eust couché avec elle. Et, pour s'estre monstré ainsi genereux et asseuré, elle l'embrassa et le coucha auprés d'elle; et toute la nuict ne faut point demander ce qu'ils firent : car c'estoit l'une des belles femmes de Milan, et aprés laquelle il avoit eu beaucoup de peine à la gaigner.

¶ J'ay cogneu un brave gentilhomme, qui un jour, estant à Rome couché avec une gentille

dame romaine, son mary absent, luy donna une pareille allarme, et fit venir une de ses femmes en sursaut l'advertir que le mary tournoit des champs. La femme, faisant de l'estonnée, pria le gentilhomme de se cacher dans un cabinet, autrement elle estoit perdue. « Non, non, dit le gentilhomme, pour tout le bien du monde je ne ferois pas cela; mais s'il vient je le tueray. » Ainsi qu'il avoit sauté à son espée, la dame se mit à rire et confesser avoir fait cela à poste pour l'esprouver, si son mary luy vouloit faire mal, ce qu'il feroit et la defendroit bien.

¶ J'ay cogneu une tres-belle dame, qui quitta tout à trac un serviteur qu'elle avoit, pour ne le tenir vaillant; et le changea en un autre qui ne le ressembloit, mais estoit craint et redouté extresmement de son espée, qui estoit des meilleures qui se trouvassent pour lors.

¶ J'ay ouy faire un conte à la cour aux anciens, d'une dame qui estoit à la cour, maistresse de feu M. de Lorge, le bon homme, en ses jeunes ans l'un des vaillants et renommez capitaines de gens de pied de son temps. Elle, ayant ouy dire tant de bien de sa vaillance, un jour que le roy François premier faisoit combattre des lions en sa cour, voulut faire preuve s'il estoit tel qu'on luy avoit fait entendre; et, pour ce, laissa tumber un de ses gans dans le parc des lions, estans en leur plus grande furie; et là-dessus pria M. de Lorge de l'aller querir, s'il l'aymoit tant comme il disoit.

Luy, sans s'estonner, met sa cappe au poing et l'espée à l'autre main, et s'en va asseurement parmy ces lions recouvrer le gand. En quoy la fortune luy fut si favorable que, faisant tousjours bonne mine et monstrant d'une belle asseurance la pointe de son espée aux lions, ilz ne l'oserent attacquer. Et, ayant recouru le gand, s'en retourna devers sa maistresse et luy rendit; en quoy elle et tous les assistans l'en estimerent bien fort. Mais on dit que, de beau depit, M. de Lorge la quitta pour avoir voulu tirer son passe-temps de luy et de sa valeur de cette façon. Encore dit-on qu'il luy jetta par beau depit le gand au nez : car il eust mieux voulu qu'elle luy eust commandé cent fois d'aller enfoncer un bataillon de gens de pied, où il s'estoit bien appris d'y aller, que non de combattre des bestes, dont le combat n'en est gueres glorieux. Certes tels essais ne sont ny beaux ny honnestes, et les personnes qui s'en aydent sont fort à reprouver.

¶ J'aymerois autant un tour que fit une dame à son serviteur, lequel, ainsi qu'il luy presentoit son service et l'asseuroit qu'il n'y auroit chose, tant hazardeuse fust-elle, qu'il ne la fit, elle, le voulant prendre au mot, luy dit : « Si vous m'aymez tant, et que vous soyez si courageux que vous dittes, donnez-vous de vostre dague dans le bras pour l'amour de moy. » L'autre, qui mouroit pour l'amour d'elle, la tira soudain, s'en voulant donner : je luy tins le bras et luy ostay la dague,

luy remonstrant que ce seroit un grand fol d'aller faire ainsi et de telle façon preuve de son amour et de sa valeur. Je ne nommeray point la dame, mais le gentilhomme estoit feu M. de Clermont-Tallard l'aisné, qui mourut à la bataille de Montcontour, un des braves et vaillants gentilshommes de France, ainsi qu'il le monstra à sa mort (commandant à une compagnie de gensdarmes), que j'aymois et honnorois fort.

¶ J'ay ouy dire qu'il en arriva tout de mesmes à feu M. de Genlis, qui mourut en Allemagne, menant les troupes huguenottes aux troisiesmes troubles : car, passant un jour la riviere devant le Louvre avec sa maistresse, elle laissa tomber dans l'eau son mouchoir, qui estoit beau et riche, exprés, et luy dit qu'il se jettast dedans pour le luy recourre. Luy, qui ne sçavoit nager que comme une pierre, se voulut excuser; mais, elle, luy reprochant que c'estoit un couard amy et nullement hardy, sans dire gare se jetta à corps perdu dedans, et, pensant avoir le mouchoir, se fust noyé s'il ne fust esté aussitost secouru d'un autre batteau.

Je croy que telles femmes, par tels essais, se veulent defaire ainsi gentiment de leurs serviteurs, qui, possible, les ennuyent. Il vaudroit mieux qu'elles leur donnassent de belles faveurs, et les prier, pour l'amour d'elles, les porter aux lieux honnorables de la guerre, et faire preuve de leur valeur, ou les y pousser davantage, que non pas

faire de ces sottises que je viens de dire, et que j'en dirois une infinité.

¶ Il me souvient que, lorsque nous allasmes assieger Rouen aux premiers troubles, madamoiselle de Piennes, l'une des honnestes filles de la cour, estant en doubte que feu M. de Gergeay ne fust esté assez vaillant pour avoir tué luy seul, et d'homme à homme, le feu baron d'Ingrande, qui estoit un des vaillants gentilshommes de la cour, pour esprouver sa valeur, luy donna une faveur d'une escharpe qu'il mit à son habillement de teste; et, ainsi qu'on vint pour reconnoistre le fort de Saincte-Catherine, il donna si courageusement et vaillamment dans une trouppe de chevaux qui estoyent sortis hors de la ville qu'en bien combattant il eut un coup de pistollet dans la teste, dont il mourut roide mort sur la place : en quoy ladite damoiselle fut satisfaitte de sa valeur, et, s'il ne fust mort ce coup, ayant si bien fait, elle l'eust espousé; mais, doutant un peu de son courage, et qu'il avoit mal tué ledit baron, ce luy sembloit, elle voulut voir cette experience, ce disoit-elle. Et certes, encor qu'il y ait beaucoup d'hommes vaillants de leur nature, les dames les y poussent encore davantage; et, s'ils sont lasches et froids, elles les esmeuvent et eschauffent.

¶ Nous en avons un tres-bel exemple de la belle Agnez, laquelle, voyant le roy Charles VII[e] ennamouraché d'elle et ne se soucier que de luy faire l'amour, et, mol et lasche, ne tenir compte

de son royaume, luy dit un jour que, lorsqu'elle estoit encores jeune fille, un astrologue luy avoit predit qu'elle seroit aymée et servie de l'un des plus vaillants et courageux roys de la chrestienté; que, quand le roy luy fit cet honneur de l'aymer, elle pensoit que ce fust ce roy valleureux qui luy avoit esté predit; mais, le voyant si mol, avec si peu de soin de ses affaires, elle voyoit bien qu'elle estoit trompée, et que ce roy si courageux n'estoit pas luy, mais le roy d'Angleterre, qui faisoit de si belles armes, et luy prenoit tant de belles villes à sa barbe. « Dont, dit-elle au roy, je m'en vais le trouver, car c'est celuy duquel entendoit l'astrologue. » Ces paroles picquerent si fort le cœur du roy qu'il se mit à plorer; et de là en avant, prenant courage et quittant sa chasse et ses jardins, prit le frain aux dents; si bien que, par son bonheur et vaillance, chassa les Anglois de son royaume.

¶ Bertrand du Guesclin, ayant espousé sa femme, madame Tiphanie, se mit du tout à la contenter et laisser le train de la guerre, luy qui l'avoit tant pratiquée auparavant, et qui avoit acquis tant de gloire et louange; mais elle luy en fit une reprimende et remonstrance, qu'avant leur mariage on ne parloit que de luy et de ses beaux faits, et que desormais on luy pourroit reprocher à elle-mesme une telle discontinuation de son mary, qui portoit un tres-grand prejudice à elle et à son mary d'estre devenu un si grand casannier;

dont elle ne cessa jamais, jusques à ce qu'elle luy eust remis son premier courage, et renvoyé à la guerre, où il fit encor mieux que devant.

Voilà comment cette honneste dame n'ayma point tant son plaisir de nuict comme elle faisoit l'honneur de son mary. Et, certes, nos femmes mesmes, encor qu'elles nous trouvent prés de leurs costez, si nous ne sommes braves et vaillants, ne nous sçauroyent aimer ny nous tenir auprés d'elles de bon cœur; mais, quand nous retournons des armées et que nous avons fait quelque chose de bien et de beau, c'est alors qu'elles nous ayment et nous embrassent de bon cœur, et qu'elles le trouvent meilleur.

¶ La quatriesme fille du comte de Provence, beau-pere de sainct Louys, et femme à Charles, comte d'Anjou, frere dudict roy, magnanime et ambitieuse qu'elle estoit, se faschant de n'estre que simple comtesse d'Anjou et de Provence, et qu'elle seule de ses trois sœurs, dont les deux estoyent reines et l'autre imperatrice, ne portoit autre tiltre que de dame et comtesse, ne cessa jamais, jusques à ce qu'elle eust prié, pressé et importuné son mary d'avoir et de conquester quelque royaume. Et firent si bien qu'ilz furent esleus par le pape Urbain roy et reine des Deux-Siciles; et allerent tous deux à Rome avec trente galleres se faire couronner par Sa Sainteté, en grand magnificence, roy et reine de Jerusalem et de Naples, qu'il conquesta aprés, tant par ses armes valeu-

reuses que par les moyens que sa femme luy donna, vendant toutes ses bagues et joyaux pour fournir aux frais de la guerre ; et puis aprés regnerent assez paisiblement et longuement en leurs beaux royaumes conquis.

¶ Longtemps aprés, une de leurs petites-filles, descendue d'eux et des leurs, Ysabeau de Lorraine, fit, sans son mary René, semblable trait : car, luy estant prisonnier entre les mains de Charles, duc de Bourgogne, elle, estant princesse sage et de grand magnanimité et courage, [le royaume] de Sicile et de Naples leur estant escheu par succession, assembla une armée de trente mille hommes, et elle-mesme la mena, et conquesta le royaume et se saisit de Naples.

¶ Je nommerois une infinité de dames qui ont servy de telles façons beaucoup à leurs maris, et qu'elles, estant hautes de cœur et d'ambition, ont poussé et encouragé leurs maris à se faire grands, acquerir des biens et des grandeurs et richesses. Aussi est-ce le plus beau et le plus honnorable que d'en avoir par la pointe de l'espée.

J'en ay cogneu beaucoup en nostre France et en nos cours, qui, plus poussez de leurs femmes quasi que de leurs volontez, ont entrepris et parfait de belles choses.

Force femmes ay-je cogneu aussi, qui, ne songeans qu'à leurs bons plaisirs, les ont empeschez et tenus tousjours auprés d'elles, de faire de beaux faits, ne voulans qu'ils s'y amusassent sinon à les

contenter du jeu de Vénus, tant elles y estoyent aspres. J'en ferois force comptes, mais je m'extravaguerois trop de mon sujet, qui est plus beau certes, car il touche la vertu, que l'autre qui touche le vice; et contente plus d'ouïr parler de ces dames qui ont poussé les hommes à de beaux actes. Je ne parle pas seulement des femmes mariées, mais de plusieurs autres, qui, pour une seule petite faveur, ont fait faire à leurs serviteurs beaucoup de choses qu'ils n'eussent fait. Car quel contentement leur est-ce? quelle ambition et eschauffement de cœur est-il plus grand que, quand on est en guerre, que l'on songe que l'on est bien aymé de sa maistresse, et que si l'on fait quelque belle chose pour l'amour d'elle, combien de bons visages, de beaux attraits, de belles œillades, d'embrassades, de plaisirs, de faveurs, qu'on espere aprés de recevoir d'elle?

¶ Scipion, entre autres reprimendes qu'il fit à Massinissa lorsque, quasi tout sanglant, il espousa Sophonisba, luy dit qu'il n'estoit bien seant de songer aux dames et à l'amour lorsque l'on est à la guerre. Il me pardonnera, s'il luy plaist; mais, quant à moy, je pense qu'il n'y a point si grand contentement, ny qui donne plus de courage ny d'ambition pour bien faire, qu'elles. J'en ay esté logé là d'autresfois. Quant à pour moy, je croy que tous ceux qui se trouvent aux combats en sont de mesme : je m'en rapporte à eux. Je croy qu'ils sont de mon opinion, tant qu'ils sont, et que, lors-

qu'ils sont en quelque beau voyage de guerre, et qu'ils sont parmy les plus chaudes presses de l'ennemy, le cœur leur double et accroist quand ilz songent à leurs dames, à leurs faveurs qu'ils portent sur eux, et aux caresses et beaux recueils qu'ils recevront d'elles au partir de là, s'ils en eschappent; et, s'ils viennent à mourir, quels regrets elles feront pour l'amour de leur trespas. Enfin, pour l'amour de leurs dames et pour songer en elles, toutes entreprises sont faciles et aisées, tous combats leur sont des tournois, et toute mort leur est un triomphe.

Je me souviens qu'à la bataille de Dreux feu M. Desbordes, brave et gentil cavallier s'il en fut de son temps, estant lieutenant de M. de Nevers, dit avant comte d'Eu, prince aussi tres-accomply, ainsi qu'il fallut aller à la charge pour enfoncer un bataillon de gens de pied qui marchoit droit à l'avant-garde où commandoit feu M. de Guise le Grand, et que le signal de la charge fut donné, ledict Desbordes, monté sur un turc gris, part tout aussitost, enrichy et garny d'une fort belle faveur que sa maistresse luy avoit donnée, je ne la nommeray point, mais c'estoit l'une des belles et honnestes filles, et des grandes de la cour; et en partant, il dit : « Ha! je m'en vois combattre vaillamment pour l'amour de ma maistresse, ou mourir glorieusement. » A ce il ne faillit : car, ayant percé les six premiers rangs, mourut au septiesme, porté par terre. A vostre advis, si cette dame n'avoit

bien employé sa belle faveur, et si elle s'en devoit desdire pour luy avoir donnée?

M. de Bussi a esté le jeune homme qui a aussi bien fait valoir les faveurs de ses maistresses que jeune homme de son temps, et mesmes de quelques-unes que je sçay, qui meritoyent plus de combats, d'exploits de guerre, de coups d'espée, que ne fit jamais la belle Angelique des paladins et chevalliers de jadis, tant Chrestiens que Sarrasins; mais je luy ay ouy dire souvent qu'en tant de combats singuliers et guerres et rencontres generales, car il en a fait prou, où il s'est jamais trouvé et qu'il a jamais entrepris, ce n'estoit point tant pour le service de son prince, ny pour ambition, que pour la gloire seule de complaire à sa dame. Il avoit certes raison, car toutes les ambitions du monde ne vallent pas tant que l'amour et la bienveillance d'une belle et honneste dame et maistresse.

Et pourquoy tant de braves chevalliers errants de la Table-Ronde, et tant de valleureux paladins de France du temps passé ont entrepris tant de guerres, tant de voyages lointains, tant fait de belles expeditions, sinon pour l'amour des belles dames qu'ils servoyent ou vouloyent servir? Je m'en rapporte à nos palladins de France, nos Rollands, nos Renauds, nos Ogiers, nos Olliviers, nos Yvons, nos Richards, et une infinité d'autres. Aussi c'estoit un bon temps et bien fortuné : car, s'ilz faisoyent quelque chose de beau pour l'amour de

leurs dames, leurs dames, nullement ingrates, les en sçavoyent bien recompenser, quand ils se venoyent rencontrer, ou donner le rendez-vous, dans des forests, dans les bois, ou prés des fontaines ou en quelques belles prairies. Et voylà le guerdon des vaillantises que l'on desire des dames!

Or, il y a une demande : pourquoy les femmes ayment tant ces vaillants hommes? Et, comme j'ay dit au commencement, la vaillance a cette vertu et force de se faire aymer à son contraire. Davantage, c'est une certaine inclination naturelle qui pousse les dames pour aymer la generosité, qui est certainement cent fois plus aymable que la couardise : aussi toute vertu se fait plus aymer que le vice.

Il y a aucunes dames qui ayment ces gens ainsi pourveus de valeur, d'autant qu'il leur semble que, tout ainsi qu'ils sont braves et adroits aux armes et au mestier de Mars, qu'ils le sont de mesmes à celuy de Venus.

Cette regle ne faut en aucuns. Et de fait ilz le sont, comme fut jadis Cesar, le vaillant du monde, et force autres braves que j'ay cogneu, que je tais. Et tels y ont bien toute autre force et grace que des ruraux et autres gens d'autre profession; si bien qu'un coup de ces gens là en vaut quatre des autres; je dis envers les dames qui sont modestement lubriques, mais non pas envers celles qui le sont sans mesure, car le nombre leur plaist. Et si cette regle est bonne quelquesfois en aucuns de

ces gens, et selon l'humeur d'aucunes femmes, elle faut en d'autres : car il se trouve de ces vaillants qui sont tant rompus de l'harnois et des grandes corvées de la guerre, qu'ils n'en peuvent plus quand il faut venir à ce doux jeu, de sorte qu'ils ne peuvent contenter leurs dames; dont aucunes, et plusieurs y en a, qui aymeroyent mieux un bon artisan de Venus, frais et bien emoulu, que quatre de ceux de Mars, ainsi allebrenez.

J'en ay cogneu force de ce sexe femenin et de cette humeur : car enfin, disent-elles, il n'y a que de bien passer son temps et en tirer la quintessence, sans avoir acception de personnes. Un bon homme de guerre est bon, et le fait beau voir à la guerre; mais, s'il ne sçait rien faire au lict, disent-elles, un bon gros vallet, bien à sejour, vaut bien autant qu'un beau et vaillant gentilhomme lassé.

Je m'en rapporte à celles qui en ont fait l'essay et le font tous les jours : car les reins du gentilhomme, tant gallant et brave soit-il, estans rompus et froissez de l'harnois qu'ils ont tant porté sur eux, ne peuvent fournir à l'appointement, comme les autres qui n'ont jamais porté peine ny fatigue.

¶ D'autres dames y a-il qui ayment les vaillants, soyent pour maris, soyent pour serviteurs, afin qu'ils debattent et soustiennent mieux leurs honneurs et leurs chastetez, si aucuns medisans il y en a qui les veullent souiller de paroles; ainsi que j'en ay veu plusieurs à la cour, où j'y ay cogneu d'autres fois une fort belle et grande dame, que je ne

nommeray point, estant fort sujette aux medisances, quitta un serviteur fort favory qu'elle avoit, le voyant mol à departir de la main et ne braver et ne quereller, pour en prendre un autre qui estoit un escalabreux, brave et vaillant, qui portoit sur la pointe de son espée l'honneur de sa dame, sans qu'on y osât aucunement toucher.

Force dames ay-je cogneu de cette humeur, qui ont voulu tousjours avoir un vaillant pour leur escorte et deffense; ce qui leur est tres-bon et tres-utile bien souvent; mais il faut bien qu'elles se donnent garde de broncher et varier devant eux, si elles se sont une fois sousmises sous leur domination : car, s'ils s'apperçoivent le moins du monde de leurs fredaines et mutations, ilz les meinent beau et les gourmandent terriblement, et elles et leurs gallants, si elles changent; ainsi que j'en ay veu plusieurs exemples en ma vie.

Voilà donc telles femmes qui se voudront mettre en possession de tels braves et scalabreux, faut qu'elles soyent braves et tres-constantes envers eux, ou bien qu'elles soyent si fort secretes en leurs affaires qu'elles ne se puissent evanter : si ce n'est qu'elles voulussent faire en composant, comme les courtisannes d'Italie et de Rome, qui veulent avoir un brave (ainsi le nomment-elles) pour les defendre et maintenir; mais elles mettent tousjours par le marché qu'elles auront d'autres concurrences, et que le brave n'en sonnera mot.

Cela est fort bon pour les courtisannes de Rome

et pour leurs braves, non pour les gallants gentilshommes de nostre France ou d'ailleurs. Mais, si une honneste dame se veut maintenir en sa fermeté et constance, il faut que son serviteur n'espargne nullement sa vie pour la maintenir et defendre, si elle court la moindre fortune du monde, soit, ou de sa vie, ou de son honneur, ou de quelque meschante parole; ainsi que j'en ay veu en nostre cour plusieurs qui ont fait taire les medisans tout court, quand ils sont venus à detracter de leurs dames et maistresses, auxquelles, par devoir de chevallerie et par les loix, nous sommes tenus de servir de champions en leurs afflictions; ainsi que fit ce brave Renaud de la belle Genevre en Escosse, le seigneur de Mendozze à cette belle duchesse que j'ay dit, et le seigneur de Carouge à sa propre femme du temps du roy Charles sixiesme, comme nous lisons en nos croniques. J'en allegueroit une infinité d'autres, et du vieux et du nouveau temps, ainsi que j'ay veu en nostre cour; mais je n'aurois jamais fait.

D'autres dames ay-je cogneu qui ont quitté des hommes pusilanimes, encores qu'ils fussent bien riches, pour aymer et espouser des gentilshommes qui n'avoyent que l'espée et la cappe, pour maniere de dire; mais ilz estoyent valleureux et genereux, et avoyent esperance, par leurs valeurs et generositez, de parvenir aux grandeurs et aux estats, encore certes que ce ne soyent pas les plus vaillants qui le plus souvent y parviennent, en

quoy on leur fait tort pourtant; et bien souvent void-on les couards et pusilanimes y parvenir; mais qu'il soit, telle marchandise ne paroist point sur eux comme quand elle est sur les vaillants.

Or, je n'aurois jamais fait si je voulois raconter les diverses causes et raisons pourquoy les dames ayment ainsi les hommes remplis de generosité. Je sçay bien que, si je voulois amplifier ce discours d'une infinité de raisons et d'exemples, j'en pourrois faire un livre entier; mais, ne me voulant amuser sur un seul sujet, ains en varier de plusieurs et divers, je me contenteray d'en avoir dit ce que j'ay dit, encore que plusieurs me pourront reprendre, que cettui-cy estoit bien assez digne pour estre enrichy de plusieurs exemples et prolixes raisons, qu'eux-mesmes pourront bien dire : « Il a oublié cettui-cy; il a oublié cettuy-là. » Je le sçay bien; et en sçay, possible, plus qu'ilz ne pourront alleguer, et des plus sublins et secrets; mais je ne veux les tous publier et nommer.

Voilà pourquoy je me tais. Toutesfois, avant que faire pose, je diray ce mot en passant : que, tout ainsi que les dames ayment les hommes vaillants et hardis aux armes, elles ayment aussi ceux qui le sont en amours, et jamais homme couard et par trop respectueux en icelles n'aura bonne fortune; non qu'elles les vueillent si outrecuidez, hardis et presumptueux, que de haute lutte les vinssent porter par terre; mais elles desirent en eux une certaine modestie hardie, ou hardiesse

modeste : car d'elles-mesmes, si ce ne sont des louves, ne vont pas requerir ny se laisser aller, mais elles en sçavent si bien donner les appetits, les envies, et attirent si gentiment à l'escarmouche, que qui ne prend le temps à point et ne vient aux prises, sans aucun respect de majesté et de grandeur, ou de scrupule, ou de conscience, ou de crainte, ou de quelque autre sujet, celuy vrayment est un sot et sans cœur, et qui merite à jamais estre abandonné de la bonne fortune.

¶ Je sçay deux honnestes gentilshommes compagnons, pour lesquels deux fort honnestes dames, et non certes de petite qualité, ayant fait pour eux une partie un jour à Paris, et s'aller pourmener en un jardin, chacune, y estant, se separa à l'escart l'une de l'autre, avec un chacun son serviteur, en chacune son allée, qui estoit si couverte de belles treilles que le jour quasi ne s'y pouvoit voir, et la fraischeur y estoit gracieuse. Il y eut un des deux, hardy, qui, cognoissant cette partie n'avoir esté faitte pour se pourmener et prendre le frais, et selon la contenance de sa dame qu'il voyoit brusler en feu, et d'autre envie que de manger des muscats qui estoyent en la treille, et selon aussi les paroles eschauffées, affettées et follastres, ne perdit si belle occasion ; mais, la prenant sans aucun respect, la mit sur un petit lict qui estoit fait de gazons et mottes de terre ; il en jouit fort doucement, sans qu'elle dît autre chose, sinon : « Mon Dieu ! que voulez-vous faire ? N'estez-vous pas le plus grand

fou et estrange du monde? Et, si quelqu'un vient, que dira-on? Mon Dieu, ostez-vous. » Mais le gentilhomme, sans s'estonner, continua si bien qu'il en partit si content, et elle et tout, qu'ayant fait encor trois ou quatre tours d'allée, ilz recommencerent une seconde charge. Puis, sortans de là en autre allée ouverte, y virent d'autre costé l'autre gentilhomme et l'autre dame, qui se pourmenoient ainsi qu'ils les y avoyent laissez auparavant. A quoy la dame contente dit au gentilhomme content : « Je croy qu'un tel aura fait du sot, et qu'il n'aura fait à sa dame autre entretien que de paroles, de discours et de pourmenades. » Donc, tous quatre s'assemblans, les deux dames se vindrent à demander de leurs fortunes. La contente respondit qu'elle se portoit fort bien, elle, et que pour le coup elle ne se sçauroit pas mieux porter. La mecontente, de son costé, dit qu'elle avoit eu affaire avec le plus grand sot et le plus couard amant qui s'estoit jamais veu; et sur tout les deux gentilshommes les virent rire et crier entr'elles deux en se pourmenant : « O le sot! o le couard! o monsieur le respectueux! » Sur quoy, le gentilhomme content dit à son compagnon : « Voylà nos dames qui parlent bien à vous, elles vous fouettent; vous trouverez que vous avez fait trop du respectueux et du badin. » Ce qu'il advoua; mais il n'estoit plus temps, car l'occasion n'avoit plus de poil pour la prendre. Toutesfois, ayant cogneu sa faute, au bout de quelque temps

il la repara par quelque certain autre moyen que je dirois bien.

¶ J'ay cogneu deux grands seigneurs et freres, et tous deux bien parfaits et bien accomplis, qui, aymans deux dames, mais il y en avoit bien une plus grande que l'autre en tout, et estans entrez en la chambre de cette grande qui gardoit pour lors le lict, chacun se mit à part pour entretenir sa dame. L'un entretint la grande avec tous les respects, tous les baisemains humbles qu'il pût, et paroles d'honneur et respectueuses, sans faire jamais aucun semblant de s'approcher de prés ny vouloir forcer la roque. L'autre frere, sans ceremonie d'honneur ny de paroles, prit la dame à un coing de fenestre, et, luy ayant tout d'un coup escerté ses calleçons, qui estoyent bridez, car il estoit bien fort, luy fit sentir qu'il n'aymoit point à l'espagnole, par les yeux, ny par les gestes de visage, ny par paroles, mais par le vray et propre point et effet qu'un vray amant doit souhaitter; et, ayant achevé son prix-fait, s'en part de la chambre; et, en partant, dit à son frere, assez haut que sa dame l'ouit : « Mon frere, si vous ne faites comme moy vous ne faittes rien; et vous dy que vous pouvez estre tant brave et hardy ailleurs que vous voudrez, mais, si en ce lieu vous ne monstrez vostre hardiesse, vous estes deshonnoré : car vous n'estes icy en lieu de respect, mais en lieu où vous voyez vostre dame qui vous attend. » Et par ainsi laissa son frere, qui pourtant pour

l'heure retint son coup et le remit à une autre fois : ce ne fut pourtant que la dame l'en estimast davantage, ou qu'elle luy attribuast une trop grande froideur d'amour, ou faute de courage, ou inhabileté de corps; si l'avoit monstré assez ailleurs, soit en guerre, soit en amours.

¶ La feue royne mere fit une fois jouer une fort belle comedie en italien, pour un mardy gras, à Paris, à l'hostel de Reins, que Cornelio Fiasco, capitaine des galleres, avoit inventé. Toute la cour s'y trouva, tant hommes que dames, et force autres de la ville. Entre autres choses, il fut representé un jeune homme qui avoit demeuré caché toute une nuict dans la chambre d'une tres-belle dame et ne l'avoit nullement touchée; et, ayant raconté cette fortune à son compagnon, il luy demanda : *Ch' avete fatto?* L'autre respondit : *Niente.* — *Ah! poltronazzo, senza cuore!* luy respondit son compagnon, *non havete fatto niente! che maldita sia la tua poltronneria!*

Aprés que ladite comedie fut jouée, le soir, ainsi que nous estions en la chambre de la reine et que nous discourions de cette comedie, je demanday à une fort belle et honneste dame, que je ne nommeray point, quels plus beaux traits elle avoit observé et remarqué en la comedie, qui luy eussent pleu le plus. Elle me dit tout naïvement : « Le plus beau trait que j'ay trouvé, c'est que l'autre a respondu au jeune homme, qui s'appelloit Lucio, qui luy avoit dit *che non haveva fatto niente :*

Ah poltronazzo! non havete fatto niente! che maldita sia la tua poltronneria! »

Voilà comme cette dame qui me parloit estoit de consente avec l'autre qui luy reprochoit sa poltronnerie, et qu'elle ne l'estimoit nullement d'avoir esté si mol et lasche; ainsi comme plus à plain elle et moy nous en discourusmes des fautes que l'on fait sur le sujet de ne prendre le temps et le vent quand il vient à point, comme fait le bon marinier. Si faut-il que je face encore ce conte, et le mesle, tout plaisant et bouffon qu'il est, parmy les autres serieux.

¶ J'ay donc ouy conter à un honneste gentilhomme, mien amy, qu'une dame de son pays, ayant plusieurs fois monstré de grandes familiaritez et privautez à un sien vallet de chambre, qui ne tendoient toutes qu'à venir à ce point, ledit vallet, point fat et sot, un jour d'esté trouvant sa maistresse par un matin à demy endormie dans son lict toute nue, tournée de l'autre costé de la ruelle, tenté d'une si grande beauté, et d'une fort propre posture et aisée pour l'investir et s'en accommoder, estant elle sur le bord du lit, vint doucement et investit la dame, qui, se tournant, vid que c'estoit son vallet qu'elle desiroit; et, toute investie qu'elle estoit, sans autrement se desinvestir ny remuer, ny se defaire, ny depestrer de sa prise tant soit peu, ne fit que luy dire, tournant la teste, et se tenant ferme de peur de ne rien perdre : « M^r le sot, qui est-ce qui vous a fait si hardy

de le mettre là? » Le vallet luy respondit en toute reverence : « Madame, l'osteray-je? — Ce n'est pas ce que je vous dis, Mr le sot, luy respondit la dame. Je vous dis : qui vous a fait si hardy de le mettre là? » L'autre retournoit tousjours à dire : « Madame, l'osteray-je? et, si voulez, je l'osteray. » Et elle à redire : « Ce n'est pas ce que je vous dis encore, Mr le sot. » Enfin, et l'un et l'autre firent ces mesmes repliques et dupliques par trois ou quatre fois, sans se debauscher autrement de leur besogne, jusques à ce qu'elle fut achevée, dont la dame s'en trouva mieux que si elle eust commandé à son galland de l'oster, ainsi qu'il luy demandoit. Et bien servit à elle de persister en sa premiere demande sans varier, et au gallant en sa replique et duplique; et par ainsi continuerent leurs coups et cette rubrique longtemps aprés ensemble : car il n'y a que la premiere fournée ou la premiere pinte chere, ce dit-on.

Voilà un beau vallet et hardy! Et à tels hardis, comme dit l'Italien, il faut dire : *A bravo cazzo mai non manca favor.*

Or, par ainsi, vous voyez qu'il y en a plusieurs qui sont braves, hardis et vaillants, aussi bien pour les armes que pour les amours; d'autres qui le sont en armes et non en amours; d'autres qui le sont en amours et non aux armes, comme estoit ce marault de Pâris, qui eut bien la hardiesse et vaillance de ravir Heleine à son pauvre mary de

cocu Menelaus, et coucher avec elle, et non de se battre avec luy devant Troye.

Voilà aussi pourquoy les dames n'ayment les vieillards, ne ceux qui sont trop avancez sur l'aage, d'autant qu'ils sont fort timides en amours et vergogneux à demander; non qu'ilz n'ayent des concupiscences aussi grandes que les jeunes, voire plus, mais non pas les puissances. Et c'est ce que dit une fois une dame espagnole: que les vieillards ressembloient beaucoup de personnes que, quand elles voyent les rois en leurs grandeurs, dominations et autoritez, ilz souhaitteroient fort d'estre comme eux, non pas qu'ilz osassent attenter rien contre eux pour les deposseder de leurs royaumes et prendre leurs places; et disoit-elle : *Y a penas es nascido el deseo, quando se muere luego;* « qu'à peine le desir est né qu'il meurt aussitost : » Aussi les vieillards, quand ilz voyent de beaux objets, ilz n'osent les attacquer, *porque los viejos naturalmente son temerosos ; y amor y temor no se caben en un saco :* « car les vieillards sont craintifs fort naturellement ; et l'amour et la crainte ne se trouvent jamais bien dans un sac. » Aussi ont-ils raison : car ils n'ont armes ny pour offencer ny pour defendre, comme des jeunes gens, qui ont la jeunesse et beauté; et aussi, comme dit le poete : « rien n'est mal seant à la jeunesse, quelque chose « qu'elle face; aussi, dit un autre, il n'est point « beau de voir un vieil gendarme ny un vieil amou- « reux. »

Or, c'est assez parlé sur ce sujet; parquoy je fais fin et n'en dis plus, sinon que j'adjousteray un autre nouveau sujet, faisant et approchant quasi à ce sujet, qui est que : tout ainsi que les dames ayment les hommes braves, vaillants et genereux, les hommes ayment pareillement les dames braves de cœur et genereuses. Et, comme tout homme genereux et courageux est plus aymable et admirable qu'un autre, aussi de mesme en est toute dame illustre, genereuse et courageuse; non que je vueille que cette dame face les actes d'un homme, ny qu'elle s'agendarme comme un homme, ainsi que j'en ay veu, cogneu et ouy parler d'aucunes qui montoient à cheval comme un homme, portoyent leur pistollet à l'arçon de la selle, et le tiroient, et faisoyent la guerre comme un homme.

J'en nommerois bien une qui, durant ces guerres de la Ligue, en a fait de mesme. Ce desguisement est dementir le sexe. Outre qu'il n'est beau et bien seant, il n'est permis, et porte plus grand prejudice qu'on ne pense : ainsi que mal en prit à cette gente pucelle d'Orleans, laquelle en son procez fut fort calomniée de cela, et en partie cause de son sort et sa mort.

Voilà pourquoy je ne veux ny estime trop tel garçonnement. Mais je veux et ayme une dame qui monstre son brave et valleureux courage, estant en adversité et en bon besoin, par de beaux actes feminins qui approchent fort d'un cœur masle. Sans emprunter les exemples des genereuses

dames de Rome et de Sparte de jadis, qui ont en cela excedé toutes autres, ilz sont assez manifestes et apposez à nos yeux; j'en veux escrire de nouveaux et de nos temps.

Pour le premier, et à mon gré le plus beau que je sçache, ce fut celuy de ces belles, honnestes et courageuses dames de Sienne, alors de la revolte de leur ville contre le joug insupportable des imperiaux : car, aprés que l'ordre y fut estably pour la garde, les dames, en estant mises à part pour n'estre propres à la guerre comme les hommes, voulurent monstrer un par-dessus, et qu'elles sçavoyent faire autre chose que de besogner à leurs ouvrages du jour et de la nuict; et, pour porter leur part du travail, se departirent d'elles-mesmes en trois bandes; et, un jour de Saint-Anthoine, au mois de janvier, comparurent en public trois des plus belles, grandes et principales de la ville, en la grande place, qui est certes tres-belle, avec leurs tambours et enseignes.

La premiere estoit la signora Forteguerra, vestue de violet, son enseigne et sa bande de mesme parure, avec une devise de ces mots : *Pur che sia il vero*. Et estoyent toutes ces dames vestues à la nimphale, d'un court accoustrement, qui en descouvroit et monstroit mieux la belle greve. La seconde estoit la signora Piccolomini, vestue d'incarnat, avec sa bande et enseigne de mesme, avec la croix blanche, et la devise en ces mots : *Pur che no l'habbia tutto*. La troisiesme estoit la si-

gnora Livia Fausta, vestue toute à blanc, avec sa bande et enseigne blanche, en laquelle estoit une palme, et la devise en ces mots : *Pur che l'habbia.*

A l'entour et à la suitte de ces trois dames, qui sembloyent trois deesses, y avoit bien trois mille dames, que gentilles-femmes, bourgeoises, qu'autres, d'apparence toutes belles, ainsi bien parées de leurs robes et livrées toutes, ou de satin, de taffetas, de damas, ou autres draps de soye, et toutes resolues de vivre ou mourir pour la liberté. Et chacune portoit une fassine sur l'espaule à un fort que l'on faisoit, crians : *France ! France !* dont M. le cardinal de Ferrare et M. de Termes, lieutenants du roy, en furent si ravis d'une chose si rare et belle qu'ilz ne s'amuserent à autre chose qu'à voir, contempler, admirer et louer ces belles et honnestes dames : comme de vray j'ay ouy dire à aucunes et aucuns qui y estoyent que jamais rien ne fut si beau. Et Dieu sçait si les belles dames manquent en cette ville, et en abondance, sans speciauté.

Les hommes, qui, de leur bonne volonté, estoyent fort enclins à leur liberté, en furent davantage poussez par ce beau trait, ne voulans en rien ceder à leurs dames pour cela : tellement que tous à l'envy, gentilshommes, seigneurs, bourgeois, marchands, artisans, riches et pauvres, tous accoururent au fort à en faire de mesme que ces belles, vertueuses et honnestes dames; et, en grande emulation, non-seulement les seculiers, mais les

gens d'eglise, pousserent tous à cette œuvre. Et, au retour du fort, les hommes à part, et les dames aussi rangées en bataille en la place auprés du palais de la Seigneurie, allerent l'un aprés l'autre, de main en main, saluer l'image de la Vierge Marie, patronne de la ville, en chantant quelques himnes et cantiques à son honneur, par un si doux air et agreable armonie que, partie d'aise, partie de pitié, les larmes tomboient des yeux à tout le peuple; lequel, aprés avoir receu la benediction de M. le reverendissime cardinal de Ferrare, chacun se retira en son logis, tous et toutes en resolution de faire mieux à l'advenir.

Cette ceremonie sainte de dames me fait ressouvenir (sans comparaison) d'une prophane, mais belle pourtant, qui fut faitte à Rome du temps de la guerre punique, qu'on trouve dans Tite-Live. Ce fut une pompe et une prossession qui s'y fit de trois fois neuf, qui sont vingt-sept, jeunes belles filles romaines, et toutes pucelles, vestues de robettes assez longuettes, l'histoire n'en dit point les couleurs, lesquelles, aprés leur pompe et procession achevée, s'arresterent en une place, où elles danserent devant le peuple une danse en s'entredonnans une cordelette, rangées l'une aprés l'autre, faisant un tour de danse, et accommodant le mouvement et fretillement de leurs pieds à la cadanse de l'air et de la chanson qu'elles disoyent : ce qui fut chose tres-belle à voir, autant pour la beauté de ces belles filles que pour leur bonne

grace, leur belle façon à la danse, et pour leur affetté mouvement de pieds, qui certes l'est d'une belle pucelle, quand elle les sçait gentiment et mignardement conduire et mener.

Je me suis imaginé en moy cette forme de danse, et m'a fait souvenir d'une que j'ay veu de mon jeune temps danser les filles de mon païs, qu'on appelloit la *jarretiere*; lesquelles, prenans et s'entredonnans la jarretiere par la main, les passoyent et repassoient par-dessus leur teste, puis les mesloyent et entrelassoyent entre leurs jambes en sautant dispostement par-dessus, et puis s'en desvelopoyent et desengageoyent si gentiment par de petits sauts, tousjours s'entresuivans les uns aprés les autres, sans jamais perdre la cadanse de la chanson ou de l'instrument qui les guidoit, si que la chose estoit tres-plaisante à voir : car les sauts, les entrelassemens, les desgagemens, le port de la jarretiere et la grace des filles, portoyent je ne sçay quelle lasciveté mignarde, que je m'estonne que cette danse n'a esté pratiquée en nos cours de nostre temps, puisque les calleçons y sont fort propres, et qu'on y peut voir aisement la belle jambe, et qui a la chausse la mieux tirée, et qui a la plus belle disposition. Cette danse se peut mieux representer par la veue que par l'escriture.

Pour retourner à nos dames siennoises : ha! belles et braves dames, vous ne deviez jamais mourir, non plus que vostre los, qui à jamais ira

de conserve avec l'immortalité, non plus aussi que cette belle et gentille fille de vostre ville, laquelle, en vostre siege, voyant son frere un soir detenu mallade en son lict et fort mal disposé pour aller en garde, le laissant dans le lit, tout coyement se derobe de luy, prend ses armes et ses habillemens, et, comme la vraye effigie de son frere, paroist en garde; et pour son frere fut prise ainsi et incogneue par la faveur de la nuict. Gentil trait, certes! car, bien qu'elle se fust garçonnée et gendarmée, ce n'estoit pourtant pour en faire une continuelle habitude, que pour cette fois faire un bon office à son frere. Aussi dit-on que nul amour est egale à la fraternelle, et qu'aussi, pour un bon besoin, il ne faut rien espargner pour monstrer une gente generosité de cœur, en quelque endroit que ce soit.

Je croy que le corporal qui lors commandoit à l'esquade où estoit cette belle fille, quand il sceut ce trait, fut bien marry qu'il ne l'eust mieux recogneue, pour mieux publier sa louange sur le coup, ou bien pour l'exempter de la sentinelle, ou du tout pour s'amuser d'en contempler la beauté, sa grace et sa façon militaire : car ne faut point douter qu'elle ne s'estudiast en tout à la contrefaire.

Certes, on ne sçauroit trop louer ce beau trait, et mesme sur un si juste sujet pour le frere. Tel en fit ce gentil Richardet, mais pour divers sujet[s], quand, aprés avoir ouy le soir sa sœur Bradamente

discourir des beautez de cette belle princesse d'Espagne, et de ses amours et desirs vains, aprés qu'elle fut couchée, il prit ses armes et sa belle cotte, et s'en deguise pour parestre sa sœur, tant ils estoyent de semblance de visage et beauté; et aprés, sous telle forme, tira de cette belle princesse ce qu'à sa sœur son sexe luy avoit desnié; dont mal pourtant tres-grand luy en fust arrivé sans la faveur de Roger, qui, le prenant pour sa maistresse Bradamante, le garantit de mort.

Or j'ay ouy dire à M. de La Chapelle des Ursins, qui lors estoit en Italie, et qui fit le rapport de si beau trait de ces dames siennoises au feu roy Henry [qu']il le trouva si beau que la larme à l'œil il jura que, si Dieu luy donnoit un jour la paix ou la trefve avec l'empereur, qu'il iroit par ses galleres en la mer de Toscane, et de là à Sienne, pour voir cette ville si affectée à soy et à son party, et la remercier de cette brave et bonne volonté, et surtout pour voir ces belles et honnestes dames et leur en rendre graces particulieres.

Je croy qu'il n'y eust pas failly, car il honnoroit fort les belles et honnestes dames; et si leur escrivit, principalement aux trois principales, des lettres les plus honnestes du monde de remerciemens et d'offres, qui les contenterent et animerent davantage.

Helas! il eut bien, quelque temps aprés, la trefve; mais, l'attendant à venir, la ville fut prise, comme j'ay dit ailleurs; qui fut une perte inesti-

mable pour la France, d'avoir perdu une si noble et si chere alliance, laquelle, se ressouvenant et se ressentant de son ancienne origine, se voulut rejoindre et remettre parmy nous : car on dit que ces braves Siennois sont venus des peuples de France qu'en la Gaule on appelloit jadis Senonnes, que nous tenons aujourd'huy ceux de Sens; aussi en tiennent-ils encores de l'humeur de nous autres François, car ils ont la teste prés du bonnet, et sont vifs, soudains et prompts comme nous. Les dames, pareillement aussi, se ressentent de ces gentillesses, gracieuses façons, et familiaritez françoises.

J'ay leu dans une vieille cronique que j'ay allegué ailleurs, que le roy Charles VIII[e], en son voyage de Naples, lorsqu'il passa à Sienne, il y fut receu par une entrée si triomphante et si superbe qu'elle passa toutes les autres qu'il fit en toute l'Italie; jusques à là que, pour plus grand respect et signe d'humilité, toutes les portes de la ville furent ostées de leurs gonds et portées par terre; et tant qu'il y demeura furent ainsi ouvertes et abandonnées à tous allants et venants, et puis aprés, venant son depart, remises.

Je vous laisse à penser si le roy, toute sa cour et son armée, n'eurent pas grand sujet d'aymer et honnorer cette ville, comme de vray il fit tousjours, et en dire tous les biens du monde. Aussi la demeure à luy et à tous en fut tres-agreable, et sur la vie fut defendu de n'y faire aucune inso-

lence, comme certes la moindre du monde ne s'ensuivit. Ha! braves Siennois, vivez pour jamais! Que pleust à Dieu fussiez-vous encore nostres en tout, comme vous l'estes, possible, en cœur et en ame! car la domination d'un roy de France est bien plus douce que celle d'un duc de Florence; et puis le sang ne peut mentir. Que si nous estions aussi voisins comme nous sommes reculez, possible, tous ensemble conformes de volontez, en ferions-nous dire.

¶ Les principales dames de Pavie, en leur siege du roy François, sous la conduitte et exemple de la signora contessa Hipolita de Malespina, leur generale, se mirent de mesmes à porter la hotte, remuer terre et remparer leurs bresches, faisant à l'envy des soldats.

¶ Un pareil trait que ces dames siennoises que je viens de raconter je vis faire à aucunes dames rochelloises, au siege de leur ville; dont il me souvient que le premier dimanche de caresme que le siege y estoit, Monsieur, nostre general, manda sommer M. de La Noue de sa parole, et venir parler à luy et luy rendre compte de sa negociation que luy avoit chargé pour cette ville; dont le discours en est long et fort bizarre, que j'espere ailleurs descrire. M. de La Noue n'y faillit pas, et pour ce M. d'Estrozze fut donné en ostage dans la ville, et trefves furent faites pour ce jour et pour le lendemain.

Ces trefves ainsi faittes, parurent aussitost comme

nous, hors des tranchées, force gens de la ville sur les rampars et sur les murailles; et sur tous parurent une centaine de dames et bourgeoises des plus grandes, plus riches et des plus belles, toutes vestues de blanc, tant de la teste que du corps, toutes de toille de Hollande fine, qu'il fit tres-beau voir. Et ainsi s'estoyent-elles vestues, à cause des fortifications des rampars où elles travailloyent, fût ou à porter la hotte ou à remuer la terre; et d'autres habillemens se fussent ensalaudis, et ces blancs en estoyent quittes pour les mettre à la lessive; et aussi qu'avec cet habit blanc se fissent mieux remarquer parmy les autres. Nous autres fusmes fort ravis à voir ces belles dames; et vous asseure que plusieurs s'y amuserent plus qu'à autre chose : aussi voulurent-elles bien se monstrer à nous; et ne furent à nous guieres chiches de leur veue, car elles se plantoyent sur le bord du rampart d'une fort belle grace et demarche, qu'elles valoyent bien le regarder et desirer.

Nous fusmes curieux de demander quelles dames c'estoyent. Ilz nous respondirent que c'estoyent une bande de dames ainsi jurée, associée et ainsi parée pour le travail des fortifications, et pour faire de tels services à leur ville; comme certes de vray elles en firent de bons, jusques-là que les plus virilles et robustes menoyent les armes; si que j'ay ouy conter d'une, pour avoir souvent repoussé ses ennemis d'une pique, elle la garde encor si soigneusement comme sacrée relique, qu'elle ne la

donneroit, ny ne voudroit pour beaucoup d'argent la bailler, tant elle la tient chere chez soy.

¶ J'ay ouy racconter à aucuns vieux commandeurs de Rhodes, et mesmes je l'ay leu en un vieux livre, que, lorsque Rhodes fut assiegé par sultan Soliman, les belles dames et filles de la ville ne pardonnerent à leurs beaux visages et tendres et delicats corps, pour porter leur bonne part des peines et fatigues du siege, jusqu'à là que bien souvent se presentoyent aux plus pressez et dangereux assauts, et courageusement secondoyent les chevalliers et soldats à les soustenir. Ah! belles Rodienes, vostre nom, vostre los a valu de tout temps, et ne meriteriez d'estre sous la domination des barbares!

¶ Du temps du roy François premier, la ville de Sainct-Riquier, en Picardie, fut entreprise et assaillie par un gentilhomme flamend, nommé Domrin, enseigne de M. du Ru, accompagné de cent hommes d'armes et de deux mille hommes de pied, et quelque artillerie. Dedans il n'y avoit seulement que cent hommes de pied, qui estoit fort peu. Et estoit prise, ne fut que les dames de la ville se presenterent à la muraille avec armes, eau et huille bouillante et pierres, et repousserent bravement les ennemis, bien qu'ils fissent tous les efforts pour entrer. Encore deux desdites dames leverent deux enseignes des mains des ennemis, et les tirerent de la muraille dans la ville; si bien que les assiegeans furent contraints d'abandonner la bresche qu'ils

avoyent faite et les murailles, et se retirer et s'en aller : dont la renommée fut par toute la France, la Flandre et la Bourgogne. Au bout de quelque temps, le roy François, passant par là, en voulut voir les femmes, les loua et les remercia.

¶ Les dames de Peronne en firent de mesme, quand la ville fut assiegée du comte de Nassau, et assisterent aux braves gens de guerre qui estoyent dedans, tout de mesme façon, qui en furent estimées, louées et remerciées de leur roy.

¶ Les femmes de Sancerre, en ces guerres civiles et leur siege, furent recommandées et louées des beaux effets qu'elles y firent en toutes sortes.

¶ Durant cette guerre de la ligue, les dames de Vitré s'acquitterent de mesme en leur ville assiegée par M. de Mercueur. Elles y sont tres-belles et tousjours fort proprement habillées de tout temps; et pour ce n'espargnoyent leurs beautez à se monstrer viriles et courageuses; comme certes tous actes virils et genereux, à un tel besoin, sont autant à estimer en les femmes qu'en les hommes.

¶ Ainsi que de mesme furent jadis les gentiles femmes de Cartage, lesquelles, quand elles virent leurs marys, leurs freres, leurs peres, leurs parens et leurs soldats, cesser de tirer à leurs ennemis, par faute de cordes en leurs arcs, qui estoyent toutes usées de force de tirer par une si grande longueur de siege, et, par ce, ne pouvans plus chevir de chanvre, de lin, ny de soye, ny d'autres choses pour faire cordes, s'adviserent de couper leurs

belles tresses et blonds cheveux, et ne pardonner à ce bel honneur de leurs testes et parement de leurs beautez; si bien qu'elles-mesmes, de leurs belles, blanches et delicates mains, en retorserent et en firent des cordes, et en fournirent à leurs gens de guerre; dont je vous laisse à penser de quels courages et de quels nerfs ils pouvoient tendre et bander leurs arcs, en tirer et en combattre, portans si belles faveurs des dames.

¶ Nous lisons dans l'Histoire de Naples que ce grand capitaine Sforze, sous la charge de la reine Jeanne IIe, ayant esté pris par le mary de la reine, Jacques, mis en estroitte prison, et eu quelques traits de corde, sans doute il avoit la teste tranchée, sans que sa sœur Marguerite se mit en armes et aux champs, et fit si bien, elle en personne, qu'elle prit quatre gentilshommes napolitains des principaux, et manda au roy que tel traittement il feroit à son frere, tel le feroit-elle ses gens. Si bien qu'il fut contraint de faire accord et le lascher sain et sauf. Ah! brave et genereuse sœur, ne tenant guiere en cela de son sexe!

Je sçay aucunes sœurs et parentes que, si elles eussent fait pareil trait, il y a quelque temps, possible eussent-elles sauvé un brave frere qu'elles avoyent, qui fut perdu pour faute de secours et d'assistance pareille.

¶ Maintenant je veux laisser ces dames en general guerrieres et genereuses : parlons d'aucunes particulieres. Et, pour la plus belle monstre de

l'antiquité, je n'allegueray que cette seule Zenobie pour toutes, laquelle, aprés la mort de son mary, ne s'amusa, comme plusieurs, à perdre le temps à le plorer et regretter, mais à s'emparer de l'empire au nom de ses enfans, et faire la guerre aux Romains et à l'empereur Aurelian, qui en estoit lors empereur, en leur donnant de la peine beaucoup, l'espace de huict ans, jusqu'à ce qu'estant descendue en champ de bataille contre luy, fut vaincue et prise prisonniere, et menée devant l'empereur; lequel, aprés luy avoir demandé comment elle avoit eu la hardiesse de faire la guerre aux empereurs, elle luy respondit seulement : « Vrayment! je cognois bien que vous estes empereur, puisque vous m'avez vaincue. » Il eut si grand aise de l'avoir vaincue, et en tira si grande ambition, qu'il en voulut triompher; et avec une tres-grande pompe et magnificence elle marchoit devant son char triomphant, fort superbement habillée et accommodée d'une grande richesse de perles et pierreries, de grands joyaux et de chaisnes d'or, dont elle estoit enchaisnée au corps, aux pieds et aux mains, en signe de captive et d'esclave; si que, par la grande pesanteur de ses joyaux et chaisnes qu'elle portoit sur elle, fut contrainte de faire plusieurs pauses et se reposer souvent en ce triomphe. Grand cas, certes, et admirable, que, toute vaincue et prisonniere qu'elle estoit, encore donnoit-elle loy au vainqueur triompheur, et le faisoit arrester et attendre jusques à ce qu'elle eust pris

son halleine! Grande aussi et honneste courtoisie estoit-ce à l'empereur de luy permettre son aise et repos et endurer sa debilité, et ne la contraindre ny presser de se haster plus qu'elle ne pouvoit : de sorte que l'on ne sçait que plus louer, ou l'honnesteté de l'empereur, ou la façon de faire de la reine, qui, possible, pouvoit-elle jouer ce jeu exprés, non tant pour son imbecilité ou lassitude que pour quelque ostentation de gloire, et monstrer au monde qu'elle en vouloit recueillir ce petit brin sur le soir de sa belle fortune, comme elle avoit fait sur le matin, et que monsieur l'empereur luy cedoit ce coup là pour l'attendre en ses pas lents et graves marchers. Elle se faisoit fort arregarder et admirer, autant des hommes que des dames, desquelles aucunes eussent fort voulu ressembler cette belle image : car elle estoit des plus belles, selon que disent ceux qui en ont escrit. Elle estoit d'une fort belle, haute et riche taille, son port tres-beau, sa grace et sa majesté de mesmes; par consequent, son visage tres-beau et fort agreable, les yeux noirs et fort brillans. Entre autres beautez, ils luy donnoyent les dents tres-belles et fort blanches, l'esprit vif, fort modeste, et sincere, et clemente au besoin; la parole fort belle et prononcée d'une voix claire : aussi elle-mesme faisoit entendre toutes ses conceptions et volontez à ses gens de guerre, et les haranguoit souvent.

Je pense, certes, qu'il la faisoit bien aussi beau voir, ainsi vestue si superbement et gentiment en

habit de femme, que quand elle estoit armée tout à blanc : car tousjours le sexe l'emporte; aussi est-il à presumer que l'empereur ne la voulut exhiber en son triomphe qu'en son beau sexe femenin, qui la representeroit mieux et la rendroit au peuple plus agreable en ses perfections de beauté. De plus, il est à presumer aussi qu'estant si belle, l'empereur en avoit tasté, jouy, et en jouissoit encor; et que, s'il l'avoit vaincue d'une façon, il ou elle, les deux se peuvent entendre, l'avoit vaincu aussi de l'autre.

Je m'estonne que, puisque cette Zenobie estoit si belle, l'empereur ne la prist et entretinst pour l'une de ses garces, ou bien qu'elle n'ouvrist et dressât par sa permission, ou du senat, boutique d'amour et de putanisme, comme fit Flora, afin de s'enrichir et accumuler force biens et bons moyens, au travail de son corps et branslement de son lict; à laquelle boutique eussent pu venir les plus grands de Rome, à l'envy tous les uns des autres : car enfin il n'y a tel contentement et felicité au monde, s'il semble, que se ruer sur la royauté et principauté, et de jouir d'une belle reine, d'une princesse et grande dame. Je m'en rapporte à ceux qui ont esté en ces voyages, et y [ont] fait si belles factions. Et par ainsi cette reine Zenobie se fust fait tost riche par la bourse de ces grands, ainsi que fit Flora, qui n'en recevoit point d'autres en sa boutique. N'eust-il pas mieux vallu pour elle de traitter cette vie en bombances, magnificences, chevances et

honneurs, que de tomber en la necessité et extremité qu'elle tomba, à gaigner sa vie à filer parmy des femmes communes et mourir de faim, sans que le senat, ayant pitié d'elle, veu sa grandeur passée, luy ordonna pour son vivre quelque pension, et quelques petites terres et possessions, que l'on appella longtemps les possessions zenobiennes : car enfin c'est un grand mal que la pauvreté; et qui la peut eviter, en quelque forme qu'on se puisse transmuer, fait bien, ce disoit quelqu'un que je sçay.

Voylà pourquoy Zenobie ne mena son grand courage au bout de la carriere, comme elle devoit, et qu'il faut qu'on la persiste tousjours en toutes actions. On dit qu'elle avoit fait faire un charriot triomphant, le plus superbe qui se fust jamais veu dans Rome, et, ce disoit-elle souvent, durant ses grandes prosperitez et vanteries, pour triumpher dans Rome; tant elle estoit presumptueuse de conquerir l'empire romain! Mais tout cela au rebours : car l'empereur, l'ayant vaincue, le prit pour luy, et en triompha, et elle alla à pied, en faisant d'elle plus grand triomphe et pompe que s'il eust vaincu un puissant roy. Et dittes que la victoire qu'on emporte sur une dame, en quelque façon que ce soit, n'est pas grande et tres-illustre!

¶ Ainsi desira Auguste de triompher de Cleopatra; mais il n'y proceda pas bien. Elle y pourveut de bonne heure, et de la façon que Paulus Æmilius le dit à Perseus, qui, le priant en sa

captivité d'avoir pitié de luy, il luy respondit que ç'avoit esté à luy à y mettre ordre auparavant, voulant entendre qu'il se devoit estre tué.

¶ J'ay ouy dire que le feu roy Henry deuxiesme ne desiroit rien tant que de pouvoir prendre prisonniere la reine de Hongrie, non pour la traitter mal, encore qu'elle luy eust donné plusieurs sujets par ses bruslemens, mais pour avoir cette gloire de tenir cette grande reine prisonniere, et voir quelle mine et contenance elle tiendroit en sa prison, et si elle seroit si brave et orgueilleuse qu'en ses armées : car enfin il n'y a rien si superbe et brave qu'une belle, brave et grande dame, quand elle veut et qu'elle a du courage, comme estoit celle-là, et qui se plaisoit fort au nom que luy avoyent donné les soldats espagnols, qui, comme ils appelloyent l'empereur son frere *el padre de los soldados,* eux l'appelloyent *la madre;* ainsi que Vittoria ou Vittorina, jadis, du temps des Romains, fut appellée en ses armées *la mere du camp*. Certes, si une dame grande et belle entreprend une charge de guerre, elle y sert de beaucoup, et anime fort ses gens, comme j'ay veu la reine mere en nos guerres civiles, qui bien souvent venoit en nos armées, et les asseuroit tout plain et encourageoit fort, et comme fait aujourd'huy sa petite-fille, l'infante, en Flandres, qui preside en son armée, et se fait paroistre à ses gens de guerre toute valeureuse, si que, sans elle et sa belle et agreable presence, la Flandre n'auroit moyen de

tenir, ce disent tous; et jamais la reine de Hongrie, sa grande-tante, ne parut telle en beauté, valeur et generosité et belle grace.

¶ Dans nos histoires de France, nous lisons combien servit la presence de cette genereuse comtesse de Montfort, estant assiegée dans Annebon : car, encor que ses gens de guerre fussent braves et vaillans, et qu'ils eussent combattu et soustenu des assauts et fait aussi bien que gens du monde, ilz commencerent à perdre cœur et vouloir se rendre; mais elle les harangua si bien, et anima de si belles et courageuses paroles, et les anima si beau et si bien qu'ils attendirent le secours, qui leur vint à propos, tant desiré; et le siege fut levé. Et fit bien mieux : car, ainsi que ses ennemis estoyent amusez à l'assaut, et que tous y estoyent, et vid les tentes qui en estoyent toutes vuides, elle, montée sur un bon cheval et avec cinquante bons chevaux, fit une saillie, donna l'allarme, mit le feu dans le camp; si bien que Charles de Blois, cuidant estre trahy, fit aussitost cesser l'assaut. Sur ce sujet je feray ce petit conte :

Durant ces dernieres guerres de la Ligue, feu M. le prince de Condé, dernier mort, estant à Sainct-Jean, envoya demander à madame de Bourdeille, veufve de l'aage de quarante ans, et tres-belle, six ou sept des gens de sa terre des plus riches, et qui s'estoyent retirez en son chasteau de Mathas prés elle. Elle les luy refusa tout à trac, et que jamais elle ne trahiroit ny ne livreroit ces pau-

vres gens, qui s'estoyent allez couvrir et sauver sous sa foy. Il luy manda pour la derniere fois que, si elle ne les luy envoyoit, qu'il luy apprendroit de luy obeir. Elle luy fit response (car j'estois avec elle pour l'assister) que, puisqu'il ne sçavoit obeir, qu'elle trouvoit fort estrange de vouloir faire obeir les autres, et, lorsqu'il auroit obey à son roy, elle luy obeiroit; au reste que, pour toutes ses menaces, elle ne craignoit ny son canon ny son siege, et qu'elle estoit descendue de la comtesse de Montfort, de laquelle les siens avoyent herité de cette place, et elle et tout, et de son courage; et qu'elle estoit resolue de la garder si bien qu'il ne la prendroit point; et qu'elle feroit autant parler là d'elle leans que son ayeule, ladite comtesse, avoit fait dans Annebon. M. le prince songea longtemps sur cette response, et temporisa quelques jours sans la plus menacer. Pourtant, s'il ne fust mort, il l'eust assiegée; mais elle s'estoit bien preparée de cœur, de resolution, d'hommes et de tout, pour le bien recevoir, et croy qu'il y eust receu de la honte.

¶ Machiavel, en son livre *De la guerre,* raconte que Catherine, comtesse de Furly, fut assiegée dans sadite place par Cesar Borgia, assisté de l'armée de France, qui luy resista fort vallureusement, mais enfin fut prise. La cause de sa perte fut que cette place estoit trop pleine de forteresses et lieux forts pour se retirer d'un lieu à l'autre, si bien que, Cæsar ayant fait ses approches, le sei-

gneur Jean de Casale, que ladite comtesse avoit pris pour sa garde et assistance, abandonna la bresche pour se retirer en ses forts, et, par cette faute, Borgia faussa et prit la place. Si bien, dit l'auteur, que ces fautes firent tort au courage genereux et à la reputation de cette brave comtesse, laquelle avoit attendu une armée que le roy de Naples et le duc de Milan n'avoyent osé attendre; et, bien que son yssue en fust malheureuse, elle emporta l'honneur que sa vertu meritoit; et pour ce en Italie se firent force vers et rimes en sa louange. Ce passage est digne de lire pour ceux qui se meslent de fortifier des places et y bastir grande quantité de forts, chasteaux, roques et cittadelles.

¶ Pour retourner à nostre propos, nous avons eu le temps passé force princesses et grandes dames en nostre France, qui ont fait de belles marques de leurs prouesses : comme fit Paule, fille du comte de Penthievre, laquelle fut assiegée dans Roye par le comte [de] Charoullois, et s'y monstra si brave et si genereuse que, la ville estant prise, le comte luy fit tres-bonne guerre, et la fit conduire à Compiegne seurement, ne permettant qu'il luy fust fait aucun tort; et l'honnora fort pour sa vertu, encor qu'il voulust grand mal à son mary, qu'il chargeoit de l'avoir voulu faire mourir par sortilleges et charmes d'aucunes images et chandelles.

¶ Richilde, fille unique et heritiere de Monts en Hainault, femme de Baudouin sixiesme, comte

de Flandres, fit tous efforts contre Robert le Frizon, son beau-frere, institué tuteur des enfans de Flandres, pour luy en oster la connoissance et administration et se l'attribuer; quoy poursuivant à l'ayde de Philippes, roy de France, luy hazarda deux batailles. En la premiere elle fut prise, ce que fut aussi Robert son ennemy, et amprés furent rendus par eschange; luy en livra la seconde, laquelle elle perdit, et y perdit son fils Arnulphe, et [fut] chassée jusques à Monts.

¶ Ysabel de France, fille du roy Philippes le Bel, et femme du roy Edouard deuxiesme, duc de Guyenne, fut en malle grace du roy son mary, par de meschants rapports de Hue le Despencier, dont fut contrainte se retirer en France avec son fils Eduard; puis s'en retourna en Angleterre avec le chevallier de Hainaut, son parent, et une armée qu'elle y mena, au moyen de laquelle elle prit son mary prisonnier, lequel elle delivra entre les mains de ceux avec lesquels il luy convint finir ses jours; ainsi qu'à elle-mesme il luy en prit, qui, pour traitter l'amour avec un seigneur de Mortemer, fut par son fils confinée en un chasteau à finir ses jours. C'est elle qui a baillé aux Anglois sujet de quereller à tort la France. Mais voilà une mauvaise reconnoissance pourtant, et grande ingratitude de fils, qui, oubliant un grand bienfait, traitta ainsi sa mere pour un si petit forfait. Petit, l'appellé-je, puisqu'il est naturel, et que malaisement, ayant pratiqué les gens de

guerre, et qu'elle s'estoit tant accoustumée à garçonner avec eux parmy les armées et tentes et pavillons, falloit bien qu'elle garçonnast aussi entre les courtines, comme cela se voit souvent.

¶ Je m'en rapporte à nostre reine Leonor, duchesse de Guyenne, qui accompagna le roy son mary outre mer et en la guerre sainte. Pour pratiquer si souvent la gendarmerie et soudardaille, elle se laissa fort aller à son honneur, jusqu'à là qu'elle eût à faire avec les Sarrasins; dont pour ce le roy la repudia; ce qui nous cousta bien. Pensez qu'elle voulut esprouver si ces bons compagnons estoyent aussi braves champions à couvert comme en pleine campagne, et que, possible, son humeur estoit d'aymer les gens vaillans, et qu'une vaillance attire l'autre, ainsi que la vertu: car jamais celuy ne dit mal qui dist que la vertu ressembloit le foudre qui perce tout.

Cette royne Leonor ne fut pas la seule qui accompagna en cette guerre sainte le roy son mary. Mais avant elle, et avec elle et aprés, plusieurs autres princesses et grandes dames avec leurs marys se croiserent, mais non leurs jambes, qu'elles ouvrirent et eslargirent à bon escient; si qu'aucunes y demeurerent, et les autres en retournerent de tres-bonnes vesses. Et, sous la couverture de visiter le sainct sepulchre, parmy tant d'armes, faisoyent à bon escient l'amour; aussi, comme j'ay dit, les armes et l'amour convienent bien ensemble, tant la simpathie en est bonne et bien conjointe.

Encores telles dames sont-elles à estimer, d'aymer et traitter ainsi les hommes; non comme firent jadis les Amazones, lesquelles, encore qu'elles se dissent filles de Mars, se deffirent de leurs maris, disans que ce mariage estoit une vraye servitude; mais prou d'ambition avoyent-elles avec d'autres hommes, pour en avoir des filles, et faire mourir les enfans [masles].

¶ Jo. Nauclerus, en sa *Cosmographie,* recite que, l'an de Christ 1123, aprés la mort de Tibussa, reine des Bohemes, et qui fit renfermer la ville de Prague de murailles, et qui abhorroit fort la domination des hommes, il y eut une de ses damoiselles de grand courage, nommée Valasca, qui gaigna si bien et filles et dames du pays, et leur proposa si bien et beau la liberté, et les degousta si fort de la servitude des hommes, qu'elles tuerent chacune qui son mary, qui son frere, qui son parent, qui son voisin, qu'en moins d'un rien elles furent maistresses; et, ayans pris les armes de leurs hommes, s'en ayderent si bien et se rendirent si braves et si adextres, à mode d'Amazonnes, qu'elles eurent plusieurs victoires. Mais aprés, par les menées et finesses d'un Primislaus, mary de Libussa, homme qu'elle avoit pris de basse et vile condition, furent defaites et mises à mort. Ce fut par permission divine de l'acte enorme perpetré pour faire ainsi perdre le genre humain.

Ces dames pouvoyent bien monstrer leurs beaux courages pour d'autres belles factions, courageuses

et viriles que par telles cruautez, ainsi que nous avons veu tant d'emperieres, de reines, de princesses et grandes dames, par actes nobles, et aux gouvernements et maniemens de leurs estats, et autres sujets, dont les histoires en sont assez pleines sans que je les raconte : car l'ambition de dominer, regner et imperier, loge dans leurs ames aussi bien que des hommes, et en sont aussi friandes.

¶ Si en vays-je nommer une qui n'en fut tant atteinte, qui est Victoria Colonna, femme du marquis de Pescayre, de laquelle j'ay leu dans un livre espagnol que, lorsque ledit marquis entendit aux belles offres que luy fit Hieronimo Mouron de la part du pape, comme j'ay dit cy-devant, du royaume de Naples, s'il vouloit entrer en ligue avec luy, elle, en estant advertie par son mary mesme, qui ne luy celoit rien de ses plus privez affaires, ny grands ny petits, luy escrivit, car elle disoit des mieux, et luy manda qu'il se souvînt de son ancienne valeur et vertu, qui luy avoit donné telle louange et reputation qu'elle excedoit la gloire et la fortune des plus grands rois de la terre, disant que : *no con grandezza de los reynos, de estados ny de hermosos titulos, sino con fe illustre y clara virtud, se alcançava la honra, la qual con loor siempre vivo, llegava á los descendientes; y que no havia nigun grado tan alto que no fuesse vencido de una trahicyon y mala fe. Que por esto, nigun desseo tenia de ser muguer de rey, queriendo*

antes ser muguer de tal capitan, que no solamente en guerra con valorosa mano, mas en pas con gran honra de animo no vencido, havia sabido vençer reyes, y grandissimos principes, y capitanes, y darlos a triumphos, y imperiarlos; disant que : « non avec la grandeur des royaumes, des grands estats, ny hauts et beaux tiltres, sinon avec une foy illustre et claire vertu, l'honneur s'acqueroit, laquelle avec une louange tousjours vive alloit à nos descendans; et qu'il n'y avoit nul grade si haut, qui ne fust vaincu ny gasté par une trahyson commise et foy rompue; et que pour l'amour de cela elle n'avoit nul desir d'estre femme de roy, mais d'un tel capitaine, lequel, non seulement en guerre avec sa main valleureuse, mais en paix avec grand honneur d'un esprit non vaincu, avoit sceu vaincre les rois, les grands princes et capitaines, et les donner aux triumphes et les imperier. » Cette femme parloit d'un grand courage, d'une grande vertu, et de verité et tout : car de regner par un vice est fort vilain, et de commander aux royaumes et aux rois par la vertu est tres-beau.

¶ Fulvia, femme de P. Claudius, et en secondes nopces de Marc Antoine, ne s'amusant guieres à faire les affaires de sa maison, se mit aux choses grandes, à traitter les affaires d'Estat, jusques-là qu'on luy donna la reputation de commander aux empereurs. Aussi Cleopatra l'en sceut tres-bien remercier, et luy avoir cette obligation que d'avoir si bien instruit et disciplié Marc-Antoine

à obeyr et ployer sous les loix de submission.

¶ Nous lisons de ce grand prince françois Charles Martel, qu'i[l] onc ne voulut prendre et porter le tiltre de roy, qui estoit en sa puissance, mais aima mieux regenter les rois et leur commander.

¶ Parlons d'aucunes de nos dames. Nous avons eu, en nostre guerre de la Ligue, Mme de Montpensier, sœur de feu M. de Guise, qui a esté une grande femme d'Estat, et qui a porté sa bonne part de matiere, d'inventions de son gentil esprit, et du travail de son corps, à bastir ladite ligue; si qu'aprés avoir esté bien bastie, jouant aux cartes un jour et à la prime, car elle ayme fort ce jeu, ainsi qu'on luy disoit qu'elle meslast bien les cartes, elle respondit devant beaucoup de gens : « Je les ay si bien meslées qu'elles ne se sçauroyent mieux mesler ny demesler. » Cela fust esté bon si les siens ne fussent esté morts; desquels, sans perdre cœur d'une telle perte, en entreprit la vengeance. Et, en ayant sceu les nouvelles dans Paris, sans se tenir recluse en sa chambre à en faire les regrets, à la mode d'autres femmes, sort de son hostel avec les enfans de M. son frere, les tenant par les mains, les pourmeine par la ville, fait sa deploration devant le peuple, l'animant de pleurs, de cris de pitié et de paroles qu'elle fit à tous de prendre les armes et s'eslever en furie, et faire les insolences sur la maison et tableau du roy, comme l'on a veu et que j'espere de dire en sa vie, et à

luy denier toute fidelité, ains au contraire [à luy jurer] toute rebellion, dont puis aprés son meurtre s'en ensuivit; duquel est à sçavoir qui sont ceux et celles qui en ont donné les conseils et en sont coulpables. Certainement, le cœur d'une sœur perdant tels freres ne pouvoit pas digerer tel venin sans venger ce meurtre.

J'ay ouy conter qu'aprés qu'elle eut ainsi bien mis le peuple de Paris en besogne de telles animositez et insolences, elle partit vers le prince de Parme à luy demander secours de vengeance. Et y va à si grandes et longues traittes qu'il fallut un jour à ses chevaux de coche demeurer si las et recreus au beau mitan de la Picardie, dans les fanges, qu'ilz ne pouvoyent aller ny en avant ny en arriere, ny mettre un pied l'un devant l'autre. Par cas passa un fort honneste gentilhomme de ce païs, qui estoit de la religion, qui, encor qu'elle fust desguisée et de nom et d'habit, il la conneut, et, ostant de devant les yeux les menées qu'elle avoit fait contre ceux de la religion, et l'animosité qu'elle leur portoit, luy tout plain de courtoisie, luy dit : « Madame, je vous connois bien ; je vous suis serviteur : je vous voy en mauvais estat, vous viendrez, s'il vous plaist, en ma maison que voilà prés, pour vous seicher et vous reposer. Je vous accommoderay de tout ce que je pourray au mieux qu'il me sera possible. Ne craignez point : car, encore que je sois de la religion, que vous nous haïssez fort, je ne voudrois me departir d'avec

vous sans vous offrir une courtoisie qui vous est tres-necessaire. » A telle offre elle se laissa aller, et l'accepta fort librement; et, aprés l'avoir accommodée de ce qui luy estoit necessaire, reprend son chemin et la conduit deux lieues, elle pourtant luy celant son voyage; dont depuis de cette courtoisie, à ce que j'ay ouy dire, en cette guerre s'en acquitta à l'endroit dudit gentilhomme par force autres courtoisies.

Plusieurs se sont estonnez comment elle se fia à luy, estant huguenot. Mais quoy! la necessité fait faire beaucoup de choses; et aussi qu'elle le vid si honneste, et parler si honnestement et franchement, qu'elle jugea qu'il estoit enclin à faire un trait honneste.

Madame de Nemours, sa mere, ayant esté prisonniere aprés la mort de messieurs ses enfans, ne faut point douter si elle demeura desolée par une telle perte insupportable, jusques à là que de son naturel elle est dame de fort douce humeur et froide, et qui ne s'esmeut que bien à propos, elle vint à debagouller mille injures contre le roy, et luy jetter autant de maledictions et d'execrations — car, et qui n'est la chose, la parole qu'on ne fît et ne dît pour une telle vehemence de perte et de douleur! — jusques à ne nommer le roy autrement et tousjours que *ce tyran*. « Non! je ne le veux plus appeller tel, mais roy tres-bon et clement, s'il me donne la mort comme à mes enfans, pour m'oster de la misere où

je suis, et me colloque en la beatitude de Dieu. » Puis aprés, appaisant ses paroles et cris et y faisant quelque surceance, elle ne disoit sinon : « Ah ! mes enfans ! ha ! mes enfans ! » reiterant ordinairement ces paroles avec ses belles larmes, qui eussent amoly un cœur de rocher. Helas ! elle les pouvoit ainsi plorer et regretter, estans si bons, si genereux, si vertueux et valleureux, mais surtout ce grand duc de Guise, vray aisné et vray parangon de toute valeur et generosité. Aussi qu'elle aimoit si naturellement ses enfans qu'un jour moy discourant avec une grand dame de la cour, de madite dame de Nemours, elle me dit que c'estoit la plus heureuse princesse du monde, pour plusieurs raisons qu'elle m'alleguoit, fors en une chose, qui estoit qu'elle aymoit messieurs ses enfans par trop : car elle les aymoit si tres-tant que l'apprehension ordinaire qu'elle avoit d'eux et qu'il ne leur arrivast mal troubloit toute sa felicité, vivant ordinairement pour eux en inquietude et allarme. Je vous laisse donc à penser combien elle sentit de maux, d'amertumes et de picqueures, par la mort de ces deux, et par l'apprehension de l'autre, qui estoit vers Lion, et de M. de Nemours prisonnier : car de sa prison, disoit-elle, ne s'en soucioit point, ny de sa mort non plus, ainsi que je viens de dire.

Lorsqu'on la sortit du chasteau de Blois pour la mener en celuy d'Amboise en plus estroite prison, ainsi qu'elle eut passé la porte, elle tourna

et haussa la teste en haut vers le pourtrait du roy Louis douziesme son grand-pere, qui est là engravé en pierre au-dessus sur un cheval avec une fort belle grace et guerriere façon. Elle, s'arrestant là un peu et le contemplant, dit tout haut (devant force monde là accouru, d'une belle et asseurée contenance dont jamais n'en fut despourveue) : « Si celuy qui est là representé estoit en vie, il ne permettroit pas qu'on emmenast sa petite-fille ainsi prisonniere, et qu'on la traittast de cette sorte. » Et puis suivit son chemin sans plus rien dire. Pensez que dans son ame elle imploroit et invoquoit les manes de ce genereux ayeul, pour estre justes vengeurs de sa prison ; ny plus ny moins que firent jadis aucuns des conjurateurs de la mort de Cesar, lesquels, ainsi qu'ils alloyent faire leur coup, se tournerent vers l'estatue de Pompée, et sourdement invoquerent et implorerent l'ombre de sa main, jadis si valleureuse, pour conduire leur entreprise à faire le coup qu'ils firent. Possible que l'invocation de cette princesse peut servir et avancer la mort du roy, qui l'avoit ainsi outragée. Une dame de grand cœur qui couve une vindicte est fort à craindre.

Je me souviens que, quand feu M. son mary, M. de Guise, eut son coup dont il mourut, elle estoit pour lors au camp, qui estoit venue là pour le voir quelques jours avant. Ainsi qu'il entra en son logis blessé, elle vint à l'endevant de luy jusqu'à la porte de son logis toute esperdue et

esplorée, et, l'ayant salué, s'escria soudain : « Est-il possible que le malheureux qui a fait le coup et celuy qui l'a fait faire (se doutant de M. l'admiral) en demeurent impunis ? Dieu ! si tu es juste, comme tu le dois estre, vange cecy ; autrement... » et n'achevant le mot, M. son mary la reprit, et luy dit : « M'amie, n'offençez point Dieu en vos paroles. Si c'est luy qui m'a envoyé cecy pour mes fautes, sa volonté soit faite, et louange luy en soit donnée. S'il vient d'ailleurs, puisque les vengeances luy sont reservées, il fera bien cette-cy sans vous. » Mais, luy mort, elle la poursuivit si bien que le meurtrier fut tiré à quatre chevaux, et l'auteur pretendu d'elle fut massacré au bout de quelques années, comme j'espere dire en son lieu, par les instructions qu'elle donna à M. son fils, comme je l'ay veu, et les conseils et persuasions dont elle le nourrit dés sa tendre jeunesse, jusques aprés que la vengeance en fut faite totale.

¶ Les advis et exhortations des femmes et meres genereuses peuvent beaucoup en cela ; dont je me souviens que le roy Charles IX[e], faisant le tour de son royaume, estant à Bourdeaux, fut mis en prison le baron de Bournazel, un fort brave et honneste gentilhomme de Gascogne, pour avoir tué un autre gentilhomme de son païs mesme qui s'appelloit La Tour : on disoit que c'estoit par grande supercherie. La veufve en poursuivit si vivement la punition qu'on se donna la garde que lés nouvelles

vindrent en la chambre du roy et de la reine, qu'on alloit trancher la teste audict baron. Les gentilshommes et dames soudain s'esmeurent, et travailla-on fort pour luy sauver la vie. On en pria par deux fois le roy et la reine de luy donner grace. M. le chancellier s'y opposa fort, disant qu'il falloit que justice s'en fît. Le roy le vouloit fort, qui estoit jeune et ne demandoit pas mieux que le sauver, car il estoit des gallants de la cour; et M. de Cipierre l'y poussoit aussi fort. Cependant l'heure de l'execution approchoit, ce qui estonnoit tout le monde. Sur quoy M. de Nemours survint, qui aymoit le pauvre baron, lequel l'avoit suivy en de bons lieux aux guerres, qui s'alla jetter de genoux aux pieds de la reine, et la supplia de donner la vie à ce pauvre gentilhomme, et la pria et pressa tant de paroles qu'elle luy fut octroyée; dont sur-le-champ fut envoyé un capitaine des gardes qui l'alla querir et prendre en la prison, ainsi qu'il sortoit pour le mener au supplice. Par ainsi il fut sauvé, mais avec une telle peur qu'à jamais elle demeura empreinte sur son visage; et oncques puis ne peut recouvrer couleur, comme j'ay veu, et comme j'ay ouy dire de M. de Sainct-Vallier, qui l'eschappa belle à cause de M. de Bourbon.

Cependant la veufve ne chauma pas, et l'endemain vint trouver le roy, ainsi qu'il alloit à la messe, et se jetta à ses pieds. Elle luy presenta son fils, qui pouvoit avoir trois ou quatre ans, et

luy dit : « Au moins, Sire, puisque vous avez donné la grace au meurtrier du pere de cet enfant, je vous supplie la luy donner aussi dez cette heure, pour quand il sera grand, il aura eu sa revanche et tué ce malheureux. » Du depuis, à ce que j'ay ouy dire, la mere tous les matins venoit esveiller son enfant; et, en luy monstrant la chemise sanglante qu'avoit son pere lorsqu'il fut tué, elle luy disoit par trois fois : « Advise-la bien, et souvien-toy bien, quand tu seras grand, de vanger cecy : autrement je te desherite. » Quelle animosité !

¶ Moy, estant en Espagne, j'ouïs conter qu'Antonio Roques, l'un des plus braves, vaillans, fins, cauts, habiles, fameux, et des plus courtois bandoulliers avec cela, qui fût jamais en Espagne, ce tient-on, ayant eu envie de se faire prestre dez sa premiere profession, le jour venu qu'il luy falloit chanter sa premiere messe, ainsi qu'il sortoit du revestiaire et qu'il s'en alloit avec grande ceremonie au grand autel de sa paroisse, bien revestu et accommodé à faire son office, le calice à la main, il ouït sa mere qui luy dit ainsi qu'il passoit : « *Ah! vellaco, vellaco, mejor seria de vengar la muerte de tu padre que de cantar missa :* « Ah ! malheureux et meschant que tu es ! il vaudroit mieux de vanger la mort de ton pere que de chanter messe. » Cette voix luy toucha si bien au cœur qu'il retourne froidement du my-chemin, et s'en va au revestitoire; là se devestit, faisant à croire que le cœur luy avoit

fait mal et que ce seroit pour une autre fois, et s'en va aux montagnes parmy les bandoulliers, s'y fait si fort estimer et renommer qu'il en fut esleu chef; fait force maux et volleries, vange la mort de son pere, qu'on disoit avoir esté tué d'un autre; d'autres, qu'il avoit esté executé par justice. Ce conte me fit un bandoullier mesme, qui avoit esté sous sa charge autresfois, et me le loua jusques au tiers ciel, si que l'empereur Charles ne luy put jamais faire mal.

¶ Pour retourner encore à madame de Nemours, le roy ne la retint guieres en prison, et M. d'Escars en fut cause en partie : car il la fit sortir pour l'envoyer à Paris vers messieurs du Mayne et de Nemours, et autres princes liguez, et leur porter à tous parole de paix et oubliance de tout le passé; et qui estoit mort estoit mort, et amis comme devant. De fait, le roy tira serment d'elle qu'elle feroit cette ambassade. Estant donc arrivée, au premier abord ce ne furent que pleurs, lamentations et regrets de leur perte; et puis fit le rapport de sa charge. M. du Mayne luy fit la response, en luy demandant si elle luy conseilloit cela. Elle luy respondit seûlement : « Mon fils, je ne suis pas venue icy pour vous conseiller, sinon pour vous dire ce qu'on m'a dit et chargé. C'est à vous à songer si vous avez sujet et le devez faire. Ce que je vous dis, vostre cœur et vostre conscience vous en doivent donner bon conseil. Quant à moy, je me descharge de ce que j'ay promis. » Mais,

sous main, elle en sceut tres-bien attiser le feu, qui a duré long-temps.

Il y a eu plusieurs personnes qui se sont fort estonnées comment le roy, qui estoit si sage et des habiles de son royaume, s'aydoit de cette dame pour un tel ministere, l'ayant ainsi offensée qu'elle n'eust eu ny cœur ny sentiment si elle s'y fust employée le moins du monde : aussi se mocqua-elle bien de luy. On disoit que c'estoit le beau conseil du mareschal de Rhets, qui en donna un pareil au roy Charles, pour envoyer M. de La Noue dans La Rochelle à persuader les habitans à la paix et à leur obeissance et devoir; jusques-là que, pour entrer en creance avec eux, il luy permit de faire de l'eschauffé et de l'animé pour eux et pour son party, à faire la guerre à outrance, et leur bailler advis et conseil contre le roy; mais pourtant sous condition que, quand il seroit commandé et sommé par le roy ou Monsieur, son lieutenant general, de sortir, qu'il le feroit. Il fit et l'un et l'autre, et la guerre, et sortit; mais cependant il asseura si bien ses gens, et les aguerrit, et leur fit de si bonnes leçons, et les anima tellement, qu'ils nous firent, ce coup, la barbe. Force gens trouvoyent qu'il n'y avoit là nulle finesse : j'ay veu tout cela ; j'espere en faire tout le discours ailleurs. Mais ce mareschal valut cela à son roy et à la France; lequel mareschal tenoit-on mieux pour charlatan et cajolleur que pour un bon conseiller et mareschal de France.

Je diray encor ce petit mot de ma susdite dame de Nemours. J'ay ouy dire qu'ainsi qu'on bastissoit la Ligue, et qu'elle voyoit les cahiers et les listes des villes qui adheroyent, et n'y voyant point encore Paris, elle disoit tousjours à monsieur son fils : « Mon fils, cela n'est rien, il faut encore Paris. Et, si vous ne l'avez, vous n'avez rien fait ; pour quoy, ayez Paris. » Et rien que Paris ne luy sonnoit à la bouche ; si bien que les barricades par aprés s'en ensuivirent.

¶ Voilà comme un genereux cœur tend tousjours au plus haut : ce qui me fait souvenir d'un petit conte que j'ay leu dans un roman espagnol, qui s'intitule *la Conquista de Navarra*. Ce royaume ayant esté pris et usurpé sur le roy Jean par le roy d'Aragon, le roy Louis douziesme y envoya une armée, sous M. de La Palice, pour le reconquerir. Le roy manda à la reine donne Catherine, de par M. de La Palice qui luy en porta la nouvelle, qu'elle s'en vînt à la cour de France et y demeurer avec la reine Anne sa femme, cependant que le roy son mary avec M. de La Palice attenteroient de recouvrer le royaume. La reine luy respondit genereusement : « Et comment ! Monsieur, je pensois que le roy vostre maistre vous eust icy envoyé pour m'ammener avec vous en mon royaume et me remettre dans Pampelonne, et moy vous y accompagner, ainsi que je m'y estois resolue et preparée ; et ast'heure vous me conviez de m'aller tenir à la cour de France ? Voilà un mauvais espoir et sinistre

augure pour moy! je voy bien que je n'y entreray jamais plus. » Et, ainsi qu'elle le presagea, ainsi arriva.

Il fut dit et commandé à madame la duchesse de Valentinois, sur l'approchement de la mort du roy Henry et le peu d'espoir de sa santé, de se retirer en son hostel de Paris et n'entrer plus en sa chambre, autant pour ne le perturber en ses cogitations à Dieu, que pour inimitié qu'aucuns luy portoyent. Estant donques retirée, on luy envoya demander quelques bagues et joyaux qui appartenoyent à la couronne, et les eust à rendre. Elle demanda soudain à M. l'harangueur : « Comment! le roy est-il mort? — Non, Madame, respondit l'autre, mais il ne peut gueres tarder. — Tant qu'il luy restera un doigt de vie donc, dit-elle, je veux que mes ennemis sçachent que je ne les crains point, et que je ne leur obeiray tant qu'il sera vivant. Je suis encor invincible de courage. Mais, lorsqu'il sera mort, je ne veux plus vivre aprés luy; et toutes les amertumes qu'on me sçauroit donner ne me seront que douceurs au prix de ma perte. Et par ainsi, mon roy vif ou mort, je ne crains point mes ennemis. »

Cette dame monstra là une grande generosité de cœur. Mais elle ne mourut pas, ce dira quelqu'un, comme elle avoit dit. Elle ne laissa pourtant à sentir plusieurs approches de la mort; et aussi que, plustost que mourir, elle fit mieux de vouloir vivre, pour monstrer à ses ennemis qu'elle ne les craignoit

point, et que, les ayant veus d'autresfois bransler et s'humilier sous elle, n'en vouloit faire de mesme en leur endroit, et leur monstrer si bien teste et visage qu'ils n'oserent jamais luy faire desplaisir. Mais bien mieux : dans deux ans ils la rechercherent plus que jamais, et rentrerent en amitié, comme je vis ; ainsi qu'est la coustume des grands et grandes, qui ont peu de tenue en leurs amitiez, et s'accordent aisement en leurs differents, comme larrons en foire, et s'ayment et se haïssent de mesme, ce que nous autres petits ne faisons pas : car, ou il faut battre, vanger et mourir, ou en sortir par des accords bien pointillez, bien tamisez et bien solennisez ; et si nous en trouvons mieux.

Il faut certes admirer cette dame de ce trait, comme coustumierement ces grandes, qui traittent les affaires d'Estat, font tousjours quelque chose de plus que l'ordinaire des autres. Voilà pourquoy le feu roy Henry troisiesme dernier, et la reine sa mere, n'aymoient nullement les dames de leur cour qui missent tant leur esprit et leur nez sur les affaires d'Estat, ny s'en meslassent tant d'en parler, ny de ce qui touchoit de prés en fait du royaume, comme, disoyent Leurs Majestez, si elles y avoyent grand part et qu'elles en deussent estre heritieres ou du tout pour mieux qu'elles y rapportassent la sueur de leur corps ou y menassent les mains, comme les hommes, à le maintenir; mais elles, se donnans du bon temps, causans sous la cheminée, bien aises en leurs chaires, ou sur leurs oreillers, ou

sur leurs couchettes, devisoyent bien à leur aise du monde et de l'estat de la France, comme si elles faisoyent tout. Sur quoy repartit une fois une dame de par le monde, que je ne nommeray point, qui, se meslant d'en dire sa ratellée aux premiers Estats à Blois, Leurs Majestez luy en firent faire la petite reprimende, et qu'elle se meslast des affaires de sa maison et à prier Dieu. Elle, qui estoit un peu trop libre en paroles, respondit : « Du temps que les princes, rois et grands seigneurs se croisoyent pour aller outre mer et faire de si beaux exploicts en la Terre-Sainte, certainement il n'estoit permis à nous autres femmes que de prier, orer, faire vœux et jusnes, afin que Dieu leur donnast bon voyage et bon retour; mais, depuis que nous les voyons aujourd'huy ne faire pas plus que nous, il nous est permis de parler de tout : car, prier Dieu pour eux, à cause de quoy, puisqu'ils ne font pas mieux que nous ? »

Cette parole, certes, fut par trop audacieuse : aussi luy cuida-elle couster bon ; et eut une grande peine d'obtenir reconciliation et pardon, qu'il fallut qu'elle demandast ; et, sans un sujet que je dirois bien, elle recevoit l'affliction et punition toute entiere, et bien outrageuse.

Il ne fait pas bon quelquesfois dire un bon mot comme celuy, quand il vient à la bouche ; ainsi que j'ay veu plusieurs personnes qui ne s'y sçauroient commander : car elles sont plus debordées qu'un cheval de Barbarie, et, trouvant un

bon brocard dans leur bouche, il faut qu'elles le crachent, sans espargner ny parens, ny amis, ny grands. J'en ay cogneu force à nostre cour de telle humeur, et les appelloit-on *marquis et marquises de belle-bouche;* mais aussi bien souvent s'en trouvoyent du guet.

¶ Or, comme j'ay deduit la generosité d'aucunes dames en aucuns beaux faits de leurs vies, j'en veux descrire aucunes qu'elles ont monstré en leur mort. Et, sans emprunter aucun exemple de l'antiquité, je ne veux alleguer que cettui-cy de feue madame la regente, mere du grand roy François. Ce fut en son temps, ainsi que j'ay ouy dire à aucuns et aucunes qui l'ont veue et cogneue, une tres-belle dame, et fort mondaine aussi, et fut cela, mesme en son aage decroissant. Et pour ce, quand on luy parloit de la mort, en haïssoit fort le discours, jusques aux prescheurs qui en parloient en leurs sermons : « Comme (ce disoit-elle) qu'on ne sceust pas assez qu'on devoit tous mourir un jour; et que tels prescheurs, quand ilz ne sçavoyent dire autre chose en leurs sermons, et qu'ils estoyent au bout de leurs leçons, comme gens ignares, se mesloyent sur cette mort. » La feue royne de Navarre, sa fille, n'aymoit non plus ces chansons et predications mortuaires que sa mere.

Estant donc venue la fin destinée, et gisant dans son lict, trois jours avant que mourir, elle vid la nuict sa chambre toute en clarté, qui estoit transpercée par la vitre. Elle se courrouça à ses

femmes de chambre qui la veilloyent, pourquoy elles faisoyent un feu si ardent et esclairant. Elles luy respondirent qu'il n'y avoit qu'un peu de feu, et que c'estoit la lune qui ainsi esclairoit et donnoit telle lueur. « Comment! dit-elle, nous en sommes au bas; elle n'a garde d'esclairer à cette heure. » Et soudain, faisant ouvrir son rideau, elle vid une comette qui esclairoit ainsi droit sur son lit. « Ha! dit-elle, voilà un signe qui ne paroist pas pour personnes de basse qualité. Dieu le fait paroistre pour nous autres grands et grandes. Refermez la fenestre: c'est une comette qui m'annonce la mort; il se faut donc preparer. » Et le lendemain au matin, ayant envoyé querir son confesseur, fit tout le devoir de bonne chrestienne, encore que les medecins l'asseurassent qu'elle n'estoit pas là. « Si je n'avois veu (dit-elle) le signe de ma mort, je le croirois, car je ne me sens point si bas »; et leur conta à tous l'apparition de sa comette. Et puis, au bout de trois jours, quittant les songes du monde, trespassa.

Je ne sçaurois croire autrement que les grandes dames, et celles qui sont belles, jeunes et honnestes, n'ayent plus de grands regrets de laisser le monde que les autres; et toutesfois j'en voys nommer aucunes qui ne s'en sont point souciées, et volontairement ont receu la mort, bien que sur le coup l'annonciation leur soit fort amere et odieuse.

¶ La feue comtesse de La Rochefoucault, de la maison de Roye, à mon gré et à d'autres, une des

belles et agreables femmes de France, ainsi que son ministre (car elle estoit de la religion, comme chacun sçait), lui annonç(e)a qu'il ne falloit plus songer au monde, et que son heure estoit venue, et qu'il s'en falloit aller à Dieu, qui l'appelloit, et qu'il falloit quitter les mondanitez, qui n'estoyent rien au prix de la beatitude du ciel, elle luy dit : « Cela est bon, monsieur le ministre, à dire à celles qui n'ont grand contentement et plaisir en cettui-cy, et qui sont sur le bord de leur fosse; mais à moy, qui ne suis que sur la verdeur de mon aage et de mon plaisir en cettui-cy, et de ma beauté, vostre sentence m'est fort amere. Et, d'autant que j'ay plus de sujet de m'aymer en ce monde qu'en tout autre, et regretter à mourir, je vous veux monstrer en cela ma generosité, et vous asseurer que je prens la mort à gré, comme la plus vile, abjette, basse, laide et vieille qui fust au monde. » Et puis, s'estant mis à chanter des pseaumes, de grand devotion, elle mourut.

¶ Madame d'Espernon, de la maison de Candale, fut assaillie d'une maladie si soudaine qu'en moins de six ou sept jours elle fut emportée. Avant que mourir, elle tenta tous les moyens qu'elle put pour se guerir, implorant le secours des hommes et de Dieu par ses prieres tres-devotes, et de tous ses amis, serviteurs et servantes, luy faschant fort qu'elle vînt à mourir en si jeune aage; mais, aprés qu'on luy eut remonstré qu'il falloit à bon escient s'en aller à Dieu, et qu'il n'y avoit plus aucun re-

mede : « Est-il vray? dit-elle; laissez-moy faire; je vay donc bravement me resoudre. » Et usa de ces mesmes et propres mots. Et, en haussant ses beaux bras blancs, et en touchant les deux mains l'une contre l'autre, et puis, d'un visage franc et d'un cœur asseuré, se presenta à prendre la mort en patience, et de quitter le monde, qu'elle commença fort à abhorrer par des paroles tres-chrestiennes; et puis mourut en tres-devote et bonne chrestienne, en l'aage de vingt-six ans, et l'une des belles et agreables dames de son temps.

¶ On dit qu'il n'est pas beau de louer les siens, mais aussi une belle verité ne se doit pas celer; et c'est pourquoy je veux icy louer madame d'Aubeterre, ma niepce, fille de mon frere aisné, laquelle, ceux qui l'ont veue à la cour ou ailleurs, diront bien avec moy avoir esté l'une des belles et accomplies dames qu'on eust sceu voir, autant pour le corps que pour l'ame. Le corps se monstroit fort à plain et exterieurement ce qu'il estoit, par son beau et agreable visage, sa taille, sa façon et sa grace; pour l'esprit, il estoit fort divin, et n'ignoroit rien; sa parole fort propre, naïve, sans fard, et qui couloit de sa bouche fort agreablement, fût pour la chose serieuse, fût pour la rencontre joyeuse. Je n'ay jamais veu femme, selon mon opinion, plus ressemblante nostre reine de France Marguerite, et d'air et de ses perfections, qu'elle : aussi l'ouis-je dire une fois à la reine mere. C'est un mot assez suffisant pour ne la louer davantage; aussi je n'en di-

ray pas plus : ceux qui l'ont veue ne me donneront, (je m'asseure) nul dementy sur cette loüange. Elle vint à estre tout à coup assaillie d'une maladie qui ne se put point bien cognoistre des medecins, qui y perdirent leur latin; mais pourtant elle avoit opinion d'estre empoisonnée; je ne diray point de quel endroit; mais Dieu vangera tout, et, possible, les hommes. Elle fit tout ce qu'elle put pour se faire secourir, non qu'elle se souciast, disoit-elle, de mourir : car, dez la perte de son mary, elle en avoit perdu toute crainte, encore qu'il ne fust certes nullement egal à elle, ny ne la meritast, ny les belles larmes non plus qu'elle jettoit de ses beaux yeux aprés sa mort; mais eust-elle fort desiré de vivre encore un peu pour l'amour de sa fille, qu'elle laissoit tendrette; tant cette occasion estoit belle et bonne, et les regrets d'un mary, sot fascheux, sont fort vains et legers.

Elle, voyant donc qu'il n'y avoit plus de remede, et sentant son poulx, qu'elle-mesme tastoit et cognoissoit fringant (car elle s'entendoit à tout), deux jours avant qu'elle mourust, envoya querir sa fille, et lui fit une exhortation tres-belle et saincte, et telle que, possible, ne sçay-je mere qui la pust faire plus belle ny mieux representée, autant pour l'instruire à bien vivre au monde, que pour acquerir la grace de Dieu; et puis luy donna sa benediction, luy commandant de ne troubler plus par ses larmes son aise et repos qu'elle alloit prendre avec Dieu. Puis elle demanda son miroir, et, s'i arre-

gardant tres-fixement : « Ah ! dit-elle, traistre visage à ma maladie, pour laquelle tu n'as changé (car elle le monstroit aussi beau que jamais), mais bientost la mort qui s'approche en aura la raison, qui te rendra pourry et mangé de vers. » Elle avoit aussi mis la pluspart de ses bagues en ses doigts; et les regardant, et sa main et tout, qui estoit tres-belle : « Voilà, dit-elle, une mondanité que j'ay bien aymée d'autresfois ; mais, à cette heure, de bon cœur je la laisse, pour me parer en l'autre monde d'une autre plus belle parure. » Et, voyant ses sœurs qui pleuroyent à toute outrance auprés d'elle, elle les consola et pria de vouloir prendre en gré avec elle ce qu'il plaisoit à Dieu luy envoyer ; et que, s'estans si fort aimées tousjours, elles n'eussent regret à ce qui luy apportoit de la joye et contentement ; et que l'amitié qu'elle leur avoit tousjours portée dureroit eternellement avec elles, les priant d'en faire le semblable, et mesmes à l'endroit de sa fille; et, les voyant renforcer leurs pleurs, elle leur dit encore : « Mes sœurs, si vous m'aymez, pourquoy ne vous rejouissez-vous avec moy de l'eschange que je fais d'une vie miserable avec une tres-heureuse? Mon ame, lassée de tant de travaux, desire en estre deliée, et estre en lieu de repos avec Jesus-Christ mon sauveur; et vous la souhaittez encor attachée à ce chetif corps, qui n'est que sa prison, et non son domicille. Je vous supplie donc, mes sœurs, ne vous affliger davantage. »

Tant d'autres pareils propos beaux et chrestiens dit-elle, qu'il n'y a si grand docteur qui en eust pu proferer de plus beaux, lesquels je coule. Surtout elle demandoit fort à voir madame de Bourdeille, sa mere, qu'elle avoit prié ses sœurs d'envoyer querir, et souvent leur disoit : « Mon Dieu ! mes sœurs, madame de Bourdeille ne vient-elle point ? Ha ! que vos courriers sont longs ! ils ne sont pas guieres bons pour faire diligences grandes et postes. » Elle y alla, mais ne la put voir en vie, car elle estoit morte une heure devant.

Elle me demanda fort aussi, qu'elle appelloit tousjours son cher oncle ; et nous envoya le dernier adieu. Elle pria de faire ouvrir son corps aprés sa mort, ce qu'elle avoit tousjours fort detesté, afin, dit-elle à ses sœurs, que, la cause de sa mort estant plus à plain descouverte, cela leur fust une occasion, et à sa fille, de conserver et prendre garde à leurs vies : « car, dit-elle, il faut que j'advoue que je soupçonne d'avoir esté empoisonnée depuis cinq ans avec mon oncle de Branthome et ma sœur la comtesse de Durtal ; mais je pris le plus gros morceau : non toutesfois que je vueille charger personne, craignant que ce soit à faux et que mon ame en demeure chargée, laquelle je desire estre vuide de tout blasme, rancune, inimitié et peché, pour voler droit à Dieu son createur. »

Je n'aurois jamais fait si je disois tout : car ses devis furent grands et longs, et point se ressentant

d'un corps fany, esprit foible et decadant. Sur ce, il y eut un gentilhomme son voisin, qui disoit bien le mot, et avoit aymé à causer et bouffonner avec luy, qui se presenta, elle luy dit : « Ha! mon amy ! il se faut rendre à ce coup, et langue et dague, et tout. Adieu ! »

Son medecin et ses sœurs luy vouloyent faire prendre quelque remede cordial; elle les pria de ne luy en donner point : « Car ils ne serviroyent rien plus, dit-elle, qu'à prolonger ma peine et retarder mon repos. » Et pria qu'on la laissât; et souvent l'oyoit-on dire : « Mon Dieu, que la mort est douce! et qui l'eust jamais pensé? » Et puis, peu à peu, rendant ses esprits fort doucement, ferma les yeux, sans faire aucuns signes hydeux et affreux que la mort produit sur ce poinct à plusieurs.

Madame de Bourdeille, sa mere, ne tarda guieres à la suivre : car la melancholie qu'elle conceut de cette honneste fille l'emporta dans dix-huict mois, ayant esté malade sept mois, ores bien en espoir de guerir et ores en desespoir; et dez le commencement elle dit qu'elle n'en reschapperoit jamais, n'apprehendant nullement la mort, ne priant jamais Dieu de luy donner vie ne santé, mais patience en son mal, et surtout qu'il luy envoyast une mort douce et point aspre et langoureuse; ce qui fut : car, ainsi que nous ne la pensions qu'esvanouie, elle rendit l'ame si doucement qu'on ne luy vit jamais remuer ny pied, ny

bras, ny jambe, ny faire aucun regard affreux ny hydeux; mais, contournant ses yeux aussi beaux que jamais, trespassa, et resta morte aussi belle qu'elle avoit esté vivante en sa perfection.

Grand dommage, certes, d'elle et de ces belles dames qui meurent ainsi en leurs beaux ans! si ce n'est que je croy que le ciel, ne se contentant de ses beaux flambeaux qui dez la creation du monde ornent sa voute, veut par elles avoir outre plus des astres nouveaux pour nous illuminer, comme elles ont fait estans vives, de leurs beaux yeux.

¶ Cette-cy, et non plus :

Vous avez eu ces jours passez madame de Balagny, vraye sœur en tout de ce brave Bussi. Quand Cambray fut assiegé, elle y fit tout ce qu'elle put, d'un cœur brave et genereux, pour en defendre la prise; mais, aprés s'estre en vain esvertuée par toutes sortes de defenses qu'elle y put apporter, voyant que c'estoit fait, et que la ville estoit en la puissance de l'ennemy, et la cittadelle s'en alloit de mesme, ne pouvant supporter ce grand creve-cœur de deloger de sa principauté, car son mary et elle se faisoyent appeller prince et princesse de Cambray et Cambresis; tiltre qu'on trouvoit parmy plusieurs nations odieux et trop audacieux, veu leurs qualitez de simples gentilshommes, mourut et creva de tristesse dans la place d'honneur. Aucuns disent qu'elle-mesme se donna la mort, qu'on trouvoit pourtant estre acte plustost payen que chrestien. Tant y a qu'il

la faut louer de sa grande generosité en cela et de la remonstrance qu'elle fit à son mary à l'heure de sa mort, quand elle luy dit : « Que te reste-il, Balagny, de plus vivre aprés ta desolée infortune, pour servir de risée et de spectacle au monde, qui te monstrera au doigt, sortant d'une si grande gloire où tu t'es veu haut eslevé, en une basse fortune que je te voy preparée si tu ne fais comme moy? Appren donc de moy à bien mourir et ne survivre ton malheur et ta derision. » C'est un grand cas quand une femme nous apprend à vivre et mourir. A quoy il ne voulut obtemperer ny croire : car, au bout de sept ou huict mois, oubliant la memoire prestement de cette brave femme, il se remaria avec la sœur de madame de Monceaux, belle certes et honneste damoiselle; monstrant à plusieurs qu'enfin il n'y a que vivre, en quelque façon que ce soit.

Certes la vie est bonne et douce; mais aussi une mort genereuse est fort à louer, comme cette-cy de cette dame, laquelle, si elle est morte de tristesse, est bien contre le naturel d'aucunes dames, qu'on dit estre contraires au naturel des hommes : car elles meurent de joye et en joye.

¶ Je n'en allegueray que ce seul conte de mademoiselle de Limueil l'aisnée, qui mourut à la cour estant l'une des filles de la reine. Durant sa maladie, dont elle trespassa, jamais le bec ne luy cessa, ains causa tousjours : car elle estoit fort grand parleuse, brocardeuse et tres-bien et fort

à propos, et tres-belle avec cela. Quand l'heure de sa mort fut venue, elle fit venir à soy son vallet, ainsi que les filles de la cour en ont chacune le leur; et s'appelloit Jullien, qui jouoit tres-bien du violon : « Julien, luy dit-elle, prenez vostre violon et sonnez-moy tousjours jusques à ce que me voyez morte, car je m'y en vois, la *Defaitte des Suisses*, et le mieux que vous pourrés; et, quand vous serez sur le mot *Tout est perdu*, sonnez-le par quatre ou cinq fois, le plus piteusement que vous pourrez »; ce que fit l'autre, et elle-mesme luy aidoit de la voix; et, quand ce vint à *Tout est perdu*, elle le recita par deux fois; et, se tournant de l'autre costé du chevet, elle dit à ses compagnes : « Tout est perdu à ce coup, et à bon escient »; et ainsi deceda. Voilà une mort joyeuse et plaisante. Je tiens ce conte de deux de ses compagnes dignes de foy, qui virent jouer le mystere.

¶ S'il y a ainsi aucunes femmes qui meurent de joye ou joyeusement, il se trouve bien des hommes qui en ont fait de mesmes; comme nous lisons de ce grand pape Léon, qui mourut de joye et liesse, quand il vid nous autres François chassez du tout hors de l'estat de Milan, tant il nous portoit de haine!

¶ Feu M. le grand prieur de Lorraine prit une fois envie d'envoyer en cours vers le Levant deux de ses galleres sous la charge du capitaine Beaulieu, l'un de ses lieutenans, dont je parle ailleurs.

Ce Beaulieu y alla fort bien, car il estoit brave et vaillant. Quand il fut vers l'Archipelage, il rencontra une grand nau venetienne bien armée et bien riche; il l'acommença à la canonner, mais la nau luy rendit bien sa salve : car de la premiere vollée elle luy emporta deux de ses bancs avec leurs forçats tout net, et son lieutenant, qui s'appelloit le capitaine Panier, bon compagnon, qui pourtant eut le loisir de dire ce seul mot, et puis mourir : « Adieu, paniers, vendanges sont faites ! » Sa mort fut plaisante par ce bon mot. Ce fut à M. de Beaulieu à se retirer, car cette nau estoit pour luy invincible.

¶ La premiere année que le roy Charles neufiesme fut roy, lors de l'edict de juillet, qu'il se tenoit aux faux[bourgs] de Sainct-Germain, nous vismes pendre un enfant de la matte là mesme, qui avoit derobé six vaisselles d'argent de la cuisine de M. le prince de La Roche-sur-Ion. Quand il fut sur l'eschelle, il pria le bourreau de luy donner un peu de temps de parler, et se mit sur le devis, en remonstrant au peuple qu'on le faisoit mourir à tort : « car, disoit-il, je n'ay point jamais exercé mes larcins sur de pauvres gens, gueux et mallotrus, mais sur les princes et les grands, qui sont plus grands larrons que nous, et qui nous pillent tous les jours; et n'est que bien fait de repeter d'eux ce qu'ils nous derobbent et nous prennent. » Tant d'autres sornettes dit-il plaisantes, qui seroyent superflues de raconter, sinon que le prestre

qui estoit monté sur le haut de l'eschelle avec luy, et s'estoit tourné vers le peuple, comme on void, il luy escria : « Messieurs, ce pauvre patient se recommande à vos bonnes prieres; nous dirons tous pour luy et son ame un *Pater noster* et un *Ave Maria,* et chanterons *Salve* », et que le peuple luy respondoit, ledict patient baissa la teste, et, regardant ledict prestre, commença à brailler comme un veau, et se mocqua du prestre fort plaisamment, puis luy donna du pied et l'envoya du haut de l'eschelle en bas, si grand saut qu'il s'en rompit une jambe. « Ha! monsieur le prestre, pardieu, dit-il, je sçavois bien que je vous deslogerois de là. Il en a, le gallant! » L'oyant plaindre, et se mit à rire à belle gorge deployée, et puis luy-mesme se jetta au vent. Je vous jure qu'à la cour on rit bien de ce trait, bien que le pauvre prestre se fust fait grand mal. Voilà une mort, certes, non guieres triste.

¶ Feu M. d'Estampes avoit un fou qui s'appelloit Colin, fort plaisant. Quand sa mort s'approcha, M. d'Estampes demanda comment se portoit Colin. On luy dit : « Pauvrement, Monsieur; il s'en va mourir, car il ne veut rien prendre. — Tenez, dit M. d'Estampes, qui lors estoit à table, portez-luy ce potage, et luy dites que, s'il ne prend quelque chose pour l'amour de moy, que je ne l'aymeray jamais, car on m'a dit qu'il ne veut rien prendre. » L'on fit l'ambassade à Colin, qui, ayant la mort entre les dents, fit response : « Et qui

sont-ils ceux-là qui ont dit à monsieur que je ne voulois rien prendre? » Et, estant entourné d'un million de mouches, car c'estoit en esté, il se mit à jouer de la main à l'entour d'elles, comme l'on voit les pages et laquais et autres jeunes enfans aprés elles; et, en ayant pris deux au coup, en faisant le petit tour de la main qu'on se peut mieux representer que de l'escrire: « Dittes à monsieur (dit-il) voylà que j'ay pris pour l'amour de luy, et que je m'en vais au royaume des mouches. » Et, se tournant de l'autre costé, le gallant trespassa.

¶ Sur ce, j'ay ouy dire à aucuns philosophes que volontiers aucunes personnes se souvienent à leur trepas des choses qu'ils ont plus aymées, et les recordent, comme les gentilshommes, les gens de guerre, les chasseurs et les artisans, bref de tous quasi en leur profession, mourant ilz en causent quelque mot: cela s'est veu et se voit souvent.

Les femmes de mesme en disent aussi quelque ratellée, jusques aux putains; ainsi que j'ay ouy parler d'une dame d'assez bonne qualité, qui à sa mort triompha de debagouller de ses amours, paillardises et gentillesses passées: si bien qu'elle en dit plus que le monde n'en sçavoit, bien que l'on la soupçonnast fort putain. Possible pouvoit-elle faire cette descouverte, ou en resvant, ou que la verité, qui ne se peut celer, l'y contraignist, ou qu'elle voulust en descharger sa conscience; comme de vray, en saine conscience et repentance, elle en confessa aucuns en demandant pardon, et les

especifioit et cottoit en marge, que l'on y voyoit tout à clair. « Vrayment, ce dit quelqu'un, elle estoit bien à loisir d'aller sur cette heure nettoyer sa conscience d'un tel ballay d'escandale, par si grande speciauté ! »

¶ J'ay ouy parler d'une dame qui, fort sujette à songer et resver toutes les nuits, qu'elle disoit la nuict tout ce qu'elle faisoit le jour, si bien qu'elle-mesme s'escandalisa à l'endroit de son mary, qui se mit à l'ouïr parler, gazouiller et prendre pied à ses songes et resveries, dont aprés mal en prit à elle.

¶ Il n'y a pas longtemps qu'un gentilhomme de par le monde, en une province que je ne nommeray point, en mourant en fit de mesme, et publia ses amours et paillardises, et specifia les dames et damoiselles avec lesquelles il avoit eu à faire, et en quels lieux et rendez-vous, et de quelles façons, dont il s'en confessoit tout haut, et en demandoit pardon à Dieu devant tout le monde. Cettuy-là faisoit pis que la femme, car elle ne faisoit que s'escandaliser, et ledict gentilhomme escandalisoit plusieurs femmes. Voilà de bons gallants et gallantes !

¶ On dit que les avaritieux et avaritieuses ont aussi cette humeur de songer fort, à leur mort, en leurs tresors d'escus, les ayant tousjours en la bouche. Il y a environ quarante ans qu'une dame de Mortemar, l'une des plus riches dames du Poictou, et des plus pecunieuses, et aprés venant à

mourir, ne songeant qu'à ses escus qui estoyent en son cabinet, et tant qu'elle fut malade se levoit vingt fois le jour à aller voir son tresor. Enfin, s'approchant fort de la mort et que le prestre l'exhortoit à la vie eternelle, elle ne disoit autre chose et ne respondoit que : « Donnez-moy ma cotte ! Donnez-moy ma cotte ! les meschans me desrobbent ! » ne songeant qu'à se lever pour aller voir son cabinet, comme elle faisoit les efforts, si elle eust pu la bonne dame ; et ainsi elle mourut.

Je me suis sur la fin un peu entrelassé de mon premier discours ; mais prenez le cas qu'aprés la moralité et la tragedie vient la farce. Sur ce, je fais fin.





NOTES

DEUXIÉME DISCOURS

Page 1, ligne 3. Le titre primitif de ce chapitre dans le projet de Brantôme était : « Le 2e [chapitre], sçavoir, qui « est la plus belle chose en amour, la plus plaisante, et « qui contente le plus, ou la veue, ou la parole, ou l'at- « touchement. »

2, 1. E. Pasquier, *Œuvres*, in-fol., 1723, t. II, p. 38. « Lequel des deux, dit Pasquier, apporte plus de conten- « tement à un amant, sentir et toucher sa mie sans parler « à elle, ou la voir et parler à elle sans la toucher ? » Dans le dialogue d'entre Thibaut de Champagne et le comte de Soissons, Thibaut était pour le parler.

— 5. Brantôme était excusable de ne point connaître les œuvres de Thibaut, dont la première édition est de 1742, en 2 vol. in-8°.

— 30. Isabeau de Bavière?

3, 14. Brantôme vise ici la reine Catherine de Médicis et ses favoris.

4, 2. Voy. Plutarque, *De Stoicorum repugnantiis*, c. XXI.

— 9. Id., *Demetrius*, cap. XXVII. Seulement Brantôme confond; la femme en cause était Thônis.

— 29. Nouvelle XLIIIe.

P. 5, l. 2. Le touret de nez était une espèce de barbe de masque, que les dames mettaient par les temps froids, et qui s'attachait au chaperon en dessous des yeux : on appelait ce masque un *coffin à roupies,* par dérision. Après Charles IX vint la mode du masque entier, que l'on ôtait pour saluer, comme nous l'apprend Vecellio (*Degli habiti antichi et moderni*, Venise, 1590, in-4°, p. 269) : « Quando « vedono qualche parente, si lasciano vedere per salutarlo, « et poi si ricuoprono. »

7, 16. Sur La Chasteigneraie, voyez la note du vol. I, pag. 103, lig. 12.

8, 22. C'était François de Compeys, sieur de Gruffy, qui vendit tous ses biens en 1518 pour s'expatrier. (Voyez Costa de Beauregard, *Familles historiques de Savoie*, Chambéry, 1844, in-4°.) Il était écuyer de l'écurie de François Ier. Il a son portrait à Versailles, n° 3047 du musée.

10, 2. C'est non pas trois, mais quatre S, que doit porter avec lui le parfait amant, selon Luis Barahona (*Lagrimas de Angelica*, canto IV), et ces quatre S signifient :

SABIO, SOLO, SOLICITO ET SEGRETO

Cette mode de sigles était fort en usage dans l'Espagne du XVIe siècle. Voy. Cervantes, *Don Quichotte*, chap. XXXIV (*le Curieux malavisé*).

13, 8. Cette histoire était populaire à Paris ; elle a été amplifiée et agrémentée dans un drame célèbre, et mise au compte de Marguerite de Bourgogne. N'était-ce point Isabeau de Bavière ?

15, 15. Plutarque, *Antoine*, chap. XXXII.

— 21. Pline, liv. XXI, chap. III. Traduction de Dupinet, Lyon, 1562, in-f°, t. II, p. 154 : « Cleopatra fit « un chappeau de fleurs pour Marc-Antoine, ayant au « prealable empoisonné tous les boutz des fleurs qui y es- « toyent. »

16, 25. Les noms sont terriblement maltraités par le scribe : *Tortale,* c'est *Tertule ; Lerontife,* c'est *Terentile ; Sa-*

lure Litiseme c'est *Salvie Titisenie;* deux fois de suite le copiste prend le T de Brantôme pour un L. Les noms réels de ces femmes étaient, dans le texte de Suétone (*Octave-Auguste*, cap. LXIX) : Tertulla, Terentilla, Rufilla et Salvia Titisenia.

P. 17, l. 14. Tite-Live, lib. XXX, cap. XV. Appien, *De rebus punicis*, XXVII.

— 26. Joachim du Bellay, *Œuvres poétiques*, 1597, in-fol., f° 449 v°.

19, 28. Lucien, *Amours*, XV.

23, 18. Marguerite, femme de Henri IV, dont la vieille reine Catherine affirmait l'élégance quand elle lui disait un jour : « En quelque part que vous alliez, la cour les « (modes) prendra de vous, et non vous de la cour. » (Brantôme, *Eloge de la reine Marguerite.*)

— 29. Brantôme veut ici parler du duc d'Anjou.

24, 9. Pline parle de cette Hélène de Zeuxis : « En-« cores y a-il es portiques et galeries de Philippus qui « sont à Rome, une Helene de la facture de Zeuxis. » (Traduction de Dupinet, t. II, p. 643.)

26, 25. Ronsard, *Œuvres*, édit. de 1584, in-fol., p. 112. C'est une pièce adressée au fameux peintre Clouet, dit Janet, dans laquelle le poète célèbre sa belle. Cette pièce a d'ailleurs plus d'un point de rapport avec le présent chapitre des Dames.

27, 17. Marot avait arrangé ce proverbe espagnol en quatrain, et du temps de la Ligue on disait de l'infante d'Espagne, d'après lui :

Pourtant, si je suis brunette,
Amy, n'en prenez esmoy,
Car autant aymer souhaitte
Qu'une plus blanche que moy.

(*Satyre Ménippée*, édit. de 1711, t. I, p. 344. Tiré de Marot.)

28, 13. Raymond Lulle était originaire de Majorque,

et vivait sur la fin du XIIIe siècle : il passa pour magicien chez certains auteurs. L'histoire que raconte Brantôme est effectivement rapportée dans les *Opuscula* de Charles Bovelles, fol. XXXIV de l'édit. in-4° de 1521. Voici le passage : « Advocato ergo... in colloquium Ræmundo, eoque « in cubiculum introducto, illi extemplo pectus (ut can- « crino erat exesum morbo atque teterrimo odore squale- « bat) nudare haudquaquam erubuit, » etc.

P. 29, l. 11. Arnauld de Villeneuve, célèbre alchimiste de la fin du XIIIe siècle, mort dans un naufrage, en 1313.

— 24. Oldrade, jurisconsulte, né à Lodi au XIIIe siècle : son *Codex de falsa moneta* n'est pas connu.

31, 13. L'évêque de Sisteron était Aimeric de Rochechouart (1545-1582); il succédait à son oncle Albin de Rochechouart. Quant à la *très-grande*, il y aurait à choisir entre une douzaine de princesses.

34, 7. Pline, XXXIII, cap. IV. Brantôme se trompe de temple, comme le montrera le passage de la traduction de Pline par Dupinet, t. II, p. 576 : « Au temple de Minerve « qui est à Lyndos, ville des Rhodiens, y a une couppe « d'or blanc que la princesse Helene y dedia, et y a des « historiens qui dient icelle avoir esté faite à la mesure du « tetin de ladite princesse. »

35, 17. Brantôme veut parler ici de Françoise Babou de La Bourdaisière, massacrée à Issoire, et sur le cadavre de laquelle on fit de singulières découvertes, « au rapport d'un « homme d'honneur amy tres confident de la maison « d'Estrées. » Voyez sur ce sujet délicat les *Observations sur Alcandre et sa clef*, t. I du *Journal de Henri III*, édit. de 1720, p. 275.

36, 25. Ne serait-ce point l'histoire de Henri III et de la duchesse de Montpensier? La chronique rapporte qu'ayant trouvé cette princesse « difforme sous le linge, il l'avoit « mesprisée jusques à lui cracher sur le corps. » De plus, Henri avait divulgué partout l'aventure, ce qui fit de la princesse sa plus mortelle ennemie. Voyez p. 209 et la note ci-après.

P. 37, l. 21. Élisabeth d'Angleterre. Il fallait que Sixte V ne connût point ce fait pour se permettre le souhait qu'il faisait au sujet de la reine. (*Confession de Sancy*, t. II, p. 49 de l'édit. de 1720.) La reine Catherine de Médicis non plus ne savait rien, puisque pour faire épouser d'Alençon à Elisabeth, elle leur promettait d'emblée quatre ou cinq enfants. (Nevers, *Mémoires*, I, 535.)

38, 2. La mort de M. de Randan place cette anecdote avant 1562. Ces personnages étaient : Charles de La Rochefoucault, comte de *Randan*, tué à Rouen, en 1562 ; Jacques de Savoie, duc de *Nemours*, marié à la veuve du duc de Guise ; François de Vendôme, *vidame de Chartres*, mort en 1563 ; Melchior des Prés, sieur de *Montpezat?* sénéchal de Poitou ; René d'Anglure, de *Givry*, tué à Dreux, en 1562 ; et François de Hangest, sieur de *Genlis*, mort de la rage, à Strasbourg, en 1569.

41, 30. Claude Blosset, dame de Torcy, fille de Jean Blosset et d'Anne de Cugnac. Elle épousa en 1553 Louis de Montberon, baron de Fontaines et Chalandray, gentilhomme de la chambre. La belle Torcy, comme on l'appelait, avait été donnée à la reine Éléonor par Mme de Canaples, l'ennemie de Mme d'Étampes.

42, 8. Hubert Thomas, *Annales de vita Friderici II Palatini* (Francfort, 1624), ne laisse rien deviner de cette exagération du buste chez la reine Éléonor, alors promise au palatin Frédéric, et dont il détaille les perfections.

48, 28. Suétone, *Octave-Auguste*, cap. LXIX : « *Qui* « *matres familias et adultas ætate virgines denudarent atque* « *perspicerent, tanquam Thoranio mangone vendente.* »

49, 27. En 1573.

51, 5. Ce passage est obscur, sans doute par l'inadvertance du scribe. Je crois qu'il faut lire : « Une dame de par le monde... estoit fort aymée... d'une tres grande princesse [laquelle] estoit dans le lict, » etc. Cependant n'y aurait-il pas tout un membre de phrase sauté, dans lequel Brantôme expliquerait que la princesse avait fait autrefois le coup à la fille? La suite du récit semblerait l'indiquer,

et c'est ce qui nous a empêché de corriger le texte en cet endroit. Quant aux personnages en scène, ils sont probablement Bussy d'Amboise et Marguerite de Valois.

P. 53, l. 7. Ce roi était Henri II, et la grande dame veuve, la duchesse de Valentinois. On crut à un charme, comme le dit ici Brantôme. — « On m'a dit que le roy son père fut « par Mme de Valentinois ensorcelé de mesme, » affirme l'auteur du *Divorce satyrique*, en parlant de la reine de Navarre. — La suite de l'historiette racontée par Brantôme contredit singulièrement les pamphlets du temps, qui accusaient la reine Catherine d'avoir gagné « la grande « seneschale, depuis duchesse de Valentinois, afin qu'icelle « l'entretinst en grace avec M. le dauphin (Henri II) son « mary, et n'eut honte d'estre comme maquerelle pour « parvenir à son intention. »

54, 26. Il ne nous est pas prouvé que cette *grandissime* fût Catherine de Médicis, surtout par la fin de l'histoire; cependant Brantôme, qui ne l'aimait guère, pourrait bien jouer ici à l'ambiguïté et laisser soupçonner qu'il a voulu parler d'elle. Notre supposition deviendra plus plausible si l'on se rappelle que Catherine se faisait servir par ses filles à demi nues. Voyez à ce sujet le *Journal d'Henri III*, au 15 mai 1577, pour le festin donné à Chenonceaux, dans lequel Mmes de Retz et de Sauves firent nues leur service ordinaire.

55, 29. *En condition qu'elle en engroissa*... est corrigé dans le ms. Dupuy par *en telle façon*.

56, 29. Pic de La Mirandole, *Opera omnia*, t. II de l'édition in-fol., Paris, J. Petit, 1517, liv. III, chap. XXII, *Disputationes adversus astrologos*.

57, 9. Ferdinand-François d'Avalos, marquis de Pescaire, mort en 1571.

59, 20. Josèphe, *Antiquités judaiques*, liv. XV, chap. VII.

60, 11. Plutarque, *Alexandre*, chap. XXXIX. Plutarque emploie le mot plus énergique « tourment des yeux ».

P. 61, l. 5. C'est dans ses *Observations de plusieurs singularités* (Paris, 1554, in-4°), que Belon rapporte ce fait, à la page 179 du liv. III, chap. x.

63, 24. Nous laissons l'orthographe du ms. *Ortragon :* le nom ordinaire est Ortiagon. La femme est la belle reine Chiomara. Après sa conduite courageuse avec le guerrier romain, son mari la reçut froidement, en lui reprochant d'avoir violé la parole donnée à cet homme, ce qui était bien une exagération du point d'honneur. (Voy. Tite-Live, XXXVIII, cap. xxiv, et Boccace, *De claris mulieribus*, LXXIV.)

65, 12. Suétone, *César,* LII. Cet auteur rapporte, d'après Nason, que César fit de grandes largesses au couple : « *Plurima et immensa tribuit.* »

66, 2. Tite-Live, XXX, cap. xv.

— 10. Plutarque, *Caton l'Ancien,* rapporte, dit M. Lalanne, une anecdote qu'il attribue à Caton, et qui paraît se rapporter à ce que Brantôme dit ici de Scipion. Caton, après la mort de sa femme, vivait maritalement avec une jeune esclave qui venait le trouver dans sa chambre en narguant le fils du philosophe. Ce jeune homme en fut outré. Caton, pour apaiser les colères, épousa la jeune fille de son ancien greffier Saloninus, et mit son esclave à la porte de sa chambre. Si Brantôme a trouvé l'anecdote sur Scipion quelque part, il nous a été impossible d'en découvrir l'auteur.

67, 14. Charles de Lorraine, cardinal de Guise, connu sous le nom de cardinal de Lorraine, mort en 1574. Il joua un grand rôle au concile de Trente. Brantôme veut parler ici de la trêve de Vaucelles, entre Henri II et l'Empereur, que le cardinal Caraffa avait réussi à faire rompre en 1556. Ce passage est évidemment écrit avant 1588, date de la mort d'un autre cardinal de Guise, frère du Balafré.

— 23. On comprend l'admiration du cardinal pour les belles Vénitiennes par la description que fait Vecellio de leurs toilettes dans les fêtes. Voy. Vecellio, *Habiti anti-*

chi, etc. Venise, 1590, p. 131, pour le passage à Venise du roi Henri III revenant de Pologne.

P. 69, l. 8. Ce passage n'est pas dans les *Dies geniales* d'Alessandro, mais bien dans Hérodote, liv. II, chap. LX, qui parle des fêtes d'Isis (qu'il appelle Diane), et non de celles du bœuf Apis. Sans doute d'ailleurs qu'Hérodote lui-même rapportait un conte apocryphe. Quoi qu'il en soit, il est dit dans ce passage d'Hérodote, que les Egyptiennes allaient à Bubaste, et non à Alexandrie ; mais son récit n'a point la pointe obscène de Brantôme : il y est raconté simplement que les femmes mêlées aux hommes criaient et insultaient les indigènes, et que quelques-unes « *αἱ δ' ἀνασύρονται ἀνιστάμεναι* ».

— 26. Ce que Brantôme dit ici de Flora est une erreur, que, sans aucun doute, il a puisée dans la note de Dupinet, aux ouvrages de Pline (t. II, p. 54, à la note). La femme en question ne s'appelait pas Flora, mais Acca Taruntia ; les fêtes que l'on fit en son honneur se confondirent avec celles de Flore (Aulu-Gelle, lib. VI, cap. VII. Macrobe, *Saturnales*, lib. I, cap. X, etc.). Voici l'origine de la fortune d'Acca Taruntia. Etant jeune courtisane, elle avait été introduite dans le temple d'Hercule par un gardien, pour y passer une nuit avec le dieu : le lendemain Hercule la pria d'embrasser le premier homme qu'elle rencontrerait en sortant du temple ; il se trouva que ce fut le vieillard Taruntius, homme immensément riche qui l'épousa, et lui laissa tous ses biens. (Varron, *De ling. lat.*, l. V, cap. III. Ovide, *Fast.*, l. IV, 947 et V, 351.) Plus tard, au temps de Pompée, vivait une courtisane nommée Flora, qui a sans doute fait confondre les deux femmes : dans tous les cas ce que Brantôme rapporte du luxe de Flora ne saurait s'appliquer à Taruntia, laquelle vivait aux époques à demi sauvages du commencement de la république romaine.

72, 20. Pausanias, Suétone et Manilius n'ont pas fait d'ouvrages spéciaux sur les femmes. Brantôme veut parler sans aucun doute des anecdotes dont leurs récits sont semés. Pour Manilius, M. Lalanne propose la lecture Martial ?

TROISIÉME DISCOURS

P. 77, l. 2. L'ancien titre projeté par Brantôme pour ce chapitre était : « Le 3e [chapitre] traite de la beauté d'une « belle jambe, et comment elle est fort propre et a grand « vertu pour attirer à l'amour. »

— 11. Cette princesse était Catherine de Médicis. (Voy. Brantôme, édit. Lalanne, t. VII, p. 342.)

80, 8. Suétone, *Vitellius*, cap. II : « *Messalina petiit « ut sibi pedes præberet excalceandos.* » Brantôme, on le voit, anime un peu le récit, suivant son habitude.

— 26. Nouvelle LVIIe.

81, 5. Sans doute le grand-prieur François de Lorraine, qui accompagna Marie Stuart en Ecosse : cependant il y avait aussi d'Aumale et René d'Elbeuf.

— 17. Cette fois la traduction de Brantôme est fausse, mais Dupinet n'y est pour rien. Le *jumenta* de Pline est traduit par *jument*, ce que Dupinet n'avait pas fait. (Voy. Dupinet, trad. de Pline, t. II, p. 587.)

84, 15. Il y a un remarquable portrait de la reine Marguerite publié par Niel, dans lequel cette princesse est représentée ainsi, les cheveux frisottés et la toque un peu en arrière ; une copie de l'original est aux Estampes de la Bibliothèque Nationale.

85, 25. Voy. Edit. Lalanne, t. III, p. 259.

87, 3. Beatrix Pacheco avait été dame d'honneur d'Eléonor d'Autriche antérieurement à 1544 avec plusieurs autres dames espagnoles : elle devint comtesse d'Entremont par son mariage avec Sébastien comte d'Entremont. Sa fille, dont il est ici question, était Jacqueline, mariée en secondes noces avec l'amiral de Coligny, et contre laquelle se tournèrent les haines des ennemis de son mari : elle ne fut point d'ailleurs à l'abri de tout reproche. (Voy. Bordier, *la Veuve de l'amiral Coligny*, 1875, in-8o, pièce.)

P. 88, l. 19. Voyez sur cette dame la note de la page 41. Il n'est peut-être pas inutile de dire ici le nom des filles de la reine de France, qui vraisemblablement concoururent à la fête : elles étaient douze à cette époque, Claude Blosset, dite la belle Torcy, Marguerite du Breuil, Claude de Grany, Sidonie de Mervillez, Cécile de Boucard, Barbe de Pons, Catherine de Sainctan, Léonor de La Chapelle, Marie de Tombes, Marie de Villalona, Béatrix de Savoie, Thomette d'Arpajon ; et à leur tête Jeanne de L'Hospital, dame de Boucard. (Archives nationales, *Comptes de l'argenterie de la reine Eléonore*, KK, 105.)

89, 10. La description qui suit est tirée textuellement par Brantôme d'une relation imprimée à Lyon, chez Rouille, en 1549, sous le titre de : « La magnificence de la « superbe et triomphante entrée de la noble et antique « cité de Lyon faicte au tres chrestien Roy de France « Henry deuxiesme. » Cet ouvrage, imprimé en français et en italien, renferme des planches sur bois représentant l'obélisque et le préau dont il est question dans Brantôme. Celui-ci se contente d'ailleurs de retrancher les mots ou les phrases qui lui déplaisent. Le dizain déclamé devant le prince était le suivant :

Le grand plaisir de la chasse usitée
Auquel par montz, vallées et campaignes,
Je m'exercite avecques mes compaignes,
Jusqu'en voz boys, Sire, m'ha incitée
Où ce lion d'amour inusitée
S'est venu rendre en ceste nostre bande,
Lequel soubdain, à sa privaulté grande,
J'ay recogneu, et aux gestes humains,
Estre tout vostre. Aussi entre voz mains
Je le remetz et le vous recommande.

(Pages 32-34.)

91, 6. Bois de brésil, connu bien avant la découverte de l'Amérique. *Brésil* est donc ici un nom commun seulement. Nous conservons le B majuscule que Brantôme n'eût pas manqué de mettre.

P. 92, l. 10. Le passage du roi à Lyon se fit le 18 septembre 1548. Brantôme avance donc un peu sur l'histoire, car Diane de Poitiers ne devint duchesse de Valentinois que trois semaines plus tard. La particularité la plus curieuse de la donation du duché à Diane était que le roi s'appuyait sur les prétendus services du père, M. de Saint-Vallier, précisément condamné à mort, sous le règne précédent, pour trahison, et gracié nous avons vu comment. (T. I, p. 101.)

93, 9. La *volte* était une danse venue d'Italie, dans laquelle le cavalier, après avoir fait tourner deux ou trois fois la danseuse, la soulevait de terre pour lui faire faire une cabriole en l'air : c'est de cette cabriole que veut parler Brantôme.

— 13. Pour le détail sur ces dames de Sienne, voyez ci-après la note de la page 184.

— 23. Paul de Labarthe, sieur de Thermes, maréchal de France, mort en 1562. (Montluc, édit. de *Ruble*, t. II, p. 55-56.)

95, 1. Scio était la seule île du Levant où les femmes missent un vêtement plus court, et cela jusqu'à ce siècle. (Voy. Sylvain Maréchal, *Costumes civils*, à la fin.)

96, 3. Comme la mode des escarpins chez les gens de qualité était de rigueur, il s'ensuivait que pour sortir de chez soi il fallait chausser des patins qui pouvaient, grâce à leur semelle, accroître ou diminuer la taille ; et comme la robe était longue et cachait tout, on ne s'apercevait de rien : cela explique la remarque de la grande dame dont Brantôme parlait à la page précédente.

97, 6. Au sacre de Henri III, en 1575, le dimanche 13 février. Les échafauds pour les dames avaient été construits à droite du maître-autel, « entre deux pillers, parés « de broderies de fleurs de liz d'or sur satin bleu. Dessus « etoient assises plusieurs dames et damoiselles de maison. » Au-dessous était la reine avec des dames. (*Le sacre et couronnement du tres chrestien roy de France et de Pologne Henry III*, Reims, 1575, in-12.)

QUATRIÉME DISCOURS

P. 99, l. 1. Le titre primitif était : « Le 4e [chapitre traite] « quel amour est plus grand, plus ardant et plus aisé, ou « celuy de la fille, ou de la femme mariée, ou de la veufve, « et quelle des trois se laisse plus aisement vaincre et « abattre. »

— 11. Nous laissons à Brantôme la responsabilité de son espagnol, et nous écrivons comme lui *allomenos* et *abaxo* pour *á lo ménos* et *abajo*.

104, 28. Suétone, *Caligula*, XXV. « *Cæsoniam... luxuriæ ac lasciviæ perditæ, et ardentius et constantius amavit.* »

105, 24. Spartien, *Caracalla*, chap. x.

106, 3. Voyez la note de la page 109, t. I de cette édition. Henri III et la princesse de Condé?

107, 7. Ce fils était Géta.

— 16. Béatrix était fille du comte Guillaume de Tenda ; elle avait épousé en secondes noces Philippe-Marie Visconti, et lui apportait toutes les richesses de Facino Cane, son premier mari. Malgré son âge mûr Béatrix fut soupçonnée d'adultère avec Michel Orombelli, et Philippe-Marie les fit mourir tous deux. En réalité ce n'était là qu'un moyen commode de s'approprier les biens de Facino Cane. (Litta, VISCONTI *di Milano*, t. III, tav. VI.)

— 27. Collenuccio, liv. IV, anno 1194, dit effectivement que Constance était nonne, et que l'an 1194, âgée de cinquante ans, elle fit construire un pavillon où elle convoqua nombre de gens pour assister à sa délivrance, afin qu'on ne la soupçonnât point de supposition de part.

108, 14. Brantôme vise sans doute ici Marguerite de Clermont, sœur de Louise, femme d'Antoine de Crussol,

duc d'Uzès, et abbesse de Tarascon et de Saint-Césaire d'Arles.

P. 109, l. 29. Jean de Bourdeille.

110, 12. Renée, fille de Louis XII, mariée à Hercule II d'Este, duc de Ferrare, princesse contrefaite, mais très savante. Elle protégeait les religionnaires, ce qui explique pourquoi Mlle de La Roche « sentoit fort de Luther ». Après la mort de son mari, Renée se retira en France, et y mourut en 1575, après avoir lutté longtemps contre le duc de Guise, son gendre, qui la voulait forcer à lui livrer les religionnaires.

— 28. Marguerite, reine de Navarre, sœur de François Ier.

119, 13. Meung-sur-Loire, arrond. d'Orléans.

— 16. François de Carnavalet.

— 17. Léonor duc de Longueville.

— 18. Charles IX.

— 23. Henri II.

— 29. François de Lorraine duc de Guise.

— 30. Eclaron, arrond. de Vassy (Haute-Marne).

120, 3. Louis I, prince de Condé.

— 8. Le capitaine Avaret, mort à Orléans en 1562.

— 10. Ce mot de *compère* était celui que le roi Henri II donnait au connétable de Montmorency.

121, 24. Voyez la note de la page 69 ci-devant.

123, 16. Octavius est traduit par Brantôme *Octavie*. — Pour ce que dit ici Brantôme, consulter Suétone, *Caligula*, XXXVI, et *Octave-Auguste*, LXIX.

124, 11. Suétone, *Néron*, XXXIV, « *contractasse membra, alia vituperasse, alia laudasse.* »

125, 23. ... *le diffame des femmes?* et non *des hommes*, ce que semble prouver le mot *maris* qui suit.

P. 125, l. 30. Bien que l'on n'ait que l'embarras du choix des princes, Brantôme veut sans aucun doute parler de Henri III et du duc d'Alençon, son frère. Pour Henri III, voir les *Remarques sur la Satyre Ménippée*, au tome II de l'édit. de 1711, p. 330-31.

126, 19. Plutarque, *Artaxerxès-Mnémon*, chap. XXVI, nomme cette femme *Aspasia*, et en fait une prêtresse de Diane.

— 30. Collenuccio, liv. V, p. 208 de l'édit. de Venise, de 1613, in-4°, à l'année 1405 ne dit pas que la duchesse fût si âgée : *non ostante ch' ella havesse trenta otto anni, ma era bellissima*. Sa beauté rachetait suffisamment ses trente-huit ans.

127, 10. Erreur de Brantôme ou peut-être inadvertance du scribe qui aura écrit *dix* pour *six*. Diane mourut à 66 ans, le 22 avril 1566, étant née en 1499. Dreux du Radier attribue la conservation de la duchesse à l'emploi fréquent d'eau de puits, ce qui est moins poétique, mais sans doute plus vrai que l'histoire de l'or potable.

128, 12. Jacqueline de Rohan-Gié, mariée à François d'Orléans, marquis de Rothelin. Dans sa jeunesse, on l'appelait « la fille pesnée de Gié » (la fille puînée de Gié).

— 22. Françoise Robertet, veuve de Jean Babou, mariée en secondes noces au maréchal d'Aumont.

129, 4. Catherine de Clermont, femme de Guy de Mareuil, grand'mère du duc de Montpensier, François, dit *le Prince-Dauphin*.

— 11. Gabrielle de Mareuil, mariée à Nicolas d'Anjou, marquis de Mézières.

— 14. Jacqueline ou Jacquette de Montberon.

— 24. Françoise de Longwi, amirale de Brion, belle-mère de Charles de La Rochefoucault, seigneur de Barbézieux.

— 26. L'éloge de cette beauté toulousaine se trouve dans le très rare opuscule de G. Minut, *De la beauté*, 1587, in-8°. Cet éloge, placé à la fin de l'ouvrage, a pour titre

la Paulegraphie, et contient une analyse délicate des perfections idéales de Paule de la tête aux pieds.

P. 130, l. 23. Anne d'Este, fille d'Hercule d'Este et de Renée de France, fille de Louis XII; elle fut mariée à 17 ans, avec François de Lorraine, duc de Guise, dont elle eut sept enfants. Elle épousa, après le meurtre de son mari, Jacques de Savoie, duc de Nemours, et mourut le 17 mai 1607. Mais, en dépit des louanges de Brantôme et de de Thou, qui l'appelle *illustrissima heroina,* elle n'était point exempte des fautes d'une cour corrompue.

131, 19. Ce fut en 1574 qu'eut lieu ce voyage.

132, 19. C'est non pas François Gonzague, mais Guillaume Gonzague, son frère et successeur au duché de Mantoue, né en 1538, mort en 1587. L'erreur des éditions précédentes vient de ce que les deux frères avaient épousé deux princesses filles de Ferdinand I[er] d'Allemagne. Guillaume avait eu pour sa part, Eléonore, jeune femme d'une dévotion outrée, et qui ne dut guère tenir le propos gaulois que lui prête si complaisamment Brantôme, bien que son mari fût bossu et contrefait, *gobbo*, d'où le nom de *Gobin.* (Litta, GONZAGA *di Mantova,* t. I, tav. VI, et aux planches, pour le portrait des deux époux par Rubens.)

— 28. Il revient ici à la duchesse de Guise.

133, 13. Aux noces du duc Charles-Emmanuel, marié à Catherine, fille de Philippe II d'Espagne.

134, 27. Marie d'Aragon, mariée à Alphonse d'Avalos, marquis del Guasto ou Vasto.

135, 1. Henri II.

— 2. Paul IV. Voy. ci-devant, p. 67.

— 6. François de Lorraine, grand prieur.

— 12. Ce vice-roi était Don Perafan, duc d'Alcala, qui entra à Naples le 12 de juin 1559.

— 26. Claude de Lestrange?

139, 10. Brantôme est effectivement mal servi par sa

mémoire. Des deux filles de la marquise, Béatrix, la première, épousa le comte de Potenza ; l'autre, le prince de Sulmone.

P. 145, l. 8. Son fils était François-Ferdinand, vice-roi de Sicile, mort en 1571.

— 18. Soliman II.

CINQUIÉME DISCOURS

147, 1. Dans le principe, ce discours était le dernier ; il est ainsi analysé dans le manuscrit 608 : « Discours sur « ce que les belles et honnestes dames ayment les vaillants « hommes, et les braves hommes aiment les dames coura- « geuses. »

148, 12. Virgile, dans son *Enéide*, livre Ier, ne fait paraître Penthésilée qu'à la mort d'Hector :

> *Ducit Amazonidum lunatis agmina peltis*
> *Penthesilea furens.*

Pour ces récits concernant les Amazones, consulter le *Traité historique sur les Amazones,* par Pierre Petit. Leyde, 1718, in-12.

151, 19. *Enéide,* IV, 10-13.

152, 14. Livre IX, chap. 3.

154, 7. Bandello, *Histoires tragiques*, t. III, p. 1 de l'édit. in-4o de Venise, 1568.

156, 6. Ce prince brave et vaillant n'était autre que Henri III, vainqueur à Jarnac et à Moncontour.

157, 6. Ronsard, *Œuvres,* liv. I, sonnet 174e.

— 29. Jacques de Savoie, duc de Nemours, mort en 1585.

158, 1. Charles de La Rochefoucauld, comte de Randan, fut envoyé en Angleterre en 1559, où il « moyenna la paix avec l'Ecosse ».

P. 158, l. 3. Le petit Leith. (Voy. Jean de Beaugué, *Histoire de la guerre d'Escosse*, réimprimée par Montalembert en 1862. Bordeaux, in-8°, p. 142.)

159, 1. *La fleur des feves* doit s'entendre de toute cette jeunesse qui faisait escorte à un *roi de la feve*, selon l'expression alors en usage, c'est-à-dire, par moquerie, un roi de par la fève du gâteau des Rois, roi imaginaire et sans autorité. (Voy. *Satyre Menippée,* tome I, p. 23, édit. de 1711.)

— 3. Philibert Le Voyer, seigneur de Lignerolles et de Bellefille, fut un des agents diplomatiques les plus employés en ce temps. Il était en Ecosse en 1567. Il fut assassiné à Bourgueil en 1571, parce qu'on le croyait coupable d'avoir trahi les révélations de Charles IX sur la Saint-Barthélemy.

— 14. Évidemment Brantôme savait très bien que l'amour qui tenait au cœur le beau et séduisant duc de Nemours n'était autre que celui de madame de Guise, Anne d'Este, qu'il épousa plus tard.

— 24. Nouvelle XVIe. Guillaume Gouffier, sieur de Bonnivet.

161, 11 et 12... *ce qu'il feroit et la defendroit bien;* suppléer *ce qu'il feroit et [s'il] la defendroit bien.*

— 13. C'est Marguerite de Valois qui prit Bussy d'Amboise un peu à cause de sa réputation de duelliste.

— 21. Jacques de Lorge, sieur de Montgommeri, capitaine de la garde écossaise de François Ier et père du meurtrier involontaire d'Henri II ?

163, 4. Claude de Clermont, vicomte de Tallard.

— 11. François de Hangest, sieur de Genlis, capitaine du Louvre, qui mourut de la rage à Strasbourg en 1569. (Voy. p. 38.)

164, 5. C'est sans aucun doute Louise de Halwin, dite Mlle de Piennes l'aînée, qui épousa plus tard Cipierre, de la famille de Marcilly. Je ne crois pas que Brantôme veuille ici parler de l'autre de Piennes, qui manqua d'épouser le fils du connétable de Montmorency.

P. 164, l. 26. C'est à cette excitation féminine que le roi François Ier faisait allusion dans le célèbre quatrain de l'album d'Aix, qu'on lui attribue à tort ou à raison.

165, 21. Le ms. donne Tiphanie, que nous avons conservé. C'est Tiphaine Raguenel, comtesse de Longueville, première femme de Bertrand.

166, 15. Béatrix, quatrième fille de Raymond-Béranger IV, comte de Provence.

167, 6. Isabeau de Lorraine, fille de Charles II et mariée à René d'Anjou.

168, 19. Voyez ci-devant pages 62-63.

— 28-29... *se trouvent aux combats en sont de mesme;* suppléer *en sont* [*logez*] *de mesme.*

169, 13. Il s'appelait René de La Platière, sieur des Bordes, et était guidon dans la compagnie du maréchal de Bourdillon : il fut tué à Dreux. Il était né du mariage de François de La Platière avec Catherine Motier de La Fayette.

— 30. Cette phrase doit se comprendre : *A vostre advis n'a-elle pas bien employé sa belle faveur?...*

170, 3. Brantôme, dans son éloge de Bussy d'Amboise, rapporte qu'il avait fait de la morale à ce jeune homme sur sa manie de tuer. La femme qu'il compare ici à Angélique était Marguerite de Valois, et l'auteur de la *Fortune de la cour* résume en quelques lignes tout ce que la passion de Bussy pour la princesse avait de chevaleresque, et cependant de pratique, dans une prétendue conversation qu'il aurait eue avec ce seigneur. « Si j'en voyais quelqu'une, assurait Bussy en parlant de ses maîtresses, dont ma fortune dependît absolument, alors de verité je redoublerois mes debvoirs, et outre que j'aurois pour elle un veritable amour, je l'honorerois avec un respect semblable à ce que l'on fait pour les divinitez. (Édit. de 1713, p. 270.)

172, 13. *Acception* pour *exception.*

— 30. Il ne faut pas douter que ce ne soit encore de Marguerite qu'il est question dans ce paragraphe.

P. 173, l. 27. *Mais* elles *mettent toujours par le marché...* Le ms. porte *mais* ils *mettent*, ce qui est également compréhensible; en admettant un accord entre deux personnes de sexe différent, le masculin prime.

174, 14. *Orlando furioso*, cant. V.

175, 3. *Mais qu'il soit...* pour *peu importe!*

— 22. C'est la raison qui avait fait renvoyer à Marguerite de Valois « ce grand degousté de vicomte de Turenne ». Elle le comparait « aux nuages vuides qui n'ont que l'apparence au dehors ». (*Divorce satyrique.*)

176, 11. D'après M. Lalanne, ce serait ici une aventure arrivée à Brantôme et à l'un de ses amis, dans laquelle il aurait joué le rôle du « gentilhomme content ». C'est infiniment probable.

178, 3. Le Balafré et Mayenne, suppose M. Lalanne. Si la grande était Marguerite, elle ne garda point trop rancune à Mayenne, « bon compagnon, gros et gras, et voluptueux comme elle », avec lequel elle fut plus tard dans les meilleurs termes.

179, 9. L'hôtel des archevêques de Reims était situé impasse du Paon, laquelle donnait autrefois dans la rue Hautefeuille.

— 16. ... *il...* pour *ce dernier, le compagnon.*

181, 30. *mary de cocu* dans le ms.

183, 17. C'est Madeleine de Saint-Nectaire ou Senneterre, mariée au sieur de Miramont, Guy de Saint-Exupéry, et qui soutenait le parti des Huguenots. Elle battit Montal en Auvergne, èt le tua de sa propre main en 1574, d'après ce que rapporte Mézeray. (Voy. Anselme, t. IV, p. 890.) En 1569, Mme de Barbançon avait combattu de même personnellement, et aussi auparavant une Italienne, Ipolita Fioramonti. (Voy. ci-après, p. 191.)

— 23. ... *et en partie cause*, suppléer : *et [cela fut] en partie cause.*

184, 20. Brantôme fait ici quelques légères erreurs dans

les devises. La compagnie de la signora Forteguerra avait pour devise : *Pur che sia vero !* La signora Piccolomini et ses dames portaient : *Pur che non la butto !* Quant à la troisième compagnie, commandée par la signora Livia Fausta, elle avait pour bannière un olivier avec la devise : *Pur che l'abbia !* Montluc, moins préoccupé de ces détails futiles que Brantôme, n'en avait rien retenu, et il le déplore ; il ne dit qu'une chose, c'est que ces dames étaient court vêtues. (Montluc, édit. de Ruble, II, p. 55-56.)

P. 186, l. 3-4. Sur la grande place où est la tour, au milieu de la ville de Sienne. C'est sur cette place que se faisaient d'ordinaire les revues et les carrousels, dans le demi-cercle situé devant le palais.

— 17. Tite-Live, liv. XXVII, chap. XXXVII.

189, 9. *Orlando furioso*, cant. XXII et XXV.

— 11. Christophe Jouvenel des Ursins, seigneur de La Chapelle, mort en 1588.

— 14. *Il*, Henri II.

190, 6. Moréri affirme le fait d'autorité : « Sienne fut bâti par les Gaulois Senonois après la prise de Rome par Brennus. »

— 14. Voy. Brantôme, édit. Lalanne, t. II, p. 293.

191, 13. Ipolita Fioramonti, mariée à Louis de Malaspina, de la branche de Pavie ; elle était générale des armées du duc de Milan. (Litta, MALASPINA *di Pavia*, t. VIII, tav. XX.)

— 22. Ce fut le 21 février 1573 qu'eut lieu l'entrevue entre François de La Noue, dit Bras-de-Fer, et les députés de Monsieur, François, duc d'Alençon. Elle se fit au moulin d'Amboise, près de la porte de Cougne. L'abbé de Gadagne était messager du duc, et devait tenter une soumission de la part des assiégés. La scène que raconte Brantôme eut lieu le dimanche 22 février. Quant aux otages, ils étaient, d'après Cauriana, Philippe Strozzi et La Batresse. (Voy. *Hist. des deux derniers sièges de La Rochelle*. Paris, 1630, in-8.)

P. 193, l. 3. On trouve ce qu'avance là Brantôme dans le livre de Jacques de Bourbon, *La grande et merveilleuse oppugnation de la noble cité de Rhodes,* 1527, in-fol.

— 16. Le siège eut lieu en 1536.

194, 6. Le 14 août 1536. Le comte de Nassau vint assiéger Péronne à la tête de 60,000 hommes; les habitants se défendirent avec la dernière énergie. Marie Fouré fut une des principales héroïnes de ce siège célèbre, selon les uns; selon les autres, l'honneur du fait doit être reporté tout entier à la dame Catherine de Poix. Cf. *Pièces et documents relatifs au siège de Péronne, en* 1536. Paris, 1864, in-8°.)

— 11. Le siège de Sancerre commença le 3 janvier 1573; mais le rôle des femmes y fut plus pacifique qu'à Péronne; elles soignaient les blessés et nourrissaient les combattants. C'était l'énergique Joanneau qui gouvernait la ville. (Poupard, *Histoire de Sancerre,* 1777, in-12.)

— 14. Vitré fut assiégé par le duc de Mercœur en 1589. Le passage de Brantôme est cité dans l'*Histoire de Vitré,* de M. Louis Dubois (1839, in-8°, p. 87-88).

195, 10. Collenuccio, liv. V.

— 13. ... *et en quelques traits de corde.* — *En quelques traits..* des éditions précédentes ne signifie rien dans le cas présent, où il est fait allusion au supplice de l'estrapade : d'ailleurs le ms. porte *eu* et non *en*.

196, 1. Boccace a arrangé ce récit dans son *De claris mulieribus*, cap. CI. Vopiscus, *Aurélien*, XXVI-XXX, raconte plus froidement le fait.

200, 4. Marie d'Autriche, sœur de Charles-Quint, veuve de Louis II de Hongrie, et depuis gouvernante des Pays-Bas : elle mourut en 1558. Ce fut contre elle que lutta Jean de Leyde.

— 19. Brantôme veut parler d'Aurelia Victorina, mère de Victorin, selon Trébellius-Pollion (*les Trente Tyrans*, XXX).

— 26-27. Isabelle, fille de Philippe II et d'Elisabeth de Valois.

P. 201, l. 4. Dans Froissart, liv. I, chap. 174. C'est la femme de Jean de Montfort, Jeanne de Flandre, qui soutint le siège de Hennebont, en 1342.

— 24. Henri Ier, prince de Condé, mort en 1588, le 5 janvier, empoisonné, dit le *Journal de Henri III*, par Catherine-Charlotte de La Trémoille, sa femme.

— 25. Jacquette de Montberon, belle-sœur de Brantôme. Le château était celui de Matha, dans l'arrondissement de Saint-Jean-d'Angély.

202, 23. Machiavel, *Dell' arte della guerra*, liv. V, II.

203, 19. Paule de Penthièvre, seconde femme de Jean II de Bourgogne, comte de Nevers.

— 29. Richilde, comtesse de Hainaut, qui mourut en 1091. Elle était héritière de Mons par son mari, Baudouin VI, dit *de Mons*. Brantôme commet une erreur : ce fut dans le combat du 22 février 1071 que furent pris Robert le Frison et Richilde, mais ce fut également dans cette journée que périt Arnoul III, dit *le Malheureux*, et non postérieurement.

204, 11. Isabeau de France.

— 14. Hugues Spencer, ou le Dépensier.

— 17. Ce chevalier de Hainaut était Jean, frère du comte de Hainaut.

205, 5. Éléonore d'Aquitaine.

— 11. ... *Ce qui nous cousta bien*. Voy. t. I, p. 23, à la note.

206, 9. C'est Thevet qui a fait la *Cosmographie*, et non Nauclerus, qui a composé, lui, une *Chronographie*. (Pour cette histoire, voy. Thevet, *Cosmographie*, t. II, p. 912-13.)

207, 10. Vittoria Colonna, fille de Fabrizio Colonna et d'Agnès de Montefeltro, née en 1490, et fiancée dès l'âge de quatre ans à Ferdinand d'Avalos, qui devint son époux. La lettre dont parle Brantôme est célèbre; il la puise dans Vallès, au fol. 205. Quant à Mouron, c'est le grand chancelier Hieronimo Morone.

P. 208, l. 23. Plutarque, *Antoine*, chap. XIV.

209, 7. Catherine-Marie de Lorraine, femme de Louis de Bourbon, duc de Montpensier. La nouvelle de la mort de Henri III, contre lequel elle nourrissait une haine mortelle, lui fut si agréable, qu'elle ne quitta plus une écharpe verte qu'elle portait ce jour-là. (*Mém. de la Ligue*, IV, p. 14.)

211, 16. Voyez ci-devant la note de la page 130.

212, 25. L'*autre*, c'était Mayenne.

213, 9. Selon d'autres, elle se serait écriée : « Ah, grant Roy ! avez-vous fait bastir ce chasteau pour y faire mourir les enfans de vostre petite-fille ! »

214, 13. Poltrot de Méré fut tenaillé et écartelé le 18 mars 1563. Quant à l'amiral, il fut massacré le 24 août 1572.

215, 7. ... *S'y opposa fort*. Le ms. porte *s'y porta fort*. Nous conservons la correction de M. Lalanne.

— 11. Philibert de Marcilly, sieur de Cipierre, gouverneur de Charles IX.

— 26. Voy. t. I, p. 101.

216, 29. *Revestitoire*. Il faut lire *revestiaire*, comme plus haut.

218, 10. Pour cette ambassade de La Noue, voyez ci-devant la note de la page 191, ligne 22.

— 29. Sur cet aventurier, consulter les *Additions au Journal d'Henri III*, note 2e.

219, 14. Louis de Correa, *Historia de la conquista del reino de Navarra*.

223, 1-2. *Qu'ils les crachent*, dans le ms. 608.

— 12. Louise de Savoie.

224, 6. ... *Au bas* pour *au dernier quartier de la lune*.

— 8. La mort de Louise de Savoie est marquée par l'auteur du recueil des comètes, d'après Sleidan, liv. VIII,

p. 125 de l'édit. in-16 de 1559. D'après le *Cathalogus cometarum* de Bâle (1556, in-16), cette comète n'aurait été visible que du 6 août 1531 au 7 septembre de la même année. Or la scène rapportée par Brantôme se passe au 26 septembre 1531; il faut donc penser que la reine ne mourut que plusieurs jours après avoir prononcé le mot, et non le lendemain, comme l'affirme Brantôme.

P. 224, l. 29. Charlotte de Roye, mariée à François III de La Rochefoucauld, en 1557, et morte en 1559.

225, 21. Marguerite de Foix-Candale, mariée à Jean-Louis de Nogaret, duc d'Épernon.

226, 14. Renée de Bourdeille, fille d'André et de Jacquette de Montberon. Elle épousa en 1579 David Bouchard vicomte d'Aubeterre, qui fut tué en Périgord en 1593. Elle mourut en 1596. La fille dont Brantôme va parler était Hippolyte Bouchard, laquelle fut mariée à François d'Esparbez de Lussan. Quant aux trois sœurs qu'il mentionne ensuite, elles étaient : Jeanne, comtesse de Duretal, Isabelle, baronne d'Ambleville, et Adrienne, dame de Saint-Bonnet.

231, 13. Renée de Clermont, fille de Jacques de Clermont-d'Amboise, sieur de Bussy, mariée à l'incapable Jean de Montluc-Balagny, bâtard de l'évêque de Valence, et créé maréchal de France en 1594. Depuis cette triste journée du 7 octobre 1595, Balagny se remaria à Diane d'Estrées, sœur de la belle Gabrielle, qui lui fit payer cher son oubli des convenances.

— 27. *Creva* n'a pas le sens défavorable que nous lui attribuons; il est dérivé du latin *crepare*, *éclater*.

232, 25. Le père Anselme est muet sur cette Limeuil l'aînée. Était-ce bien une Limeuil? Justel, *Hist. de la maison d'Auvergne*, p. 169, fait d'Isabelle l'aînée des filles, et elle fut mariée à Scipion Sardini, comme nous l'avons dit ci-devant, t. I, p. 83, à la note.

233, 7. C'est la *Bataille de Marignan* ou la *Défaite des Suisses*, que Janequin mit en musique, et qui est conservée

dans le recueil de Pierre Attaignant. Voici le passage un peu différent de la version de Brantôme :

Ils sont confuz,
Ils sont perduz !

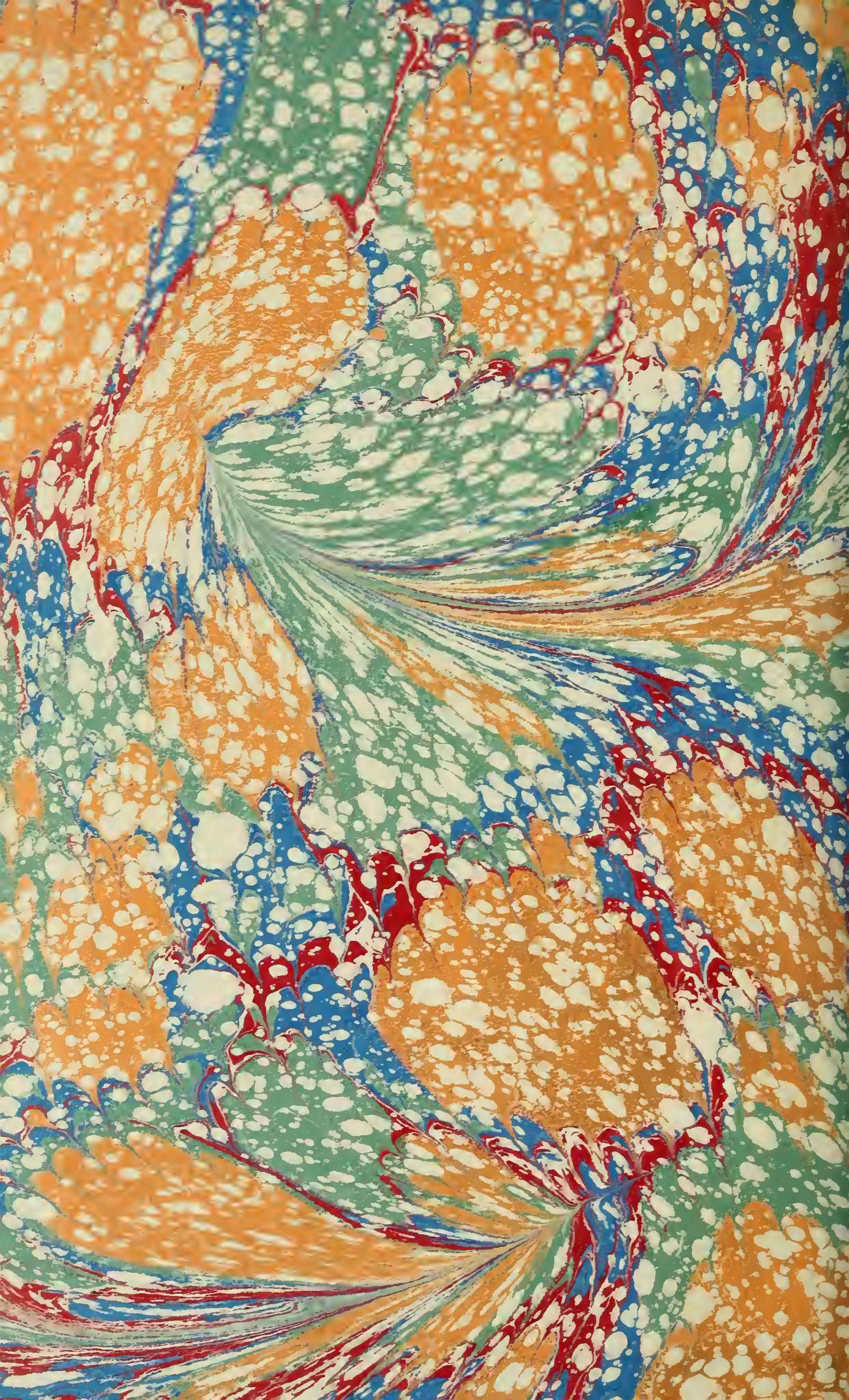
P. 233, l. 23. Léon XII.

— 27. Voy. ci-devant, p. 135.

234, 5. *Elle luy emporta :* il y a *il luy emporta* dans le ms., par allusion au commandant de la nef.

237, 29. Renée Taveau, mariée au baron de Mortemart, François de Rochechouart. Nous avons répété avec le ms. la phrase *Donnez moi ma cotte !...*





HQ
461
B73
1882
t.2

Brantôme, Pierre de Bourdeille
Les sept discours touchant
les dames galantes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

